

Le souffle d'Hiroshima

Artistes, lettrés et savants
français dans l'ère atomique
(1945-1960)

Anne Wattel



Le souffle d'Hiroshima

Le souffle d'Hiroshima

Artistes, lettrés et savants
français dans l'ère atomique
(1945-1960)

Anne Wattel



Direction générale: Lucas Giossi
Directions éditoriale et commerciale: Sylvain Collette et May Yang
Responsable de production: Christophe Borlat
Éditorial: Alice Micheau-Thiébaud et Jean Rime
Graphisme: Kim Nanette
Promotion et diffusion: Manon Reber
Comptabilité: Daniela Castan
Logistique: Émile Razafimanjaka

Illustration de couverture: László Moholy-Nagy, *Nuclear II*, 1946 (détail),
Milwaukee Art Museum. Photo © Sailko, CC BY 3.0.

Première édition, 2024
© Épistémé, Lausanne
Épistémé est une maison d'édition de la fondation des Presses
polytechniques et universitaires romandes
ISBN 978-2-88915-642-9, version imprimée
ISBN 978-2-8323-2287-1, version ebook (pdf), doi.org/10.55430/8045AWHVA01

Imprimé en France



Ce texte est sous licence Creative Commons: elle vous oblige, si vous utilisez cet écrit, à en citer l'auteur, la source et l'éditeur original, sans modifications du texte ou de l'extrait et sans utilisation commerciale.

Sommaire

	Introduction	7
1	Les atomistes : Faust, Frankenstein ou Prométhée?	25
2	«Hiroshima... Nom de fracas et de feu»	51
3	Bikini et la bombe H	83
4	Temples atomiques	109
5	Fictions d'anticipation	121
6	Stockholm et Sing-Sing	155
7	L'âge atomique des jeunes	171
8	Chansons atomiques	207
	Épilogue (sans point final)	221
	Repères chronologiques	229
	Bibliographie	233
	Index des noms	249
	Table des figures	255
	Remerciements	259
	Table des matières	261

Introduction

En fait, nous sommes devant l'An Mil. Tous les problèmes derniers nous sont posés, dans des termes urgents et concrets. Quel est le sens de la vie si elle finit demain? Qu'est-ce que cette mort de l'homme causée par son génie? Pourquoi l'intelligence conduit-elle au suicide, alors qu'elle ne croit pas à la survie, tandis que la foi des anciens temps redoutait une fin qui l'eût pourtant jetée dans l'Éternel?

Denis de Rougemont¹

L'ère nouvelle

«[C]'est à partir de la Bombe, non de la paix, que l'ère nouvelle sera comptée².» Ainsi s'exprime, en décembre 1945, Denis de Rougemont, qui fut l'un des premiers philosophes à écrire sur la bombe atomique et qui publia, en juin 1946, un recueil de lettres³ dont la rédaction commença le jour où il apprit l'«événement [qui] dépasse les limites de la décence⁴», le bombardement d'Hiroshima. Rougemont alerte: une ère nouvelle vient de s'ouvrir, née des cendres et de la destruction. C'est en août 1945 que naît l'ère atomique, le 6 puis le 9, avec Hiroshima

¹ Denis de Rougemont, «Le salon atomique», dans *Lettres sur la bombe atomique*, Paris, Gallimard, 1946, p. 53. La première édition des *Lettres* est parue chez Brentano's (New York) en juin 1946. «Le salon atomique» avait été publié dans *Le Figaro*, 427, le 26 décembre 1945, p. 1. L'intégrale de Denis de Rougemont est en accès libre. URL: <https://www.unige.ch/rougemont/livres/ddr19460615lba1> (consulté le 30.09.2024).

² Denis de Rougemont, «La guerre est morte», dans *Lettres sur la bombe atomique*, *op. cit.*, p. 15.

³ Sur les *Lettres* de Rougemont, voir Bruno Ackermann, «Les *Lettres sur la bombe atomique* (1946)», dans *Denis de Rougemont. Une biographie intellectuelle*, Genève, Labor et Fides, 1996, p. 790-794.

⁴ Denis de Rougemont, «La nouvelle», dans *Lettres sur la bombe atomique*, *op. cit.*, p. 13.

et Nagasaki, rayées de la carte; elle naît d'une déflagration mondiale, d'une découverte scientifique qui fut qualifiée de sensationnelle, présentée comme une conquête, une Révolution. Elle est synonyme pour Rougemont d'une terrible régression qui lui fait évoquer le mythe de l'An Mil et ses terreurs, la hantise de la venue de l'Antéchrist et la fin du monde, la fin de l'histoire humaine, l'apocalypse. Et cette apocalypse à venir – apocalypse sans Royaume – est née du dévoiement du génie humain, de l'intelligence, de la science mise, par l'homme lui-même, au service de sa propre destruction. Mais pour Rougemont, «*La Bombe, n'est pas dangereuse du tout. C'est un objet. Ce qui est horriblement dangereux, c'est l'homme. C'est lui qui a fait la bombe et qui se prépare à l'employer*⁵».

Ce « monde moderne [...] né avec les premières bombes atomiques⁶ » ouvre le « temps de la fin⁷ »; il ouvre la possibilité, jusqu'alors impensée, hors la (science) fiction, de l'anéantissement de la planète, du suicide collectif, du *globocide*⁸. Et la réaction en chaîne, on le sait, ne s'arrêta pas à l'année 1945: la bombe A se fit H; on multiplia les essais, ici et là, à l'Ouest, à l'Est, irradiant le Pacifique; on courut à l'armement, frôlant la catastrophe et brandissant, des décennies durant, une menace atomique qui étend son spectre jusque sur le XXI^e siècle.

L'immédiat après-guerre et toute la période de Guerre froide vont se cristalliser autour de l'atome, de la possession de la bombe, du nucléaire civil et militaire. L'atome devint, et principalement dans les années 1950, le terreau d'une lutte des clercs: de nombreux intellectuels, scientifiques, politiques, philosophes, écrivains, journalistes, prirent publiquement

⁵ Denis de Rougemont, « La paix ou la mort », dans *Lettres sur la bombe atomique*, op. cit., p. 116.

⁶ Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1983 [*The Human Condition*, 1961], p. 39.

⁷ Pour reprendre le titre de Günther Anders, *Le Temps de la fin*, Paris, L'Herne, 2007.

⁸ Néologisme créé par Günther Anders.

position. Tout un pan de l'histoire de l'engagement politique et littéraire d'après-guerre fut, de près ou de loin, lié à la bombe, à l'atome et les positions divergentes s'exprimèrent amplement dans la presse qui contribua à vulgariser auprès du grand public *l'objet* scientifique.

La bombe n'était pas française; il allait falloir qu'elle le devînt. Après la Seconde Guerre, après la débâcle de 1940, Vichy et l'Occupation, on rêva d'une France restaurée, revivifiée, et qui, par l'atome, grâce à l'atome et la puissance nucléaire, posséderait une défense française, une crédibilité militaire qui lui ouvrirait la possibilité de jouer dans la cour des grands. Ce fut de Gaulle qui impulsa la création du Commissariat à l'énergie atomique (CEA) le 18 octobre 1945, et ce dans un consensus quasiment total et avec l'appui d'autant plus enthousiaste du PCF que le physicien Joliot-Curie, membre du Parti, fut nommé haut-commissaire. Les communistes d'ailleurs promouvront toujours une «industrie atomique» indispensable selon eux pour que la France recouvre son prestige⁹.

Frappés de cécité

Au lendemain d'Hiroshima, journalistes et éditorialistes français, de gauche ou de droite, unanimes, ne manquèrent pas de vanter la prodigieuse découverte scientifique dont venait d'accoucher l'Amérique. Seul Camus, dans l'éditorial de *Combat*, fit entendre une voix discordante et condamna fermement la bombe.

⁹ Voir les articles publiés dans *L'Humanité* par Georges Sadoul en 1946 et réunis dans *Mystères et puissance de l'atome* (Éditions Hier et Aujourd'hui, 1947). À ce sujet, on pourra se reporter également aux travaux de Robert Belot et notamment à son article, «L'énergie nucléaire comme figure épiphanique de la science agissante dans la France de la libération», dans Pierre Lamard et Nicolas Stoskopf (dir.), *La Transition énergétique: un concept historique?*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. «Environnement et société», 2018, p. 39-72.

On pouvait s'attendre, face à cet événement *existentiel*, à ce que toute une génération d'écrivains français s'exprime sur l'atome, ces écrivains qui, comme le disait Camus, furent confrontés « à la guerre d'Espagne, à la deuxième guerre mondiale, à l'univers concentrationnaire, à l'Europe de la torture et des prisons, [et qui] doivent [...] élever leurs fils et leurs œuvres dans un monde menacé de destruction nucléaire¹⁰ » ; ces écrivains de la Guerre froide sur lesquels planait la perspective d'une « destruction de l'humanité par l'humanité même¹¹ ». Or, à relire la production de l'époque, force est de constater que certains grands noms de la littérature française prirent la plume avec parcimonie et qu'ils furent bien peu nombreux à dire la bombe avec les moyens de la littérature. Est-ce donc que quelque chose comme une omerta plana sur la bombe, rendit le propos éthiquement, politiquement, moralement indicible – quelque chose qui peut-être ne serait pas sans lien avec l'interdit qui pesa également sur la Shoah, et qui aurait empêché de *romancer*, de *fabuler* la bombe, d'oser produire un écrit qui ne soit pas testimonial ? Est-ce parce que la France, exsangue après guerre, vit dans la bombe la paix, et dans l'atome l'espoir d'une renaissance ? Est-ce que le mythe tenace du progrès triomphant, de la science salvatrice rendit aveugle ? Est-ce que le programme nucléaire français, que de Gaulle impulsa, et dont il fera une priorité absolue à compter de 1958, musela toute une partie des intellectuels ?

Toujours est-il que les écrits sur la bombe ne donnèrent ni *Condition humaine*, ni *Chemins de la liberté*, ni *Peste*... Les écrivains de renom de cette époque réservèrent leur plume aux journaux et aux revues ; certains se limitèrent à quelques phrases ; d'autres réagirent après coup. On dit les existentialistes bien

¹⁰ Albert Camus, « Discours de Suède », 10 décembre 1957, URL : <https://www.nobelprize.org/prizes/literature/1957/camus/25232-banquet-speech-french/> (consulté le 30.09.2024).

¹¹ Christophe Meurée, « Notes entre aujourd'hui et demain », *Les Lettres romanes*, 66/3-4, 2012, p. 487.

silencieux sur le sujet : Sartre attendit octobre 1945 et le lancement des *Temps modernes* pour évoquer le sujet dans un court article intitulé « La fin de la guerre¹² », un article qui, comme le signale Simone Debout, est écrit « en petits caractères, glissé à la fin de la publication, parmi les *exposés*¹³ » et qui révèle que, « face au drame possible, il trouve une parade philosophique ». Simone de Beauvoir en parle dans sa fresque de l'après-guerre, *Les Mandarins*, publiée en 1954, mais le propos est surtout prétexte à s'interroger sur le rôle de l'intellectuel sans prise sur le réel : face à l'idée de la disparition de l'homme, le personnage d'Henri demande « à quoi ça rimait-il d'aligner des mots, de tenir des meetings ? », « et qu'est-ce que ça pesait, une solide culture politique contre l'énergie atomique ? »¹⁴. En 1948, Malraux, dans son discours aux intellectuels, se limite à concéder que « le "progrès" exige une lourde rançon¹⁵ » et, en 1959, au détour d'une phrase, dans son discours de Brasilia, l'écrivain gaulliste compare la bombe à « l'ombre de Satan¹⁶ » reparue sur le monde et dans l'homme, mais n'estime sans doute pas qu'une telle ombre mérite plus ample développement. Le catholique François Mauriac écrit abondamment sur la bombe dans *Le Figaro* pour noter, entre autres :

Les enfants et les femmes de Hiroshima, de Nagasaki
n'auront pas été anéantis pour rien. À travers l'épaisse
fumée noire qui nous suffoque tous depuis trois jours,

¹² Jean-Paul Sartre, « La fin de la guerre », *Les Temps modernes*, 1, 1^{er} octobre 1945, Paris, Gallimard, p. 63-67.

¹³ Simone Debout « Sartre et Camus face à Hiroshima », *Esprit*, 239/1, janvier 1998, p. 153 puis 154.

¹⁴ Simone de Beauvoir, *Les Mandarins*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1954, p. 383.

¹⁵ André Malraux, « Discours adressé aux intellectuels », salle Pleyel, 5 mars 1948, URL : https://malraux.org/wp-content/uploads/2018/07/83jg_lechevaldetroie_1948.pdf (consulté le 30.09.2024).

¹⁶ André Malraux, « Discours de Brasilia », 25 août 1959, URL : <https://www.malraux.org/images/documents/brasilia.pdf> (consulté le 30.09.2024).

s'agite quelque chose d'assez pareil à un maigre olivier. Il fallait que l'enjeu en valût le risque pour que les États-Unis, puissance éminemment morale et prédicante, se fussent décidés à assumer, devant Dieu et devant l'Histoire, une responsabilité qui ne paraîtra légère qu'aux hommes dénués d'imagination¹⁷.

Par ces mots, il justifie l'usage d'une bombe qui aurait permis la paix, même s'il concède que l'aube de la Paix est sanglante. Hervé Bazin, dans *Paris-Presse*, répondant, à la question « la bombe atomique annonce-t-elle la fin du monde ? » tranche : « Ne soyons pas pessimistes. Toujours le casse-tête a précédé le marteau et toujours le marteau, c'est-à-dire l'outil dérivé d'une arme, a fini par l'emporter »¹⁸. Yourcenar n'en parle pas et glisse dans ses carnets de notes en 1945 : « La bombe atomique ne nous apporte rien de nouveau, car rien de moins neuf que la mort¹⁹ » ... Quant à Giono, interrogé en 1965 sur son silence retentissant sur le sujet, il déclare froidement :

La bombe atomique, aucune opinion. Elle existe [...]. Elle existe, elle est faite. Qu'on s'en serve ou pas, ça ne dépend pas de moi [...]. Contre ce phénomène il n'y a d'autre chose que l'acceptation. Alors elle est acceptée. Que je l'aime ou que je ne l'aime pas, ça ne rentre pas en ligne de compte. Mais je trouverais tout à fait ridicule, par le fait même que la bombe existe, d'écrire un roman sur la bombe atomique. [...] La bombe atomique n'est pour moi qu'un événement du journal²⁰.

¹⁷ François Mauriac, « L'aube sanglante de la paix », *Le Figaro*, 119^e année, 308, 11 août 1945, p. 1.

¹⁸ Hervé Bazin, « 1944-1950 : la bombe atomique », *Paris-Presse, L'Intransigeant*, 7^e année, 1580, 15 et 16 janvier 1950, p. 8.

¹⁹ Cité dans Mireille Blanchet-Douspis, *L'Influence de l'histoire contemporaine dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Amsterdam, Rodopi, 2008, p. 139.

²⁰ Jean Carrière, *Jean Giono*, Lyon, La Manufacture, coll. « Qui suis-je ? », 1985, p. 123.

Bref, s'ils écrivent des articles, des lignes ici ou là, bien des intellectuels semblent en quelque sorte *s'accommoder* de la bombe et banaliser ce qu'ils tiennent somme toute pour « un bombardement-plus-gros-que-les-autres²¹ ».

Peu de voix discordantes s'élèvent. Le fervent catholique Georges Bernanos reprend son credo d'avant guerre contre la « civilisation des machines », dénonçant la technicité qui mène l'homme à sa perte. On le dit prophète, lui qui, dès 1931, dans *La Grande Peur des bien-pensants*, écrivait :

Au train où va le monde, lorsque des avions géants laisseront tomber comme une fleur la bombe de mille kilos, quand, au premier glissement de l'aube, à travers les persiennes, les habitants de la tranquille petite sous-préfecture achèveront de vomir leurs poumons, en famille, dans les cuvettes écarlates, on dira de notre guerre, de notre fameuse dernière guerre : « c'était le bon temps ! »²².

Jusqu'en Sorbonne, où il donne, le 7 février 1947, une conférence intitulée « Révolution et Démocratie », Bernanos réclame, contre la civilisation des machines, contre la foi aveugle dans la technique et pour soigner le monde malade, une « respiration » de l'homme. Il fut moqué et classé parmi les « prêcheurs de catastrophes²³ ».

²¹ Nous empruntons l'expression à Jean Berthier, dont on lira avec profit l'article « Penser Hiroshima », *Lignes*, Paris, Hazan, 1995/3, 26, p. 34-47, URL : <https://www.cairn.info/revue-lignes-1995-3-page-34.htm> (consulté le 30.09.2024). Pour l'auteur, « [le] malheur d'Hiroshima, si l'on ose dire, aura été de se situer dans la pire configuration historique qui soit, du côté des vaincus d'abord, et du côté d'une idéologie insoutenable ; d'autre part, de se situer dans la proximité de la découverte des camps de la mort » (p. 45).

²² Georges Bernanos, *La Grande Peur des bien-pensants* [1931], Paris, La République des lettres, 2023, p. 405.

²³ Par Emmanuel Mounier dans *La Petite Peur du XX^e siècle*, Neuchâtel/Paris, La Baconnière/Seuil, coll. « Les Cahiers du Rhône », 1959, p. 35.

Cendrars, qui pourtant se tient à l'écart de la politique, ne peut élaborer son autobiographie sans être irradié, d'une manière ou d'une autre, par l'ère atomique. Dans sa tétralogie, et plus précisément dans *Bourlinguer* (1948) et *Le Lotissement du ciel* (1949), on peut relever quelques lignes de condamnation nette et claire de la bombe atomique, condamnation indissociable cependant d'un nihilisme certain et qui s'imbrique dans des propos parfois décousus, impromptus, parfois triviaux, souvent mystiques et où ne transparaît nulle véritable foi en l'homme, aucune perspective de combat collectif.

Ainsi dans *Bourlinguer*:

Je n'ai pas été touché par la grâce... Je n'ai jamais su prier... BLACK-OUT... NACHT UND NEBEL... LE RIDEAU DE FER... BIKINI... C'est une prière à rebours... Une litanie laïque... On entre dans une éclipse totale... La jeunesse meurt par asphyxie... La nuit noire... Une congestion par manque de lumière... LA RÉVOLUTION OU AMEN...

Mais ce n'est pas vrai. La vie n'est pas un dilemme. C'est un acte gratuit. Et l'action libre²⁴.

Dans cette même œuvre, il évoque Hiroshima:

[...] la forteresse volante *Enola-Gay* du capitaine Paul W. Tibbets [...] devait faire surgir, un quart de siècle plus tard, exactement le 6 août 1945, à 9 h 15 du matin, un champignon d'une monstrueuse réalité: éclair, nuages, fumées, vent, explosion, pluie diluvienne, flammèches, mort par désagrégation, radiation, irradiation, mort continue, mort lente, lèpre et chancres, plaies, brûlures, crevaisons²⁵.

²⁴ Blaise Cendrars, *Bourlinguer* [1948], Paris, Denoël, coll. « Folio », 1974, p. 264.

²⁵ *Ibid.*, p. 144.

Il en conclut qu'il aurait dû appeler son chien Bikini. Et «l'homme foudroyé» note: «D'un seul coup 150 000 êtres humains volatilisés en une fraction de seconde. Pas le temps de dire *Merde*²⁶!...»

Le Lotissement du ciel s'ouvre sur un bref chapitre intitulé «Le jugement dernier»: l'auteur y évoque l'oiseau sept-couleurs qu'il essaie de ramener vivant du Brésil, pour une enfant des Batignolles; mais le sept-couleurs ne survivra pas. Et c'est l'explosion de la bombe H, à Bikini, qui lui rappelle, des années plus tard, la magie des sept-couleurs: le sublime et l'horreur se répondent:

Et vingt-cinq ans plus tard, lorsque je vis le premier film en couleurs de l'explosion de Bikini et le prodige de la formation fantastique de son champignon de nuages, ce phénomène terrifiant me fit songer à l'envol des sept-couleurs en plein soleil du tropique, dans le cercle magique de la clairière de la profonde forêt vierge, comme une image et le symbole de la désintégration de la matière²⁷.

Plus loin, dans «La tour Eiffel sidérale», c'est par l'ellipse, l'asyndète qu'il dit la bombe – simple, efficace, ravageur: «C'est aujourd'hui. Une amorce. Un bouton. On ferme les yeux. Clin des paupières. Pression du doigt. Explosion instantanée. La voix des canons et des bombes. Rien ne signifie plus rien²⁸.»

Après ce rapide tour d'horizon, il semble donc que bien des intellectuels français furent «frappé[s] de cécité²⁹», pour reprendre une expression de Günther Anders; une cécité qui explique sans doute en partie qu'aucun nom quelque peu retentissant de la littérature française des années 1950 ne fit

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Blaise Cendrars, *Le Lotissement du ciel* [1949], Paris, Denoël, coll. «Folio», 1976, p. 25.

²⁸ *Ibid.*, p. 375.

²⁹ Günther Anders, *Hiroshima est partout*, Paris, Seuil, 2008, p. 94.

de la bombe une œuvre littéraire³⁰. L'ère atomique, bascule inouïe et terrifiante aux répercussions mondiales, eut pourtant des retombées sur les lettres et les arts : dans le sillage de l'écrivain japonais Tamiki Hara³¹ se développa au Japon une littérature de la bombe, la *genbaku bungaku*, prise en charge par des témoins et des victimes ; on vit proliférer en Amérique, durant la Guerre froide, des films « nucléaires », variantes des traditionnels films catastrophes, ou des films d'espionnage, dont les *James Bond* sont un bon exemple³².

Un moment critique

L'ère atomique fut malgré tout, en France, l'occasion d'une rencontre entre le littéraire, le scientifique et le politique. L'enjeu atomique ébranla l'autonomie toute relative des champs et la vulgarisation scientifique de l'atome se déploya hors la presse spécialisée, dans les journaux, les revues généralistes, les reportages, les documentaires... Cette nouvelle ère, saisie dans son immédiateté, donna lieu à des prises de position polarisées par les rapports de force politiques que viendra cliver encore davantage la Guerre froide. La bombe fut une arme de propagande, elle circula partout, et ce, sans distinction entre la culture populaire et la culture savante.

³⁰ À quelques exceptions près cependant : ainsi en est-il d'Elsa Triolet, auréolée du prix Goncourt, qui osa se commettre avec la bombe et le genre post-apocalyptique, en publiant *Le Cheval roux* ou *Les intentions humaines*. Roger Ikor écrivit également sur le sujet (*Les Grands Moyens*). Mais il n'obtiendra le Goncourt que quatre ans plus tard, en 1955. Robert Merle, qui obtint le Goncourt en 1949, inspiré et d'Ikor et de Triolet, publia son roman post-apocalyptique *Malevil* en 1972, chez Gallimard, la maison d'édition faisant le choix de rééditer au même moment *Le Cheval roux* d'Elsa Triolet.

³¹ Ses nouvelles s'intitulent « Prélude à la destruction », « Fleurs d'été », « De l'intérieur des ruines ». Elles sont traduites et publiées chez Actes Sud dans la collection Babel sous le titre *Hiroshima, fleurs d'été*, 2007.

³² Voir Hélène Puiseux, « Images de l'ère nucléaire. Élaboration d'un *modus vivendi* », *La Revue des deux mondes, En temps de guerre la scène internationale*, septembre 2003, p. 67-94.

On vit dès lors émerger toute une *littérature* (au sens large ici) antagoniste visant à prémunir contre l'apocalypse à venir, à développer une heuristique de la peur, à dénoncer ou à promouvoir le « mythe de l'Atome » – l'atome bienfaisant, l'atome gage de paix, l'atome source inépuisable de progrès. Au terme « atomique », on préféra « nucléaire », moins belliqueux, plus approprié au visage radieux de ce Janus qu'est l'atome ; le nucléaire civil, gage de progrès, devant se substituer, dans l'imaginaire collectif, au militarisme atomique qui ne cessa pourtant pas sa course rampante.

Il serait erroné de voir, dans cette cristallisation autour de l'atome, une variante de l'affrontement et de « l'abîme d'incompréhension » entre ce que le Britannique Charles Percy Snow appelait les deux cultures³³, la culture humaniste et la culture scientifique, car il y eut bien dialogue fécond entre savants et gens de lettres, il y eut interpénétration, et des lettrés se mirent même au service de l'atome. On vit chacun sortir peu ou prou de son champ de compétence initial : des savants, des atomistes, comme Einstein, alertèrent sur le danger de la science ; certains *Frankenstein*, à l'instar d'Oppenheimer, le père de la bombe A, ou du physicien français Joliot-Curie renièrent leur créature et ses rejetons ; des poètes comme Cocteau mirent leur verbe, leur verve, leurs mythes au service d'une glorification de l'atome, des mystères de l'uranium et du centre atomique de Saclay ; des physiciens du CEA, pataphysiciens comme Paul Braffort, chantèrent « un p'tit atome qui se balançait... » ; des chrétiens japonisants et japoniphiles comme Claudel dirent adieu au Japon ; la bombe se siffla, avec Vian, sur un air de java ou se mua, avec Jacques Hélian, en « danse atomique » ; des œuvres s'intitulèrent *Des atomes et des hommes* (Leprince-Ringuet), « $E = mc^2$ » (Pierre Boulle), *Hiroshima mon amour* (Resnais-Duras), *Le Drame du Fukuryu-Maru* (Gabriel Cousin)... Des fresques, des tapisseries

³³ Charles Percy Snow, « The Two Cultures », *New Statesman*, 6 octobre 1956.

(André Lurçat), des peintures (Yves Klein, Chagall) représentèrent l'apocalypse, les ombres d'Hiroshima; un pigeon mal fichu se fit colombe et devint l'emblème de la Paix (Picasso). Des catholiques et des athées, des communistes et des gaulistes, des nihilistes, des humanistes, des scientistes... s'emparèrent de «l'objet». Cette cacophonie, amplifiée par la situation géopolitique, par la polarisation de la Guerre froide, en dit long sur la puissance émotionnelle de l'Atome.

L'ère atomique fut donc un *moment critique* au sens où l'entend Bourdieu dans *Homo academicus*: un événement historique, des crises latentes dont les effets coïncidèrent, des agents hétérogènes, une rupture radicale, une contrainte de prise de position, des conversions, des fraternisations symboliques... Ce moment critique est donc totalement intelligible, quatre-vingts ans plus tard, si l'on n'étudie pas l'intersection «de plusieurs séries en parties indépendantes d'événements survenus dans plusieurs champs³⁴». Pour aborder cette question complexe au sens où l'entend Edgar Morin, une question qui entrelace science, philosophie, éthique, religion, politique, idéologie, relations internationales, etc., une question qui interroge la possibilité d'une science avec (ou sans) conscience, il est impossible de demeurer dans un champ, impossible de se cantonner au petit bout d'une lorgnette qui rendrait indéchiffrable et la physique atomique et la politique de l'époque, et la littérature elle-même...

Cette recherche sur l'atome nécessite de dépasser la partition, de décentrer le regard parce que l'objet même irradie tous les champs; parce que la physique atomique, science dure, est aussi une science sociale et humaine au sens où elle se répercute sur la société et l'humanité même.

³⁴ Pierre Bourdieu, *Homo academicus*, Paris, Minuit, coll. «Le Sens commun», 1984, p. 210.

Un corpus transmédiatique

Les œuvres littéraires françaises sur la bombe sont relativement peu nombreuses, elles sont souvent méconnues, oubliées, et n'ont, pour la plupart, jamais été rééditées ; elles n'ont pas été écrites par ceux qui dominaient le champ littéraire de l'époque. Vous ne les trouverez pas en librairie ; vous en trouverez peu, voire pas d'échos dans la critique universitaire. C'est tout un pan de la littérature des années 1950 qui est cantonné dans un angle mort, et ce, pour des raisons diverses, qui parfois se conjuguent et que nous nous contentons d'esquisser ici. L'une d'elles est d'ordre littéraire : le poids écrasant de l'existentialisme, l'émergence du Nouveau Roman, le formalisme ont ôté, durant cette période, toute visibilité³⁵ à nombre d'œuvres. Une autre raison est d'ordre politique : la majorité de ces œuvres sont écrites par des communistes, compagnons de route ou militants (Martine Monod, Gabriel Cousin), et furent souvent publiées aux Éditeurs français réunis, la maison d'édition du PCF ; ce sont, pour beaucoup, des œuvres de propagande, des œuvres à thèse (comme celles de Georges Soria) qui ne dépassèrent pas la sphère d'influence du Parti. La question de la légitimation entre sans doute aussi en ligne de compte : certaines de ces œuvres seraient aujourd'hui qualifiées de *mineures* ; elles échappent au canon littéraire, soit par manque de littérarité, soit parce qu'elles flirtent avec les « mauvais genres » (post-apocalyptique, science-fiction), soit parce qu'elles sont simplistes, caricaturales pour certaines ou difficiles d'accès pour d'autres... Reste à invoquer une raison temporelle : ancrées dans une époque, œuvres de l'immédiateté, beaucoup subirent une inévitable obsolescence ; on les trouva sans doute très vite datées, tant par le style que par le propos.

³⁵ Michel Murat, « Tendances », *Fabula/Les colloques, L'idée de littérature dans les années 1950*, URL : <https://doi.org/10.58282/colloques.59> (consulté le 30.09.2024).

Mais ces pages, qui retracent l'histoire de l'atome et de ses retombées en France, qui permettent de cerner cette ère nouvelle, ces pages oubliées ont aussi été réécrites, édulcorées et/ou recolorées ; en sombrant dans l'oubli, elles ont laissé place à des mythes tenaces dont le XXI^e siècle a hérité et qu'il faut décrypter, démystifier. Le silence de certains sur le sujet en dit autant que la faconde des autres. Qui dit quoi de l'atome ? Quand et où ? Sous quelle égide ? Qui condamne ? Qui justifie ? Qui avalise ? Voici les questions que nous aborderons pour circonscrire ce moment critique qui imbrique étroitement science, histoire, politique et mentalités. Avec l'ère atomique s'est ouverte une parenthèse que nous n'avons su refermer et les questions, les débats d'hier résonnent particulièrement aujourd'hui à l'ère de l'anthropocène.

À côté de quelques noms illustres, nous avons donc exhumé des œuvres et des auteurs peu connus ou oubliés et qui, zélateurs ou détracteurs, participèrent à cette controverse virulente autour de l'Atome. Dans cet essai sur la bombe sont donc convoqués des scientifiques, des journalistes, des écrivains – poètes, romanciers, dramaturges –, des réalisateurs, des chanteurs de variété et même des chroniqueurs radio-phoniques tel Jean Nocher qui, à la manière d'Orson Welles, proposa une version « atomique » d'une des plus fameuses *fake news* de l'histoire. Se côtoient ici des tracts virulents diffusés par Breton et les surréalistes, des manifestes signés par des scientifiques, des discours savants et populaires, des œuvres cultes, des œuvres infréquentées, des œuvres à destination de la jeunesse, des films tel *Le Dernier Rivage* de Stanley Kramer – commenté par Elsa Triolet –, qui osa l'inenviable, la *tabula rasa* totale, sans espoir... On y croiserait ceux qui ont manipulé l'atome (Joliot-Curie), ceux qui sont allés à Hiroshima, après, qui parlent des victimes et brossent, à la manière de Martine Monod, des portraits terribles et émouvants d'*hibakushas*, les survivants de la bombe. Certains choisirent la reconfiguration romanesque de l'événement afin

que l'inouï puisse être entendu ; d'autres optèrent pour une caution réaliste, journalistique, scientifique, pour la fiction documentaire (Queffélec). Certains décrivirent les visages défigurés, les êtres irradiés, brûlés (Elsa Triolet), les ombres qui ont perdu leur homme (Emmanuel Mounier), quand d'autres firent le choix de la beauté, une beauté en sursis, condamnée (Stanley Kramer). Monstration ou représentation, documentaire ou fiction, fait ou fable, science ou science-fiction : les modalités varièrent, mais nombreux furent ceux qui se heurtèrent à l'impuissance de parler de la chose.

« Aveugles à l'apocalypse »

L'Apocalypse biblique porte un message d'espoir : après l'Apocalypse-destruction vient l'Apocalypse-révélation. Elle laisse entrevoir la possibilité d'un Royaume, d'un ciel nouveau, d'une terre nouvelle, d'une ère nouvelle. Le 6 août 1945, l'année zéro accouche de l'ère atomique et de la possibilité du globocide. Désormais, c'est avéré : l'apocalypse n'est pas superstition, son origine est humaine et elle est sans royaume ; la science et la technique peuvent obérer tout horizon et obombrer l'espérance. C'en est bien fini de la religion du progrès, de la foi inébranlable dans la science. « La pensée d'apocalypse », omniprésente au XXI^e siècle, « n'aura donc été suspendue que pendant un laps de temps fort court, entre Kant et Hiroshima³⁶ », comme le signale Christian Godin.

Mais savoir, dès 1945, que la main de l'homme ouvre le temps de la fin est une chose ; encore faut-il être capable de le concevoir. Or la catastrophe, par définition, défie la représentation, se heurte à la faiblesse de notre imagination. Nous sommes, comme le dit Günther Anders qui développa

³⁶ Christian Godin, « Ouvertures à un concept : la catastrophe », *Le Portique*, 22, 2009, URL : <https://doi.org/10.4000/leportique.1993> (consulté le 30.09.2024).

la notion de «décilage prométhéen», «aveugles à l'apocalypse»: «Face à l'idée d'apocalypse, notre âme déclare forfait. Dans ces conditions, l'idée de l'apocalypse n'est plus pour nous qu'un simple mot³⁷.» Aussi le philosophe en appelle-t-il à «éduquer l'imagination morale³⁸» pour tenter de surmonter ce décalage.

Comment rendre compte de ce qui stupéfie? Comment parler aux esprits émoussés? Comment témoigner de l'indicible? Comment être à hauteur d'Hiroshima et du globocide?

Beaucoup, contre la physique, se réfugient dans la métaphysique; et même les athées les plus irréductibles allèrent puiser dans la Bible, dans les Écritures, dans l'Apocalypse johannique³⁹, désacralisée, pour trouver un semblant de sens, rêver autant que faire se peut à un Royaume à venir, un Royaume profane émanant des intentions humaines. Et, parce que le décalage prométhéen est aussi un décalage temporel et qu'il importe d'élargir «l'horizon de notre présent⁴⁰», il en est qui se tournèrent vers le récit d'anticipation, non pas dans une visée prophétique, mais pour donner à voir ce qui advient si..., ce qui advient quand..., pour dire «la possible absence d'avenir⁴¹», pour dire ce qui déjà est présent, ce qui est en marche et pour donner à voir, à *imaginer* ce que notre présent prépare comme avenir. Émergèrent alors des romans post-apocalyptiques mettant en scène une *tabula rasa* atomique, s'ouvrant sur une fin et cherchant à penser un après, un possible renouveau épuré des travers d'antan: c'est le cas du *Cheval roux* d'Elsa Triolet et du nihiliste et pessimiste roman de Roger Ikor, *Les Grands Moyens*.

³⁷ Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme* [1956], traduit de l'allemand par Christophe David, Paris, L'Encyclopédie des nuisances, 2002, p. 300.

³⁸ *Ibid.*, p. 304.

³⁹ L'Apocalypse, attribué à l'apôtre Jean de Patmos, est le dernier livre du Nouveau Testament.

⁴⁰ Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, *op. cit.*, p. 314.

⁴¹ *Ibid.*, p. 315.

Nombreux furent ceux qui revisitèrent les mythes, les fables, les contes pour frapper l'imagination, pour dire la grandeur ou la grande peur de l'atome. L'intertexte biblique est omniprésent : ses catastrophes sont sollicitées – le Déluge, l'Apocalypse ; on évoque ici Babel, là le Veau d'or, ailleurs un Christ en croix. On convoque Virgile et Dante, les légendes arthuriennes, le Sphinx, Salomon et le génie des *Mille et Une Nuits* ; on cite Dante et Milton ; on emprunte à Zola et à Verne ; on fait émerger de nouveaux Faust, des Robinson de l'apocalypse, des Prométhée modernes, des Iphigénie offertes en sacrifice... C'est donc en mobilisant tout un intertexte littéraire, patrimonial, mythique qu'on espère toucher l'opinion, susciter l'émotion atomique, dire l'ère nouvelle – l'effroi qu'elle suscite chez certains, l'espoir chez d'autres –, que l'imagination appréhende si mal. Et, fréquemment, contre le désastre, pour avoir prise, pour agir, pour l'héritage, pour les générations suivantes, on valorise la transmission orale, on se fait Shéhérazade, on conte pour alerter, pour espérer, pour éveiller les consciences, pour exister, encore. Et l'on trouve en somme, pour forcer à voir et à entendre, des mots et des images de poètes, espérant, espérant encore, que l'écriture, que l'art ouvre un horizon.

*

Voici donc une histoire atomique, littéraire et culturelle, une enquête autour d'un qui-dit-quoi de l'atome et comment il le dit ; elle démarre à Hiroshima le 6 août 1945 et s'achève en 1960, avec le doux nom d'un petit rongeur à longue queue, Gerboise Bleue, à Reggane dans le Sahara algérien : la France gaullienne effectue le premier d'une impressionnante série d'essais atomiques ; le programme nucléaire militaire français – impulsé dès 1954 par Pierre Mendès France alors président du Conseil – qui se développe de manière clandestine⁴² sous

⁴² Voir Dominique Mongin, « Genèse de l'armement nucléaire français », *Revue historique des armées*, 262, 2011, URL : <http://journals.openedition.org/rha/7187> (consulté le 30.09.2024).

la IV^e République, permet à de Gaulle, enfin, d'atteindre l'objectif qu'il s'est fixé : faire entrer la France « dans le club très fermé des possesseurs de l'arme atomique⁴³ ».

Bribes, échos, morceaux choisis, ce florilège, qui fait fi de toute échelle de valeur littéraire, du canon, rend compte de l'entrée (in)glorieuse de la France dans cette ère atomique fissile et volatile.

Ici, le lecteur croisera des fleurs d'uranium, des ombres imprimées sur un trottoir, un Dragon Heureux, un nuage de cendres, un improbable symbole de l'amour ($E = mc^2$), un cheval roux, une tondeuse de Nevers, des *hibakushas*, un Parthénon dont l'idole est le Plutonium, un pigeon, un oiseau noir, Zoé, Adam et Ève, des survivants en sursis, des survivants qui se terrent, et des savants, Frankenstein, Faust ou Nimbus...

⁴³ *Ibid.*

1 | Les atomistes: Faust, Frankenstein ou Prométhée?

Le savant, le docteur, le scientifique, l'homme de science a été associé (et a donné naissance) à de nombreux mythes qui questionnent le lien entre raison et déraison, prudence et impudence, bien et mal, faute et châtement, science et conscience. Il y a Prométhée, le voleur de feu, Prométhée l'enchaîné dont l'*hybris* fut châtiée; il y a Faust qui, avec le diable, pactisa; il y a Frankenstein, ce Prométhée moderne, qui infusa la vie à un corps inanimé et rejeta sa créature; il y a les docteurs Jekyll, Moreau, Folamour et bien d'autres encore.

Si nous convoquons ici ces figures mythiques, c'est que, comme le note Éline Després dans sa thèse de 2012 consacrée aux savants fous, après 1945, dans l'ère post-Hiroshima, s'opère un « changement de paradigme⁴⁴ »: dès lors que la science permet le globocide, on voit évoluer cette « figure de l'éthique »:

[...] la Seconde Guerre mondiale a eu une autre conséquence fondamentale sur l'imaginaire social: la réalisation que l'auto-destruction est désormais possible. Avec

⁴⁴ Éline Després, *Pourquoi les savants fous veulent-ils détruire le monde? Évolution d'une figure de l'éthique*, Montréal (Québec, Canada), Université du Québec à Montréal, thèse de doctorat en études littéraires, 2012, p. 23.

l'efficacité redoutable des camps de la mort et des nouvelles méthodes guerrières hautement technologiques (bombes incendiaires, missiles, porte-avions, sous-marins, satellites, armes chimiques ou bactériologiques, etc.), sans compter, évidemment, l'escalade sur le plan de la puissance et de la quantité des bombes à fission et à fusion nucléaire, la peur d'une apocalypse prochaine devient de plus en plus concrète. Les scientifiques détenant le savoir nécessaire pour le développement de ces technologies, c'est leur responsabilité qui est mise en cause dans la figure du savant fou contemporain⁴⁵.

Ils s'appellent Einstein, Oppenheimer, Rotblat, Infeld, Joliot-Curie, Leprince-Ringuet... Ils sont chimistes, physiciens, atomistes et se sont vu décerner pour certains le prix Nobel. Les deux Français, Joliot-Curie et Leprince-Ringuet, furent membres du CEA. Certains peuvent être considérés comme les ascendants, sinon les pères, de la bombe A et leur nom est, d'une manière ou d'une autre, associé à l'atome. Certains, comme Frankenstein, furent saisis d'effroi, de répulsion devant leur créature et l'on reprocha à ces nouveaux Faust d'avoir pactisé avec le diable. Sans doute est-ce à Prométhée qu'il convient davantage de les assimiler car Prométhée, comme le révèle l'étymologie, c'est celui qui pense, qui réfléchit avant, c'est le prudent, capable d'anticiper mais qui pourtant, ironiquement, tragiquement, peut aussi être aveuglé. Or l'horreur, la bombe A, a été préméditée, comme le dit le biologiste Jean Rostand :

Car, il faut bien le dire, par cette désastreuse aventure, la science se trouvait plus directement impliquée, plus profondément engagée qu'elle ne l'avait jamais été dans le mal. Cette fois, il ne s'agissait plus d'une simple

⁴⁵ *Ibid.*, p. 484-485.

application technique que les savants pouvaient feindre d'ignorer : c'était la plus haute science qui se trouvait en jeu, *c'étaient les plus grands esprits qui avaient participé activement à l'affaire, qui avaient prémédité l'horreur, qui avaient lucidement et volontairement trempé dans le crime.*

De cette affligeante collusion, la science aura du mal à se blanchir. Que de bienfaits il lui faudrait répandre pour effacer un peu le monstrueux méfait dont le souvenir, en faisant honte à l'homme, charge d'épouvante son futur⁴⁶ !

Les pages ci-après présentent les affres, les attermoissements, les revirements des atomistes après Hiroshima, après que leur créature, définitivement, leur a échappé. Edgar Morin dans *Science avec conscience* qualifiait les atomistes d'« infirmes omnipotents⁴⁷ ». Selon lui, « la science est à l'image de cette omnipotence débile ; elle avance en titubant, ses progrès se disloquent et se noient dans le tumulte du monde. Elle réussit à dominer le monde mais, du même coup, risque de l'anéantir et de s'anéantir elle-même » ; « Révolutionnaire agissante, géniale, elle est aussi aveugle, ivre, titubante ».

On sera frappé par la place que prend l'antithèse dans l'argumentation scientifique, une antithèse qui nous mène à convoquer Janus, le dieu à deux visages⁴⁸.

La science, bénéfique et maléfique ; la science admirable et terrible ; la science entre angoisse et espoir, bonheur et malheur, capable de construire et détruire, de sauver et tuer... La science a bien deux visages : celui de la mort, celui de la vie. Mais, dirent bien des atomistes, ce n'est pas l'invention,

⁴⁶ Jean Rostand, « Le destin biologique de l'homme », *Tiers-Monde*, 4/13-14, 1963, p. 9-10 (je souligne).

⁴⁷ Edgar Morin, « Avant-propos », *Science avec conscience*, Paris, Fayard, 1982, p. 14.

⁴⁸ Qu'incarne d'ailleurs parfaitement Alfred Nobel, le chimiste, inventeur de la dynamite, fabricant d'armes, qui se fit apôtre de la paix.

la conquête scientifique qui est en cause, c'est la main qui l'utilise, c'est l'usage qui en est fait. C'est un défaut de maturité de l'homme qui crée ce hiatus entre espoir et angoisse, progrès et régression. Ce sont les fauteurs de guerre qui détournent ses acquis, qui font rimer connaissance et puissance. L'application, à les en croire, leur échappe. Ils ne seraient ni irresponsables, ni responsables. Une posture que les surréalistes, nous le verrons à la fin de ce chapitre, qualifient d'imposture : n'est-ce pas la main de l'atomiste qui arma le boucher ?

« *Remember your Humanity* »

Je m'intéresse à la vérité, j'aime la science. Mais la vérité est une menace, la science est un danger public. Elle est aussi dangereuse qu'elle a été bienfaisante.

Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes*

Le *Manifeste* de Russell-Einstein, cosigné le 23 décembre 1954 (et rendu public le 9 juillet 1955) par de grands scientifiques et prix Nobel de l'époque, est un appel vibrant des hommes de science pour la survie de l'espèce humaine, pour une solution pacifique aux conflits ; c'est l'appel « d'êtres humains à d'autres êtres humains⁴⁹ ». Les signataires sont les suivants : Max Born (prix Nobel de physique), Percy Williams Bridgman (prix Nobel de physique), Albert Einstein (prix Nobel de physique), Léopold Infeld (physicien), Frédéric Joliot-Curie (prix Nobel de chimie), Hermann Joseph Muller (prix Nobel de physiologie et de médecine), Linus Pauling (prix Nobel de chimie), Cecil

⁴⁹ *Manifeste* Russell-Einstein, 23 décembre 1954, URL : <https://pugwash.org/1955/07/09/statement-manifesto/>. Traduction française disponible dans *Impact. Science et société*, 26/1-2, janvier-avril 1976, p. 17-19 URL : https://unesdoc.unesco.org/ark:/48223/pf0000017290_fre (consulté le 30.09.2024). Les citations précédées de l'abréviation *MRE* proviennent de ce manifeste.

Frank Powell (prix Nobel de physique), Józef Rotblat (spécialiste de physique nucléaire), Bertrand Russell (mathématicien, philosophe et prix Nobel de littérature), Hideki Yukawa (prix Nobel de physique).

Ce manifeste part du constat que la survie de l'humanité est menacée et qu'il est urgent de «prendre la mesure des périls créés par le développement d'armes de destruction massive» (*MRE*). Il en appelle à faire abstraction des sentiments, du nationalisme, des croyances, de tout ce qui divise, désunit : «*Remember your humanity, and forget the rest*» (*MRE*). En pleine Guerre froide, ces hommes, allemands, américains, britanniques, polonais, français, japonais, communistes ou anticommunistes, alertent et leur cri est international. Ce sont des hommes de science ; certains ont amplement contribué, par leurs travaux, à rendre possible le *globocide* qu'ils évoquent explicitement dans le manifeste, conscients que «la survie [de l'espèce humaine] est menacée», qu'on dispose désormais des moyens de «mettre fin à la race humaine», de procéder à une «destruction massive», à un «anéantissement universel». Ils sont, d'une manière ou d'une autre, les pères des bombes A et H. Ils savent ce qu'ils ont créé ; ils en maîtrisent les tenants et les aboutissants ; ils en ont peur. Leurs trouvailles, leurs inventions sont sorties des laboratoires ; leurs équations se sont incarnées : il y a eu Hiroshima ; il y a eu Nagasaki ; il y a désormais la bombe H que le Pentagone expérimente, en cette année 1954, dans le Pacifique et dont les signataires mesurent, avec effroi, les conséquences :

On sait de source autorisée qu'il est désormais possible de fabriquer une bombe 2500 fois plus puissante que celle qui détruisit Hiroshima. Une telle bombe, explosant près du sol ou sous l'eau, projette des particules radioactives jusque dans les couches supérieures de l'atmosphère. Ces particules retombent lentement sur la surface de la Terre sous forme de poussière ou de pluie mortelles. C'est

cette poussière qui a contaminé les pêcheurs japonais et leurs prises⁵⁰ [MRE].

Aussi posent-ils clairement le dilemme qu'ils qualifient d'«implacable»: «allons-nous mettre fin à la race humaine, ou l'humanité renoncera-t-elle à la guerre?» (MRE).

Ce qui taraude les hommes de science, c'est donc l'utilisation qui est faite de leurs découvertes. Déjà, et bien avant que ne s'ouvre l'ère atomique, Pierre Curie, le physicien français, connu pour ses travaux sur la radioactivité, qui obtint le prix Nobel de chimie en 1903, choisissait de clore son discours de réception à Stockholm sur ces mots :

On peut concevoir encore que dans des mains criminelles le radium puisse devenir très dangereux, et ici on peut se demander si l'humanité a avantage à connaître les secrets de la nature, si elle est mûre pour en profiter ou si cette connaissance ne lui sera pas nuisible. L'exemple des découvertes de Nobel est caractéristique, les explosifs puissants ont permis aux hommes de faire des travaux admirables. Ils sont aussi un moyen terrible de destruction entre les mains des grands criminels qui entraînent les peuples vers la guerre. Je suis de ceux qui pensent, avec Nobel, que l'humanité tirera plus de bien que de mal des découvertes nouvelles⁵¹.

Dévoiler «les secrets de la nature», c'est ouvrir à l'humanité un champ de possibles, c'est permettre, et Pierre Curie en était bien conscient, qu'émerge un homme-Prométhée apte à jongler avec la vieille dualité du bien et du mal, de l'admirable et du nuisible, du progrès et du danger. Le scientifique n'est

⁵⁰ Voir dans le chapitre 3 le développement sur le *Fukuryu-Maru*.

⁵¹ Pierre Curie, discours prononcé à Stockholm le 6 juin 1905, URL : <https://musee.curie.fr/uploads/2018-01/nobel-1903-c6fa2633.pdf> (consulté le 30.09.2024).

pas aveuglé; il sait, il a toujours su. Mais il oppose les découvertes et connaissances aux « mains » qui les manipulent; il oppose Nobel aux « criminels » et, s'il ne nie pas, s'il ne peut nier, que la science peut être la ruine de l'homme, que l'avère a un terrible revers, il conclut, optimiste qu'il en ressortira « plus de bien que de mal ».

En 1905 comme en 1954, les scientifiques se posent la question de l'indépendance du savant par rapport à l'État, la question de la responsabilité morale des savants, la question de l'usage des recherches scientifiques et, tout bonnement, la question de savoir si la science, contribuant au progrès de l'humanité, n'en oblitère pas, dans le même temps, l'horizon. Ces questions taraudèrent bien des savants, tel Józef Rotblat, signataire du manifeste de 1954 et qui fut le seul physicien à quitter le projet Manhattan fin 1944.

Frédéric Joliot-Curie : le plus lucide des savants ?

Il faut se méfier des ingénieurs, ça commence par la machine à coudre, ça finit par la bombe atomique.

Marcel Pagnol, *Critique des critiques*

De Frédéric Joliot-Curie, l'atomiste français, prix Nobel de chimie, la science, l'histoire, la mémoire collective ont conservé l'image mythique largement élaborée par le PCF du plus lucide des savants, d'un scientifique engagé, qui fit passer l'éthique avant tout, un humaniste. Or, la trajectoire de Joliot-Curie, sinueuse, est tout à fait représentative des attermoissements des atomistes, qui furent, pour certains, écartelés, à l'orée de cette ère nouvelle, entre espoir et angoisse, militarisme et pacifisme; qui eurent du mal, durant la Guerre froide, à concilier leurs orientations politiques, leurs activités scientifiques et leur éthique et qui, il faut bien l'avouer, eurent des positions pour le moins versatiles et antagonistes.

Le 13 août 1945, sept jours après Hiroshima, quatre jours après Nagasaki, *L'Humanité*, sous le titre « À propos de la bombe atomique, Frédéric Joliot-Curie vous parle⁵² », publie en une un texte du physicien, signé du 10 août 1945 (fig. 1).

FIGURE 1 *L'Humanité*, dimanche 12 et lundi 13 août 1945, p. 1 et 2.

⁵² Frédéric Joliot-Curie, « À propos de la bombe atomique, Frédéric Joliot-Curie vous parle », *L'Humanité*, 42^e année, 313, 12 et 13 août 1945, p. 1 et 2 (ci-jointes, avec l'aimable autorisation de l'association Mémoires d'Humanité).

Mais si l'atomiste prend la parole si rapidement après l'événement, poussé sans doute par quelque sentiment d'urgence, ce n'est pas pour déplorer l'horreur de la bombe mais parce qu'il lui semble « utile d'apporter quelques précisions concernant la bombe atomique et l'utilisation de l'énergie nucléaire et de mettre en évidence le rôle joué par les chercheurs français ».

Les ravages sur la ville japonaise sont évacués en une phrase, une lapidaire concession (« Certes deux bombes atomiques ont été lancées sur le territoire japonais et y ont provoqué des destructions considérables [...] »), avant que l'atomiste ne compare la bombe A à la dynamite qui permet de réaliser des « barrages, carrières, ouvrages d'art, etc. » et donc de « construire à des fins bienfaisantes plus qu'elle n'a détruit pendant la guerre ». De là le physicien déduit que le « bilan sera encore plus favorable pour l'utilisation de l'énergie atomique ».

Plus loin, Joliot-Curie s'enorgueillit : « C'est par des savants français que les premiers principes de réalisation de la bombe atomique ont été découverts ». Il rappelle qu'une note qu'il publia à l'Académie des sciences en 1939 fut « à l'origine des expériences qui ont conduit aux résultats que l'on connaît maintenant ». Visiblement le PCF et Joliot-Curie tiennent à ce qu'une partie des lauriers revienne à César et à ce que « nos » recherches en la matière ne soient pas passées sous silence. L'atomiste précise en outre que, s'il n'a pu, en 1939-1940, tenter des expériences à grande échelle au Sahara, c'est que « les matériaux dont il a pu disposer alors, grâce à l'aide efficace du ministère de l'Armement, étaient toutefois encore insuffisants pour construire une bombe ». Et Joliot-Curie de conclure :

S'il faut admirer l'effort gigantesque de recherche et de fabrication réalisé par les États-Unis, il n'en reste pas moins vrai que c'est en France que les premiers principes de réalisation ont été trouvés ; ils constituent un appoint de première importance à cette nouvelle conquête de l'homme sur la nature.

Ainsi, si l'homme de science s'exprime avec quelque urgence quatre jours après la destruction d'Hiroshima, ce n'est certes pas pour condamner, comme le faisait en 1903 Pierre Curie, «les grands criminels qui entraînent les peuples vers la guerre», mais pour vanter l'apport français, son propre apport, dans la réalisation de la bombe atomique.

Car – on l'oublie souvent, on le sait peu – la démonstration de la possibilité de la réaction en chaîne fut faite avant la Seconde Guerre mondiale par Joliot-Curie (et son équipe de chercheurs). Malgré le contexte international et les mises en garde du physicien hongrois exilé en Amérique, Léo Szilard⁵³, Joliot diffuse cette découverte scientifique majeure. En mai 1939, il dépose les trois premiers brevets pour la production d'énergie nucléaire; le troisième de ces brevets, qui porte le numéro 971.324, s'intitule «Perfectionnements aux charges explosives» (fig. 2) et révèle sans l'ombre d'un doute que les applications militaires de la découverte sont envisagées:

On a cherché, conformément à la présente invention, à rendre pratiquement utilisable cette réaction explosive, non seulement pour des travaux de mine et pour des travaux *[sic]* publics, mais encore pour la constitution d'engins de guerre, et d'une manière très générale dans tous les cas où une force explosive est nécessaire⁵⁴.

⁵³ Voir à ce sujet l'article de Bruno Latour, «Joliot: l'histoire et la physique mêlées», dans Michel Serres (dir.), *Éléments d'histoire des sciences*, Paris, Bordas, 2003, p. 494.

⁵⁴ «Perfectionnements aux charges explosives», brevet d'invention n° 971.324, Caisse nationale de la recherche scientifique, demandé le 4 mai 1939, délivré le 12 juillet 1950, publié le 16 janvier 1951.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

MINISTÈRE
DE L'INDUSTRIE ET DU COMMERCE

SERVICE
de la PROPRIÉTÉ INDUSTRIELLE

BREVET D'INVENTION

Gr. 14. — Cl. 3.

N° 971.324

Perfectionnements aux charges explosives.

CAISSE NATIONALE DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE résidant en France (Seine).

Demandé le 4 mai 1939, à 15^h 35^m, à Paris.
Délivré le 12 juillet 1950. — Publié le 16 janvier 1951.

(Brevet d'invention dont la délivrance a été ajournée en exécution de l'article 11, § 7, de la loi du 5 juillet 1844 modifiée par la loi du 7 avril 1902.)

On sait que l'absorption d'un neutron par un noyau d'uranium peut provoquer la rupture de ce dernier avec dégagement d'énergie et émission de nouveaux neutrons en nombre en moyenne supérieur à l'unité. Parmi les neutrons ainsi émis, un certain nombre peuvent à leur tour provoquer sur des noyaux d'uranium, de nouvelles ruptures, et les ruptures de noyaux d'uranium pourront ainsi aller en croissant suivant une progression géométrique, avec dégagement de quantités extrêmement considérables d'énergie. Ces chaînes de ruptures successives peuvent se ramifier d'une manière illimitée, et la réaction peut devenir explosive.

On a cherché, conformément à la présente invention, à rendre pratiquement utilisable cette réaction explosive, non seulement pour des travaux de mine et pour des travaux publics, mais encore pour la constitution d'engins de guerre, et d'une manière très générale dans tous les cas où une force explosive est nécessaire.

Or, pour rendre cette utilisation pratique, il faut se reporter à la notion de masse ou en général de conditions critiques dont il a déjà été fait mention dans la demande de brevet français du 1^{er} mai 1939 pour « Dispositif de production d'énergie ».

Il existe en effet, toutes choses égales d'ailleurs, une valeur critique de la masse d'uranium au-dessous de laquelle la ramification des chaînes cesse d'être illimitée. Et l'on a déjà indiqué dans cette demande de brevet que l'on pouvait, avec les données actuelles de la science, estimer, par des expériences progressives, la valeur de la masse critique.

On peut aussi évaluer cette masse critique M pour un composé ou un mélange homogène d'uranium (ne contenant pas d'hydrogène)

en utilisant la formule suivante, valable pour une masse sphérique :

$$M = \frac{4}{3} \pi r^3 \left[3 D (\kappa P - A) \right]^{-\frac{3}{2}}$$

dans laquelle :

D est la somme, pour tous les corps simples présents dans la masse, des produits de la concentration (en nombre d'atomes par cm³) par la section efficace des noyaux pour la diffusion des neutrons rapides,

A est la somme analogue, dans laquelle les sections efficaces de diffusion sont remplacées par les sections efficaces d'absorption,

P est le produit de la concentration de l'uranium (en nombre d'atomes par cm³) par la section efficace, pour le phénomène de partition, du noyau d'uranium vis-à-vis des neutrons rapides,

n est le nombre moyen de neutrons émis lors d'une partition nucléaire de l'uranium.

Cette formule donne, à titre d'exemple, une masse critique de quelques dizaines de tonnes pour de l'oxyde d'uranium en poudre; et de quelques tonnes pour de l'uranium métallique.

On a montré également, dans la demande de brevet français précitée, comment cette masse critique pouvait être diminuée : soit en disposant autour de la masse des corps diffusants, (fer, plomb ou autres) en couches plus ou moins épaisses, et formant par exemple une enveloppe complète ou partielle autour de la masse (une enveloppe en fer de quelques dizaines de centimètres d'épaisseur réduisant par exemple la masse critique au tiers environ de sa valeur dans le cas de l'oxyde d'uranium en poudre); soit en accroissant la densité de la substance qui constitue la masse (la masse critique étant proportionnelle à l'inverse du carré de la densité).

0 - 00894

Prix du fascicule : 25 francs.

FIGURE 2 «Perfectionnements aux charges explosives», brevet d'invention n° 971.324, Caisse nationale de la recherche scientifique, demandé le 4 mai 1939, délivré le 12 juillet 1950, publié le 16 janvier 1951.

Ce qui aiguillonne le physicien en 1939, c'est donc l'éthique de la connaissance, la *libido sciendi*. Or, cette éthique est indissociable d'une collision avec l'État et l'on ne peut comprendre la trajectoire de Joliot si l'on ne comprend pas la dépendance du savant vis-à-vis de l'État ni à quel point l'histoire et la physique sont mêlées, comme l'explique Bruno Latour analysant dans un article les relations, en 1939, entre Dautry, alors ministre de l'armement, et Joliot-Curie :

Dautry veut assurer l'indépendance énergétique de la France et sa résistance militaire. Tel est son but. Joliot veut être le premier au monde à réaliser en laboratoire une fission nucléaire artificielle contrôlée. Tel est son but. Dire du premier enjeu qu'il est purement politique et de l'autre qu'il est purement scientifique n'a aucune espèce d'importance puisque c'est l'« impureté », seule, qui va permettre de les atteindre tous deux. En effet, lorsque Joliot rencontre Dautry, il ne cherche pas forcément à modifier le but de celui-ci, mais à mettre son propre projet dans une position telle que la fission nucléaire en chaîne devient, pour Dautry, le moyen le plus sûr et le plus court d'atteindre l'indépendance nationale. [...] Le seul moyen de la réaliser [la fission nucléaire] est justement d'obtenir du ministre de l'Armement le personnel, les locaux et les passe-droits qui permettront, en pleine guerre, de se procurer les tonnes de graphite, l'uranium et les litres d'eau lourde nécessaires. Tous les deux font le pari que, puisqu'il est impossible à chacun de réaliser *directement* son but, puisque la pureté politique ou scientifique est vaine, il convient de négocier un arrangement⁵⁵.

⁵⁵ Bruno Latour, « Joliot : l'histoire et la physique mêlées », art. cité, p. 498-499.

Joliot-Curie n'est jamais frappé de cécité : il connaît parfaitement ce Janus aux deux visages qu'est la science ; il est pleinement conscient que le nucléaire n'est pas innocent, mais il entend rassurer, opposer l'acte de naissance, terrifique, de l'ère atomique à la perspective d'un avenir atomique radieux. Dans la revue scientifique *Atomes*, dont le premier numéro paraît en mars 1946, il écrit : « Hélas ! c'est par le fracas de l'explosion de Hiroshima et Nagasaki que cette nouvelle conquête de la Science nous fut révélée. En dépit de cette apparition terrifiante, je suis convaincu que cette conquête apportera aux hommes plus de bien que de mal⁵⁶. » S'il déplore brièvement les ravages provoqués par la bombe A, la portée de sa concession – « en dépit de cette apparition terrifiante » – est limitée puisque balayée sitôt par un argument *pro domo* décisif – « cette conquête apportera aux hommes plus de bien que de mal ». L'éditorial de cette revue souligne qu'un « nouvel âge » s'est ouvert, l'âge atomique, une « ère inaugurée par la chute d'une bombe qui fit à la fois naître l'angoisse et l'espoir »⁵⁷. Mais comment l'espoir peut-il naître d'une bombe et de ses ravages ? Comment l'espoir peut-il naître d'un champ de ruines, des ombres des habitants d'Hiroshima volatilisés lors de l'explosion, des radiations, de l'apocalypse ? Et que penser, qu'attendre, d'une ère, d'un nouvel âge dont l'acte de naissance, le 6 août 1945, s'écrit dans le sang ? Pour résoudre la contradiction, le physicien français semble séparer nucléaire civil et militaire ; il valorise la question du progrès mais les contradictions qu'il pointe (angoisse et espoir, bien et mal, apparition terrifiante et conquête) ne sont nullement incompatibles ; elles sont complémentaires.

Le même Joliot-Curie, deux mois après la capitulation du Japon, devint le 18 octobre 1945 haut-commissaire du CEA

⁵⁶ Cette dernière phrase fait écho au discours de son beau-père, Pierre Curie, prononcé lors de la réception du prix Nobel le 6 juin 1905 (discours cité).

⁵⁷ Editorial, *Atomes*, 1, mars 1946, p. 1.

impulsé par de Gaulle. Les missions du CEA étaient parfaitement claires : « poursuivre les recherches scientifiques et techniques en vue de l'utilisation de l'énergie atomique dans les divers domaines de la Science de l'Industrie et de la Défense Nationale⁵⁸ ».

L'application non militaire du nucléaire vit le jour en France le 15 décembre 1948 : Frédéric Joliot-Curie et son équipe de chercheurs donnèrent naissance à la première pile atomique⁵⁹ française qui répondait au doux nom de Zoé⁶⁰ (Z pour zéro énergie, O pour oxyde d'uranium, E pour eau lourde). Aussitôt, la presse américaine et la presse anglaise lancèrent une campagne contre « la pile communiste⁶¹ » et suggérèrent que le scientifique français, membre du PCF, à n'en pas douter, livrerait ses secrets à l'URSS. Suspecté, Joliot s'empressa de déclarer, lors d'une allocution destinée à la presse anglo-saxonne le 5 janvier 1949 :

Un communiste français, comme n'importe quel autre citoyen français occupant un poste qui lui est confié par le gouvernement, ne peut honnêtement penser communiquer à une puissance étrangère quelle qu'elle soit, des

⁵⁸ Pour de plus amples informations sur le lien étroit entre Joliot-Curie et la course à l'énergie nucléaire, voir Michel Pinault, « Naissance d'un dessein : Frédéric Joliot et le nucléaire français (août 1944-septembre 1945), *Revue d'histoire des sciences*, 50/1-2, 1997, p. 3-48, URL : www.persee.fr/doc/rhs_0151-4105_1997_num_50_1_1273 (consulté le 30.09.2024). Voir également Dominique Mongin, « Aux origines du programme atomique militaire français », dans René Girault (dir.), *Penser et repenser les défenses (suite), Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 31, 1993, p. 13-21, URL : www.persee.fr/doc/mat_0769-3206_1993_num_31_1_404097 (consulté le 30.09.2024).

⁵⁹ La pile Zoé – ou, pour le dire autrement, le premier réacteur nucléaire expérimental – fut construite sur le centre du CEA de Fontenay-aux-Roses (fort de Châtillon). Elle sera mise à l'arrêt le 6 avril 1976. Le démantèlement des installations radioactives et l'assainissement du site sont entrepris depuis 1999 ; le CEA prévoit de les achever en... 2034.

⁶⁰ En 1953, elle atteindra une puissance de 150 kW.

⁶¹ Sur cette campagne, voir Dana Sloan, « How France Took the Nuclear Lead », *Fusion*, août 1980, p. 44.

résultats qui ne lui appartiennent pas, mais qui appartiennent à la collectivité qui lui a permis de travailler. N'importe quel communiste a parfaitement conscience de la nécessité de cette conduite⁶².

Cette déclaration lui valut, à en croire *France-Soir*⁶³, un blâme du bureau politique du PCF.

À compter de 1949, la Guerre froide faisant rage, Joliot-Curie fait l'objet d'une campagne de dénigrement largement relayée par la presse de droite qui s'indigne que le CEA soit soumis au contrôle de Moscou, accuse le haut-commissaire de trahison et réclame sa révocation. Le scientifique est désormais placé dans une position intenable : le CEA ou le communisme. Ses diverses allocutions précipitent sa « disgrâce » nationale. Le 20 avril 1949, il préside à Paris le congrès mondial des Partisans de la Paix⁶⁴ et prononce un discours d'ouverture dans lequel il réaffirme son refus du détournement de la science vers des fins autres que pacifiques. Lors du XII^e congrès du PCF qui se tient à Gennevilliers du 2 au 6 avril 1950, il déclare à la tribune : « Jamais les scientifiques progressistes, les scientifiques communistes, ne donneront une parcelle de leur science pour faire la guerre contre l'Union soviétique. » Le 28 avril 1950, il est démis de ses fonctions de haut-commissaire du CEA. Et, à l'Assemblée, on pointera les « opinions hérétiques » de Joliot-Curie, on justifiera sa révocation par les déclarations faites à Gennevilliers : « On ne pouvait tolérer plus longtemps qu'un tel poste fut tenu par l'un des chefs d'une entreprise de trahison⁶⁵ », déclarera

⁶² Cette déclaration de Joliot-Curie est reprise dans Jean Maurice, « M. Joliot-Curie désavoué par le bureau politique du Parti communiste », *France-Soir*, 3^e année, 1388, 16 et 17 janvier 1949, p. 1.

⁶³ *Ibid.*, p. 1 et 2.

⁶⁴ Voir à ce sujet le chapitre 6, « Stockholm et Sing-Sing ».

⁶⁵ « Ferme langage de M. Bidault à l'assemblée en réponse aux injures des communistes sur la révocation de M. Joliot-Curie », *L'Aurore*, 9^e année, 1759, 10 mai 1951, p. 3.

le député Jean Legendre. Le CEA poursuivra donc ses travaux sans Frédéric Joliot-Curie. Mais Zoé, ses frères et ses sœurs⁶⁶, pacifiques et va-t-en-guerre, continueront de prospérer...

Difficile donc de cerner le parcours de celui qui fut l'un des plus grands atomistes français de cette époque. La période troublée de la Guerre froide sut fabriquer des mythes tenaces et l'on ne voulut conserver du physicien que l'image du « plus lucide des savants⁶⁷ », celui-là même qui œuvra pour la paix, contre la bombe; celui-là même qui déclara: « Jamais les savants progressistes ne mettront la science au service des fauteurs de guerre⁶⁸. » C'est que Joliot-Curie est et reste le promoteur et la figure de proue du Comité mondial des partisans de la paix, qu'il présida huit ans durant; il est et reste la voix de l'appel de Stockholm qui qualifia de « criminel de guerre » quiconque oserait utiliser l'arme atomique⁶⁹; il est l'un des signataires, en décembre 1954, du manifeste Russell-Einstein⁷⁰.

Qu'est-ce donc qui mène le physicien vers le pacifisme alors même qu'il semble bien, à lire les déclarations de

⁶⁶ Zoé eut une fratrie nombreuse; d'autres réacteurs virent le jour: Aquilon, Alizé, Mélusine, Proserpine, Marius et César, Harmonie, Rapsodie...

⁶⁷ Titre d'un article de *L'Humanité* du 7 avril 1950, reprenant l'allocation de Laurent Casanova pour le cinquantième anniversaire de Joliot-Curie.

⁶⁸ Repris à la une de *L'Humanité* du 6 avril 1950.

⁶⁹ Voir à ce sujet le chapitre consacré à l'appel de Stockholm.

⁷⁰ Ce texte fut rédigé par Russell, soumis et approuvé par Einstein quelques jours avant sa mort, « ce qui en figea le contenu » d'après Michel Pinault (Michel Pinault, « expert et/ou engagés? Les scientifiques entre guerre et paix, de l'Unesco à Pugwash », dans Jean-François Sirinelli et Georges-Henri Soutou [dir.], *Culture et Guerre froide*, Paris, Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2008, p. 244). Joliot-Curie toutefois, on le sait, rechigna à signer le manifeste et suggéra de nombreux amendements; deux notes, ajoutées tardivement, sont d'ailleurs jointes au texte: « 1. *Professor Joliot-Curie wishes to add the words: "as a means of settling differences between States"*; 2. *Professor Joliot-Curie wishes to add that these limitations are to be agreed by all and in the interests of all.* »

l'immédiat après-guerre, qu'il ne s'agit nullement de donner enfin corps à une conviction antérieure et enracinée ? D'après la politologue Frédérique Matonti, le choix du pacifisme lui permit d'unifier sa trajectoire, « de faire tenir ensemble, plus ou moins difficilement, croyances politiques et appartenance au PCF de la guerre froide, pratique professionnelle et "philosophie" de la science⁷¹ ». Le Conseil mondial de la paix serait donc, dit-elle, une « niche » pour Joliot, c'est-à-dire un « refuge », un « lieu de relative indépendance, de conciliations des croyances »⁷². Ce pacifisme lui aurait donc permis « de travailler à maintenir autant que faire se peut son autonomie vis-à-vis de l'État, comme vis-à-vis de son propre parti⁷³ ».

Difficile, donc, de cerner le parcours de Joliot-Curie : entre la *libido sciendi*, son rôle précurseur dans la découverte du potentiel militaire de l'atome (1939), son positionnement durant l'Occupation⁷⁴, son adhésion au projet gaulliste de développement du nucléaire français (1945-1950), ses déclarations patriotiques, ses convictions communistes et son engagement pacifiste, quel étonnant numéro d'équilibriste !

*

Comme son épouse Irène, Frédéric Joliot-Curie meurt à 58 ans ; leur décès est imputé à leur surexposition aux radiations.

⁷¹ Frédérique Matonti, « La colombe et les mouches. Frédéric Joliot-Curie et le pacifisme des savants », *Politix*, 15/58, *Guerres et paix*, deuxième trimestre 2002, p. 118, URL : https://www.persee.fr/doc/polix_0295-2319_2002_num_15_58_1001 (consulté le 30.09.2024).

⁷² *Ibid.*, p. 127.

⁷³ *Ibid.*, p. 128.

⁷⁴ Il rouvrit son laboratoire et travailla avec des scientifiques allemands. À ce sujet, on lira avec profit l'ouvrage de Nicolas Chevassus-au-Louis, *Savants sous l'Occupation. Enquête sur la vie scientifique française entre 1940 et 1944*, Paris, Seuil, coll. « Science ouverte », 2004.

La grâce et le péché de l'atomiste chrétien

La menace qui, pour l'humanité entière, découle de l'existence des bombes nucléaires, est si monstrueuse, si disproportionnée à toute autre qui nous soit connue, elle est un défi si insensé à l'instinct de conservation de l'espèce, une telle insulte à l'esprit de civilisation, elle est si déshonorante pour la science dont elle est issue, elle fait retomber sur tous les hommes de science une si accablante responsabilité qu'il m'a toujours semblé impossible qu'on hésitât sur l'attitude à prendre à son endroit.

Jean Rostand

Comme Frédéric Joliot-Curie, Louis Leprince-Ringuet, célèbre physicien français de l'ère atomique, fut membre du CEA. Humaniste chrétien, président du comité directeur de l'Union catholique des scientifiques français (UCSF, créée en 1945), il publie chez Fayard, en 1957, *Des atomes et des hommes*⁷⁵, essai dans lequel il s'insurge contre ceux qu'il nomme « les poètes désaxés » qui observent le monde « à travers une fenêtre trop étroite ou avec un éclairage insuffisant » (p. 119). « Les poètes ne doivent pas être pris pour des prophètes » (p. 118), écrit-il, et de rejeter en bloc les écrivains qui « prophétisent sur le monde » et « introduisent des idées fausses qui marqueront le lecteur. Témoin par exemple, cette pensée souvent reprise sous diverses formes : plus la révolution technique s'avance, plus le travail se dégrade, plus le quantitatif remplace le qualitatif, plus la part de création personnelle et de joie s'amoin-drit » (p. 117-118).

Dans son ouvrage, il consacre l'un de ses chapitres aux relations entre la science et la liberté. Liberté du chercheur, liberté de la recherche, un problème « très complexe », nous dit-il (p. 138), qui se « pose de façon particulièrement aiguë » dans la physique nucléaire. S'il s'accorde à dire que l'indépendance de pensée, l'« attachement quasi religieux » (p. 138) à

⁷⁵ Louis Leprince-Ringuet, *Des atomes et des hommes*, Paris, Arthème Fayard, 1957. Toutes les pages indiquées entre parenthèses renvoient à cette édition.

la liberté, la solidarité de tous les savants, «ses frères dans le travail», caractérisent les scientifiques, il note cependant qu'avec l'atome «le passage d'une simple connaissance à une possibilité de puissance» (p. 139) a changé la donne et menace potentiellement l'intégrité du savant: «De quelles libertés jouit un homme de science à l'intérieur d'un grand pays industriel? Quelle est l'importance de l'entrave qui va provenir de l'État?» (p. 140).

Dans un autre chapitre au titre éloquent, «Joie de conquérir», il évoque Hiroshima et Nagasaki :

Mais actuellement la science est devenue chose sérieuse, parfois dramatique. On s'en aperçoit d'ailleurs par à-coups. Les explosions d'Hiroshima et de Nagasaki sont parmi ces à-coups; ils ont porté les physiciens de l'atome sur un plan bien différent de celui de leurs prédécesseurs. On a compris que ces hommes pouvaient influencer de façon profonde sur les destinées de l'humanité – sur ses destinées matérielles naturellement, mais aussi sur son comportement général, intellectuel, social et même spirituel.

Aussi des milliers d'hommes soutiennent-ils de leur intérêt l'effort scientifique et lui permettent de s'accomplir [p. 159].

Ainsi, pour le physicien, Hiroshima et Nagasaki sont des «à-coups»; des anicroches, des pépins, des incidents, des événements fâcheux mais somme toute mineurs qui viennent rompre le cours des choses. L'euphémisme interroge. Et le «aussi», conclusif et déductif, qui ouvre le paragraphe suivant laisse dubitatif. Vingt-trois ans plus tard, Louis Leprince-Ringuet affirmera que, si les «physiciens de tous les pays» se sont «volontairement engagés ensemble dans une réalisation militaire», c'est «pour une raison éthique, à savoir le combat contre l'hitlérisme, contre l'esclavage, pour la liberté»⁷⁶.

⁷⁶ Louis Leprince-Ringuet, *La Potion magique*, Paris, Flammarion, 1980.

C'est donc l'éthique qui justifia, à l'en croire, qu'on pulvérisât Hiroshima et Nagasaki !

Le physicien fait le choix de clore son essai, *Des atomes et des hommes*, sur la compatibilité entre l'atomiste et le croyant, dans trois chapitres aux titres éloquentes (« Foi religieuse et pensée scientifique », « Prolonger la création », « Pour le bien ou pour le mal, la grâce et le péché »). À n'en pas douter, c'est là que le lecteur trouvera le dilemme terrible qui doit agiter l'homme de science, atomiste chrétien qui plus est.

Petit florilège...

Nous fabriquons aussi les armes atomiques, avec leur possibilité de destruction brutale, instantanée et surtout incontrôlée. Chaque progrès de la science apporte avec lui son potentiel de bonheur et de malheur, de progrès et de régression [p. 179].

Nous sommes en plein centre de la lutte entre le bien et le mal, à laquelle toute l'humanité participe et non les seuls hommes de science.

Pour le chercheur en particulier, la science est nécessaire et doit se poursuivre, elle est une des activités les plus fondamentales que l'argument d'une mauvaise utilisation ne saurait disqualifier. Les applications n'apparaissent en effet à peu près jamais au moment de la découverte et l'on ne peut savoir comment elles s'orienteront, pour le bien ou pour le mal, dans un avenir plus ou moins proche [p. 180-181].

Ainsi, tant que l'esprit de recherche soufflera sur une région du monde, la science va-t-elle poursuivre sa merveilleuse ascension, libérant les possibilités de bien et de mal qui, parfois, apparaîtront seulement plus tard, longtemps après la catastrophe [p. 182].

En introduisant la notion chrétienne du péché et de la grâce, le chercheur aboutit à une vue qui prend immédiatement une étonnante profondeur et qui acquiert une grande clarté. Il parvient à une vision admirable de ce monde moderne si plein de contradictions, mais si riche de mouvement et de possibilités [p. 183].

CQFD.

Démasquez les physiciens !

Demandez Marie Nucléaire, les tout derniers modèles de la mode d'hiver pour abris atomiques.

Jacques Prévert, « Diurnes »

Janus à deux visages ? Humanistes tourmentés ? Hypocrites patentés ? Qui donc sont ces savants, ces Oppenheimer qui jouèrent avec l'atome, avant d'en dénoncer les dérives ? Les surréalistes ont tranché qui entreprirent de démasquer les physiciens.

Robert Oppenheimer est considéré comme l'atomiste qui « incarne plus que tout autre les liens complexes unissant mondes scientifique et politique au XX^e siècle⁷⁷ » ; à l'instar du Frankenstein de Mary Shelley, il aurait vu sa créature lui échapper et, rongé par l'angoisse, il aurait dès lors œuvré pour la maîtriser. Lors de son décès, en 1967, le journal *Le Monde*, parmi d'autres, brossa le portrait d'un physicien et d'un humaniste « aux prises avec les conséquences de sa découverte », en proie à des problèmes de conscience⁷⁸.

⁷⁷ Jean-François Chassay, « Robert Oppenheimer et la fiction : du réel à la mythologie », dans *De la vérité du récit. Hommage à Thierry Hentsch*, Québec, Presses de l'université Laval, 2008, p. 141-163, URL : <http://oic.uqam.ca/fr/publications/robert-oppenheimer-et-la-fiction-du-reel-a-la-mythologie> (consulté le 30.09.2024).

⁷⁸ Pierre Auger, « Robert Oppenheimer a passé les dernières années de sa vie en philosophe plus qu'en savant », *Le Monde*, 21 février 1967.

Oppenheimer, qui impulsa et porta le projet Manhattan à Los Alamos, est mondialement connu : pour tous, il est « l'homme dont les équations se transforment en bombes⁷⁹ », le père de la bombe A. Le même Oppenheimer déclara dès 1947 : « Les physiciens ont connu le péché ; et c'est une connaissance dont ils ne peuvent se défaire⁸⁰. » Durant la Guerre froide, il s'opposa à la fabrication de la bombe H et milita pour un contrôle des armements nucléaires⁸¹ ; en plein maccarthysme, suspecté de *sympathies* communistes, sa loyauté étant mise en doute, il subira l'audition de sécurité, sera destitué de toutes ses responsabilités publiques et perdra son habilitation en 1953. Comme le signale le philosophe Michel André dans son article :

L'image que nous avons d'Oppenheimer est largement déterminée par ce double épisode : « martyr de la persécution politique », « nouveau Faust » puni pour avoir pactisé avec le diable, « Prométhée moderne » châtié pour avoir dérobé le feu atomique, il a aussi été comparé à Protée, le dieu aux mille visages, à Thomas More, à Lawrence d'Arabie et au prince Mychkine de Dostoïevski. On a présenté son audition comme une nouvelle édition du procès de Galilée ou de l'affaire Dreyfus⁸².

En 1958, Oppenheimer fait une tournée de conférences en Europe ; l'une d'elles a lieu en France, à la Sorbonne. Nous sommes le 18 février 1958. Les surréalistes, André Breton à

⁷⁹ « Le professeur Oppenheimer, l'homme dont les équations se transforment en bombes », c'est ainsi que *Ce Soir* légende une photographie du physicien dans son édition du 18 décembre 1951, 15^e année, 3162, p. 6.

⁸⁰ Cité par Jean-François Chassay, « Robert Oppenheimer et la fiction : du réel à la mythologie », art. cité.

⁸¹ Il ne signa toutefois pas le manifeste Russell-Einstein de 1954.

⁸² Michel André, « Oppenheimer : une science "humaine, trop humaine" », *Alliage*, 63, octobre 2008.

leur tête, rédigent, signent et diffusent à la Sorbonne un tract au titre éloquent, « Démasquez les physiciens, videz les laboratoires⁸³ », qui appelle à adhérer au CLAN (le Comité de lutte anti-nucléaire) et à lutter contre la propagande pro-nucléaire.

La science, nouvel « opium du peuple », aliène ; la science tue : tel est le message des surréalistes⁸⁴. Et le tract, évoquant la bombe, les déchets radioactifs⁸⁵, la pollution atmosphérique, épingle et dénonce l'hypocrisie des physiciens qui, tel Oppenheimer, exposent aujourd'hui leurs tourments et se font les chantres d'un nucléaire maîtrisé et pacifique ; des physiciens « incapables de renoncer à fabriquer de la mort » et dont la main « arme le boucher ».

⁸³ Le texte de ce tract est reproduit ci-après. Visuel disponible URL : <https://www.andrebretton.fr/work/56600100719690> (consulté le 30.09.2024).

⁸⁴ Sur les relations entre Surréalisme et Science, on lira avec profit Henri Béhar (dir.), *Le Surréalisme et la Science, Cahiers du Centre de recherche sur le surréalisme, Mélusine*, 27, Lausanne, L'Âge d'homme, 2007.

⁸⁵ Le tract renvoie également à la revue internationaliste de création poétique, *La Tour de Feu* (revue, créée par le poète Pierre Boujut en 1946), et à son n° 56 de décembre 1957, *Salut à la tempête*, qui dénonce la « paix pourrie et nucléaire » et la nocivité des déchets radioactifs. Sur cette revue et ce numéro, voir Daniel Briole, « Réel et surréel en acte dans *La Tour de Feu* », dans Henri Béhar (dir.), *Réalisme-Surréalisme, Cahiers du Centre de recherche sur le surréalisme, Mélusine*, 21, Lausanne, L'Âge d'homme, 2001, p. 87-95.

**Démasquez
les physiciens
Videz
les laboratoires**

Rien, plus rien aujourd'hui ne distingue la Science d'une menace de mort permanente et généralisée : la querelle est close, de savoir si elle devait assurer le bonheur ou le malheur des hommes, tant il est évident qu'elle a cessé d'être un moyen pour devenir une fin. La physique moderne a pourtant promis, elle a tenu, et elle promet encore des résultats tangibles, sous forme de monceaux de cadavres. Jusqu'alors, en présence des conflits entre nations, voire du possible anéantissement d'une civilisation, nous réagissions selon nos critères politiques et moraux habituels. Mais voici l'espèce humaine promise à la destruction complète, que ce soit par l'emploi cynique des bombes nucléaires, fussent-elles « propres » (!) ou par les ravages dus aux déchets qui, *en attendant*, polluent de manière imprévisible le conditionnement atmosphérique et biologique de l'espèce, puisqu'une surenchère délirante dans les explosions « expérimentales » continue sous le couvert des « fins pacifiques ». La pensée révolutionnaire voit les conditions élémentaires de son activité réduites à une marge telle qu'elle doit se retremper à ses sources de révolte, et, en deçà d'un monde qui ne sait plus que nourrir son propre cancer, retrouver les chances inconnues de la *fureur*.

Ce n'est donc pas à une attitude humaniste que nous en appellerons. Si la religion fut longtemps l'opium du peuple, la Science est en bonne place pour prendre le relais. Les protestations contre la course aux armements, que certains physiciens affectent de signer aujourd'hui, nous éclairent au plus sur leur complexe de culpabilité, qui est bien dans tous les cas l'un des vices les plus infâmes de l'homme. La poitrine qu'on se frappe trop tard, la caution donnée aux

mornes bêlements du troupeau par la même main qui arme le boucher, nous connaissons cette antienne. Le christianisme et ses miroirs grossissants que sont les dictatures policières nous y ont habitués.

Des noms parés de titres officiels, au bas d'avertissements adressés à des instances incapables d'égaler l'ampleur du cataclysme, ne sont pas à nos yeux un passe-droit moral pour ces messieurs, qui continuent en même temps à réclamer des crédits, des écoles et de la chair fraîche. De Jésus en croix au laborantin « angoissé » mais incapable de renoncer à fabriquer de la mort, l'hypocrisie et le masochisme se valent. L'indépendance de la jeunesse, aussi bien que l'honneur et l'existence mêmes de l'esprit sont menacés par un déni de conscience plus monstrueux encore que cette peur de l'an mille qui précipita des générations vers les cloîtres et les chantiers à cathédrales.

Sus à la théologie de la Bombe ! Organisons la propagande contre les maîtres-chanteurs de la « pensée » scientifique ! En attendant mieux, boycottons les conférences vouées à l'exaltation de l'atome, sifflons les films qui endorment ou endoctrinent l'opinion, écrivons aux journaux et aux organismes publics pour protester contre les innombrables articles, reportages et émissions radiophoniques, où s'étale sans pudeur cette nouvelle et colossale imposture.

Paris, le 18 février 1958⁸⁶.

⁸⁶ Premières signatures : Anne et Jean-Louis Bedouin, Robert Benayoun, Vincent Bounoure, André Breton, J.-B. Brunius, Adrien Dax, Aube et Yves Elléouët, Elie-Charles Flamand, Georges Goldfayn, Radovan Ivisic, Krizek, Jean-Jacques Lebel, Clarisse et Gérard Legrand, Lancelot Lengyel, Jean-Bernard Lombard, Joyce Mansour, Sophie Markowitz, Jehan Mayoux, E. L. T. Mesens, Jean Palou, Benjamin Péret, José Pierre, Jean Schuster, Jean-Claude Silbermann, Toyen.

2 « Hiroshima... Nom de fracas et de feu »

La bombe qui frappa Hiroshima en août 1945 devait, à n'en pas douter, avoir eu des répercussions sur le sol français ; elle devait avoir frappé l'opinion de stupeur, d'effroi. Aussi ce chapitre rend-il compte de notre quête de ces voix estomaquées, dans les jours, les années qui suivirent l'événement inouï.

Or, ce qui frappe, c'est le battage médiatique univoque, indécent, vantant, dans une titraille racoleuse, la formidable découverte scientifique qui permit l'avènement de la paix. Camus s'indigne : est-il donc le seul à mesurer la sauvagerie ? Le seul à oser la dénoncer dans l'euphorie générale ?

Claudél, qu'on disait si profondément imprégné de l'âme japonaise, Claudél, sans doute, devait dénoncer la barbarie... Mais Claudél dit simplement adieu au Japon.

Et ce sont quelques voix, mineures pour la plupart, qui s'emparèrent du sujet. La revue *Esprit* osa, en janvier 1947, un « Documentaire atomique » qui, sous la plume notamment d'Emmanuel Mounier, entendait bien extirper le pays de sa léthargie. Martine Monod, la journaliste communiste, alla à Hiroshima et fit, dans la presse, en 1958, le portrait, terrible, des *hibakushas*, les survivants irradiés. Marguerite Duras et Resnais dirent, un an plus tard, dans *Hiroshima mon amour*,

l'impuissance à parler de la *Chose*. Et Pierre Boule, en 1957, fit paraître « $E = mc^2$ ou le roman d'une idée⁸⁷ », pour dire l'œuvre de mort et de destruction.

La bombe : une « révolution scientifique »

Hiroshima... Nom de fracas et de feu, plus fameux qu'aucun nom de victoire, encore qu'il rappelle la plus cruelle défaite qu'ait subie l'humanité... Fulgurant symbole de la barbarie savante, de la sauvagerie des soi-disant civilisés... Nom qui résume en quatre syllabes toute l'horreur que le progrès technique ajoute à l'horreur essentielle de la guerre... [...] Nom qui désigne la Chose qu'on ne doit jamais revoir, la Chose qui doit rester unique dans l'histoire... Nom exécré de tous, mais particulièrement des zéloteurs de la science, qui ne sont pas prêts de pardonner aux bombardements nucléaires la détestable lumière qu'ils ont fait rejaillir sur elle.

Jean Rostand⁸⁸

La Chose a eu lieu.

Le 6 août 1945, *Little Boy* s'abat sur Hiroshima. La presse française relaie « l'événement », unanime : une ère nouvelle est née, l'ère atomique.

Le 7 août 1945, *L'Aurore* titre en une : « Une révolution scientifique : la première bombe atomique tombe sur le Japon⁸⁹ » et propose de larges extraits du discours de Truman : « Nous avons gagné la guerre des laboratoires », « Le fait que nous soyons en mesure de libérer l'énergie atomique marque une ère nouvelle dans la compréhension de la nature ». *Le Monde* lui fait écho le lendemain avec un titre similaire : « Une révolution

⁸⁷ Toutes les références aux œuvres et articles sont fournies dans les pages suivantes.

⁸⁸ Discours prononcé le 16 juin 1964 par le biologiste Jean Rostand, lors de la réception au Cirque d'hiver de Paris d'une délégation de rescapés d'Hiroshima. Jean Rostand, avec d'autres scientifiques, Théodore Monod, Alfred Kastler... participera à la création du Mouvement contre l'arme atomique en 1963.

⁸⁹ *L'Aurore*, 4^e année, 303, 7 août 1945.

scientifique : les Américains lancent leur première bombe atomique sur le Japon⁹⁰. » *La Croix*, qui titre « La première bombe atomique pulvérise la ville japonaise d'Hiroshima⁹¹ », évoque une « découverte scientifique d'une portée incalculable » et n'est pas en reste pour citer Truman. À la une de *L'Humanité*⁹², le 8 août, les travaux de Joliot-Curie sont présentés comme ayant été « d'un appoint énorme dans la réalisation de cette prodigieuse conquête de la science » ; la bombe est décrite comme la découverte scientifique « la plus sensationnelle du siècle », une « conquête monumentale de l'homme » pour laquelle il convient « de situer la part qu'ont prise les savants français » ; « son emploi dans la guerre contre le Japon [...] montre bien que cette découverte change la face de la guerre moderne ». Cette découverte considérable, peut-on lire dans un article apposé, « le Vatican s'est avisé de la désapprouver ! ». Et, en page 2, on ira même jusqu'à nier les effets de la radioactivité. Dans l'édition du 8 août 1945 de *France Soir*⁹³, en une également, la bombe atomique est qualifiée de « découverte sensationnelle », d'« arme terrifiante, mise par les Alliés au service de la paix ».

Haut les cœurs ! car, pour plagier George Orwell : « LA BOMBE, C'EST LA PAIX » !

« Pratiquement, elle rend une nouvelle guerre impossible tant que la parade n'aura pas été trouvée », « cette arme décisive, irrésistible, entre les mains d'un grand peuple pacifique, d'une démocratie éprise de liberté, assurera la paix du monde »⁹⁴. Et chacun globalement de signaler, à grand renfort d'hyperboles, la « merveille » scientifique qui ouvre une ère nouvelle, porteuse de promesses, gage de paix et de se réjouir de ce que les Allemands n'aient pas eu la bombe.

⁹⁰ *Le Monde*, 8 août 1945, 2^e année, 199.

⁹¹ *La Croix*, 8 août 1945, 66^e année, 18989, p. 1.

⁹² *L'Humanité*, 8 août 1945, p. 1 et 2.

⁹³ *France Soir*, 8 août 1945, 4^e année, 350.

⁹⁴ *Ibid.*

Une seule voix divergente se fera entendre dans *Combat*⁹⁵, le 8 août 1945 : c'est celle de Camus, « le seul éditorialiste français à réagir avec force et politiquement⁹⁶ », comme l'indique Simone Debout. Atterré par le « formidable concert » médiatique qui acclame avec enthousiasme l'éradication de la ville japonaise, il ose dire l'indécence, « la sauvagerie », la « rage de destruction », la course au « suicide collectif ». Sa voix est dissonante : la science, dit-il, « se consacre au meurtre organisé » ; « la paix est le seul combat qui vaille d'être mené ». Il importe de le citer *in extenso* :

Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de choses. C'est ce que chacun sait depuis hier grâce au formidable concert que la radio, les journaux et les agences d'information viennent de déclencher au sujet de la bombe atomique. On nous apprend, en effet, au milieu d'une foule de commentateurs enthousiastes, que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe de la grosseur d'un ballon de football. Des journaux américains, anglais et français se répandent en dissertations élégantes sur l'avenir, le passé, les inventeurs, le coût, la vocation pacifique et les effets guerriers, les conséquences politiques et même le caractère indépendant de la bombe atomique. Nous nous résumerons en une phrase : la civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir dans un avenir plus ou moins proche entre le suicide collectif et l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques.

En attendant, il est permis de penser qu'il y a quelque indécence à célébrer ainsi une découverte, qui se met d'abord

⁹⁵ Albert Camus, éditorial de *Combat*, 5^e année, 366, 8 août 1945, p. 1-2 (DR).

⁹⁶ Simone Debout, « Sartre et Camus face à Hiroshima », *Esprit*, 239/1, janvier 1998, p. 151-158, ici p. 151.

au service de la plus formidable rage de destruction dont l'homme ait fait preuve depuis des siècles. Que dans un monde livré à tous les déchirements de la violence, incapable d'aucun contrôle, indifférent à la justice et au simple bonheur des hommes, la science se consacre au meurtre organisé, personne sans doute, à moins d'idéalisme impénitent, ne songera à s'en étonner.

Ces découvertes doivent être enregistrées, commentées selon ce qu'elles sont, annoncées au monde pour que l'homme ait une juste idée de son destin. Mais entourer ces terribles révélations d'une littérature pittoresque ou humoristique, c'est ce qui n'est pas supportable.

Déjà, on ne respirait pas facilement dans ce monde torturé. Voici qu'une angoisse nouvelle nous est proposée, qui a toutes les chances d'être définitive. On offre sans doute à l'humanité sa dernière chance. Et ce peut être après tout le prétexte d'une édition spéciale. Mais ce devrait être plus sûrement le sujet de quelques réflexions et de beaucoup de silence.

Au reste, il est d'autres raisons d'accueillir avec réserve le roman d'anticipation que les journaux nous proposent. Quand on voit le rédacteur diplomatique de l'Agence Reuter annoncer que cette invention rend caducs les traités ou périmées les décisions mêmes de Potsdam, remarquer qu'il est indifférent que les Russes soient à Königsberg ou la Turquie aux Dardanelles, on ne peut se défendre de supposer à ce beau concert des intentions assez étrangères au désintéressement scientifique.

Qu'on nous entende bien. Si les Japonais capitulent après la destruction d'Hiroshima et par l'effet de l'intimidation, nous nous en réjouissons. Mais nous nous refusons à tirer d'une aussi grave nouvelle autre chose que la décision de plaider plus énergiquement encore en faveur d'une véritable société internationale, où les grandes puissances n'auront pas de droits supérieurs aux petites et aux moyennes nations, où la guerre, fléau devenu définitif par le seul effet de l'intelligence humaine, ne dépendra plus des appétits ou des doctrines de tel ou tel État.

Devant les perspectives terrifiantes qui s'ouvrent à l'humanité, nous apercevons encore mieux que la paix est le seul combat qui vaille d'être mené. Ce n'est plus une prière, mais un ordre qui doit monter des peuples vers les gouvernements, l'ordre de choisir définitivement entre l'enfer et la raison.

Douze ans plus tard, Jean Lurçat, renouvelant les procédés de la tapisserie, entretisse ses laines pour dire l'enfer et la sauvagerie que Camus dénonçait en 1945. Inspiré par la tenture de *L'Apocalypse* d'Angers, réalisée au XIV^e siècle, le peintre cartonnier se lance entre 1957 et 1966 dans l'élaboration d'un « poème visuel », un ensemble de dix tapisseries intitulé *Le Chant du monde* et qui, effectivement, chante la grandeur et la misère de l'homme. Les quatre premières tentures – *La Grande Menace*, *L'Homme d'Hiroshima*, *Le Grand Charnier*, *La Fin de Tout* – disent l'horreur du monde contemporain et l'angoisse atomique. Les suivantes suggèrent, après l'Apocalypse, un possible Royaume. Dans *L'Homme d'Hiroshima*, on notera tout l'art et la sobriété du coloriste dont les laines confèrent à l'ensemble une indéniable puissance poétique (fig. 3). Au centre, un gisant ou une figure christique, au corps rongé, brûlé, amputé et à la chair en lambeaux ; sur le fond noir pleuvent « toutes nos raisons de vivre qui ont été saccagées⁹⁷ » : des fleurs, des livres, la croix de ceux qui croyaient au ciel, la faucille de ceux qui n'y croyaient pas. « La bombe n'épargne aucune idéologie, aucun système⁹⁸ ». Superbe et terrifique.

⁹⁷ Citation de Jean Lurçat dans Claude Faux, *Lurçat à haute voix*, Paris, Julliard, 1962, p. 206.

⁹⁸ *Ibid.*



FIGURE 3 Jean Lurçat, *L'Homme d'Hiroshima*, 1957, 4,43 × 2,92 m. Atelier Tabard, Aubusson. © Fondation Lurçat/ADAGP, Paris, 2024.

« Adieu, Japon! »

La coupure entre les savants et l'humanité peut un jour devenir si profonde que votre cri de triomphe devant quelque nouvelle conquête pourrait recevoir pour réponse un universel cri d'épouvante.

Brecht, *Vie de Galilée*⁹⁹

Kuro tori, Oiseau noir, en japonais, est le pseudonyme adopté par Paul Claudel, qu'on appelait aussi *Shinji Taishi*, l'ambassadeur poète. La carrière diplomatique au Japon de cette figure du catholicisme français commence le 19 novembre 1921, date de son arrivée au pays du Soleil Levant, et s'achève en février 1927.

Ce séjour marqua profondément Claudel. Son œuvre est nourrie du Japon – on connaît sa fascination pour le théâtre *nô*¹⁰⁰ – et, selon les spécialistes, « plus que jamais, Claudel au Japon a appris à écouter. Plus que jamais, aussi, il a appris à dialoguer¹⁰¹ » ; l'écrivain diplomate, s'imprégna « très profondément de l'âme japonaise¹⁰² ».

Lors de son séjour, il fut confronté au terrible séisme qui ravagea toute l'agglomération urbaine de Tokyo-Yokohama, le 1^{er} septembre 1923 : il en rend compte dans un récit saisissant, « À travers les villes en flamme », texte daté de septembre 1923, dans lequel il note :

Le Japon est, plus qu'aucune autre partie de la planète, un pays de danger et d'alerte continuelle, toujours exposé à quelque catastrophe : raz de marée, cyclone, éruption, tremblement de terre, incendie, inondation¹⁰³.

⁹⁹ On sait que Brecht, profondément bouleversé par la bombe d'Hiroshima, modifia sa pièce, *Vie de Galilée*, qui, initialement, glorifiait la science, exaltait le savant.

¹⁰⁰ Théâtre traditionnel japonais incluant chant, musique, mime.

¹⁰¹ Pierre Brunel, « Compte rendu de la table ronde organisée aux rencontres de Brangues 2001 », dans *Paul Claudel écoute le japon*, *Bulletin de la Société Paul-Claudel*, 164, 4^e trimestre 2001, p. 22.

¹⁰² *Ibid.*, propos conclusif d'Yvan Daniel, p. 39.

¹⁰³ Paul Claudel, « À travers les villes en flammes », dans *Le Japon des séismes*, *Ebisu*, 21, 1999, p. 37-38, URL : www.persee.fr/doc/ebisu_1340-3656_1999_num_21_1_1624 (consulté le 30.09.2024).

Sa perception du pays en est fortement bouleversée, comme le note Jean-Pierre Dubois :

Le tremblement de terre de Tokyo a fortement marqué sa vision du Japon. Il décrit Tokyo et Yokohama en flammes, la détresse de la population, la destruction de l'ambassade, la disparition d'un manuscrit du *Soulier de satin*. Il en gardera un profond sentiment de la précarité de ce pays, mais aussi de toute vie humaine¹⁰⁴.

Indiscutablement, le nom de Claudel, « qui a tant aimé ce pays¹⁰⁵ », est donc associé au Japon, imprégné du Japon. Un tel nom, sans doute, ne pouvait manquer de s'exprimer sur Hiroshima et Nagasaki.

Dans son journal, on ne trouvera pourtant que ces notes laconiques et purement factuelles :

7 août 1945 – Les savants anglais et américains viennent de découvrir et expérimenter sur le Japon la bombe atomique douée d'un pouvoir de destruction pres(que) incalculable ! Hiroshima, Nagasaki, détruits.

9 août 1945 – La seconde bombe atomique est jetée sur Nagasaki : la Russie déclare la guerre au Japon¹⁰⁶.

Le 30 août 1945, il publie dans *Le Figaro* un article intitulé « Adieu, Japon¹⁰⁷ ! ». Trois semaines après les bombardements

¹⁰⁴ Jean-Pierre Dubois, « Des écrivains français à la découverte du Japon », dans *France-Japon. Une nouvelle histoire*, *La Revue des deux mondes*, avril 2013, p. 78, URL : <https://www.revuedesdeuxmondes.fr/wp-content/uploads/2016/11/3a1ce97db96acc5a541f8f566cb9cdeo.pdf> (consulté le 30.09.2024).

¹⁰⁵ Pierre Brunel, « Compte rendu de la table ronde organisée aux rencontres de Brangues 2001 », art. cité, p. 22.

¹⁰⁶ Cité par Henri Micciollo, *L'Oiseau noir dans le soleil levant de Paul Claudel. Introduction, variantes et notes*, *Annales littéraires de l'université de Besançon*, 246, Paris, Les Belles Lettres, p. 201.

¹⁰⁷ Paul Claudel, « Adieu, Japon ! », *Le Figaro*, 324, 30 août 1945, p. 1. Le texte est repris dans Paul Claudel, *Œuvres en prose*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de La Pléiade », 1965, p. 1150-1153.

atomiques, l'Oiseau noir du Soleil Levant, l'amoureux du Japon, prend la plume mais c'est pour produire une note diplomatique saisissante par son absence d'empathie.

L'article s'ouvre ainsi :

Il y a à craindre que la bombe atomique ait bien réellement cassé le noyau de ce groupement humain cependant si serré, si homogène et si efficient que l'on appelle le Japon. Il y a à craindre que l'on ne réussira pas, comme pour l'épouvantable engin destructeur, à limiter les dégâts, et que de proche en proche la contagion destructive ne gagne tous les éléments d'une situation politique désespérée. Le maintien en plein XX^e siècle d'une civilisation de type archaïque, et disons idolâtrique, était depuis longtemps un paradoxe. Sa sauvegarde n'était due qu'au fanatisme d'une population somme toute ignorante et enivrée par une longue série de succès. Il est douteux qu'elle survive à l'épreuve de la catastrophe, d'autant que la défaite va donner toute leur virulence à des causes de ruine depuis longtemps actives et pressantes.

La suite du texte ne mentionnera plus une seule fois l'horreur atomique ; pas un mot sur les milliers de victimes ; pas un mot sur les villes réduites en cendre, sur les corps mutilés, irradiés. Rien. Le texte se présente comme un compte rendu géopolitique s'arrêtant sur la situation économique du pays, l'état des ressources naturelles – métaux, pétrole, charbon... –, la situation industrielle et commerciale, celle des étudiants, de la jeunesse à l'« aspect sale et débraillé ».

La plume de Claudel, après Hiroshima, accouche donc d'une note diplomatique, d'un adieu au passé, au vieux Japon ancestral : « ce vieux Japon, où j'ai vécu, que j'ai beaucoup aimé, auquel il me faut dire adieu ». La seule condamnation franche qu'il se permet dans ce texte, c'est celle du Japon militariste : « Je réprouve, dit-il, autant que quiconque, la férocité, la perfidie, la

brutalité de cette caste militaire à qui le pays privé de la sagesse de ses vieux hommes d'État doit sa ruine actuelle.»

Et la dernière partie du texte est consacrée à la glorification de «la vue du Fuji se découpant sur un crépuscule d'hiver» – spectacle sublime –, de l'art japonais, du *nô*, des cérémonies de thé.

Reste à conclure ; voici les derniers mots de Claudel :

Adieu, Japon !

Mais tout de même cette parole de l'écriture me remonte obstinément à la mémoire : *Dieu a fait les nations guérissables*¹⁰⁸.

Guérissables ! Par le châtiment ? Par le Déluge ?
Avec « Adieu, Japon ! », Claudel tourne la page.

« L'ombre qui a perdu son homme »

C'est Peter Schlemihl inversé
Ici l'ombre a perdu son homme

Louis Aragon¹⁰⁹

En janvier 1947, la revue *Esprit* propose un « Documentaire atomique¹¹⁰ » regroupant des textes et articles d'Emmanuel

¹⁰⁸ Citation du livre de la Sagesse : « *Sanabiles fecit nationes orbis terrarum.* » Cette citation signe un « consentement à la guerre sous bénéfice de rédemption », comme le signale Raymond Delambre, « Pouvoir de la guerre et (contre)pouvoir poétique : botte de cuir versus soulier de satin », dans *Le Pouvoir, Acta Iassyensia Comparationis*, avril 2006, URL : http://www.literaturacomparata.ro/Site_Acta/Old/acta4/acta4_delambre.pdf (consulté le 30.09.2024).

¹⁰⁹ En réponse au *Cheval roux* d'Elsa Triolet, Aragon publie, l'année suivante, le recueil *Les Yeux et la Mémoire*, dans lequel il évoque Hiroshima et emprunte à Emmanuel Mounier le titre de son article de 1947, « L'ombre qui a perdu son homme ». Peter Schlemihl, l'homme qui a perdu son ombre, est le héros de l'écrivain et botaniste allemand Adelbert von Chamisso qui, dans *L'Étrange Histoire de Peter Schlemihl*, écrit en 1813, relate le pacte faustien noué par le personnage éponyme qui vend son ombre au diable.

¹¹⁰ « Documentaire atomique », *Esprit*, 129, janvier 1947, p. 22-151.

Mounier, de Robert Oppenheimer, de Chris Marker¹¹¹... Emmanuel Mounier introduit le dossier avec un article au titre terrible : « L'ombre qui a perdu son homme¹¹² ». Il s'interroge sur le peu d'écho provoqué en France par l'avènement de l'ère atomique, sur l'indifférence publique de l'opinion :

Ce n'est pas un des faits les moins frappants des mois écoulés que la rareté et la pauvreté des réactions soulevées en France par l'avènement de l'âge atomique, si l'on excepte les quelques heures d'émotion journalistique qui ont entouré l'explosion d'Hiroshima et celle de Bikini¹¹³.

L'explication, il la trouve dans la situation politique de 1945 : « Nous venions de vivre quatre années de terreur physique et morale », le « bruit [de la bombe] amorti, déjà par la distance, se perdait, chez nous, dans le lourd brouillard de nos détresses et de nos horreurs »¹¹⁴. Mais il invoque également une « bouderie » française, liée au dépit d'être laissé pour compte dans cet « événement scientifique », d'être relégué à un arrière-plan. Cette « seconde découverte du feu », qui inaugure un nouvel univers, aura des répercussions sur l'humanité entière ; Mounier entend bien « réveiller la conscience somnolente » du pays.

¹¹¹ Chris Marker qui créa le photomontage bien connu, *La Jetée*, en 1962, publie dans ce numéro d'*Esprit* une nouvelle intitulée « Till the end of time », datée d'octobre 1945 (p. 145-151), qui fait émerger des images post-apocalyptiques. Le scénario et le titre rappellent le film d'Edward Dmytryk (1946), lui-même adapté de la nouvelle « They Dream of Home » de Niven Busch (1944) qui relate l'histoire de trois *marines*, héros de guerre, qui retournent à la vie civile. Dans son texte, Chris Marker met en scène Jerry, un soldat décoré ; il évoque la bombe et on voit émerger un visage de femme, « un beau visage de guerrière du Nord », qui n'est pas sans rappeler le visage dont le souvenir obsède le personnage de *La Jetée*.

¹¹² Emmanuel Mounier, « L'ombre qui a perdu son homme », *Esprit*, 129, janvier 1947, p. 22-24.

¹¹³ *Ibid.*, p. 22.

¹¹⁴ *Ibid.*, p. 23.



FIGURE 4 Photographie des marches de la Sumitomo Bank prise le 20 novembre 1945 à Hiroshima par l'US Army¹¹⁵.

C'est sur une photographie que le philosophe chrétien clôt son texte (fig. 4), une photographie bien connue aujourd'hui d'Hiroshima, celle de «l'ombre qui a perdu son homme» :

Il est une photographie, on ne peut plus banale et cependant hallucinante, la plus bouleversante qui nous soit parvenue d'Hiroshima. C'est à deux cents mètres de l'explosion. Deux marches, un petit mur, l'avancée d'un pilastre. Le bas d'une terrasse? Le contrefort d'un jardin? Un homme était assis sur les marches. Il a été volatilisé. Mais comme son corps, le temps de se réduire en fumée, a fait écran au rayonnement atomique, son ombre est restée

¹¹⁵ Le pan de mur se trouve aujourd'hui au musée du Mémorial de la paix d'Hiroshima.

imprimée sur le trottoir. Une forme indécise, une ombre d'homme, la trace obsédante d'une terrifiante absence, un reproche physique à une folie de l'esprit.

Si nous voulons qu'un peuple fantastique d'ombres brûlées soit un jour la seule trace de nos bonheurs et de nos luttes sur des trottoirs déserts d'artés par le rayon de mort, point n'est besoin de forcer notre imagination¹¹⁶.

L'article qui précède, signé de la même plume, s'intitule « Pour un temps d'Apocalypse¹¹⁷ » :

Mais voici qu'en cours de route, nouvelle surprise, un pouvoir unique nous est acquis, inverse de tous les autres, le pouvoir de faire sauter cette planète et l'humanité qui la porte et son pouvoir même de créer des pouvoirs. Instant solennel. Jusqu'ici on pouvait dire de l'humanité qu'elle était maîtresse de son avenir, car elle était encore *condamnée* à un avenir [...]. Maintenant l'humanité comme telle va devoir se choisir et il lui faudra, de toute évidence, un effort héroïque pour ne pas choisir la facilité, le suicide¹¹⁸.

Et, plus loin, Mounier précise que l'homme « ne *craint* pas seulement la fin du monde. Une sorte d'horrible fascination, de désespoir forcené, le pousse à détruire son toit, son œuvre et lui-même¹¹⁹ ». Le 6 août 1945, nouvelle « année zéro », signe l'acte de naissance d'une ère qui, potentiellement, frappera l'homme d'obsolescence¹²⁰.

*

¹¹⁶ *Ibid.*, p. 24.

¹¹⁷ Emmanuel Mounier, « Pour un temps d'Apocalypse », *Esprit*, 129, janvier 1947, p. 1-21.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 18.

¹¹⁹ *Ibid.*, p. 20.

¹²⁰ Voir Günther Anders, *L'Obsolescence de l'homme*, op. cit.

Ces «ombres brûlées», imprimées sur des surfaces «dartré[e]s par le rayon de mort», ces «traces obsédantes d'une terrifiante absence», ces êtres volatilisés, l'artiste Yves Klein les fixera sur papier marouflé en 1961 dans son œuvre monochrome intitulée *Hiroshima* (fig. 5).

Cette anthropométrie en négatif, transformant des modèles en pochoir, fige dans une chorégraphie, une danse macabre, des ombres, des silhouettes tordues, capturées, captives et qui semblent vouloir, à droite et à gauche, s'échapper du cadre. Elles sont vaporisées de ce bleu outremer, inspiré de Giotto, ce IKB (International Klein Blue), véritable signature d'un artiste qui disait que ses tableaux n'étaient que les cendres de son art¹²¹.

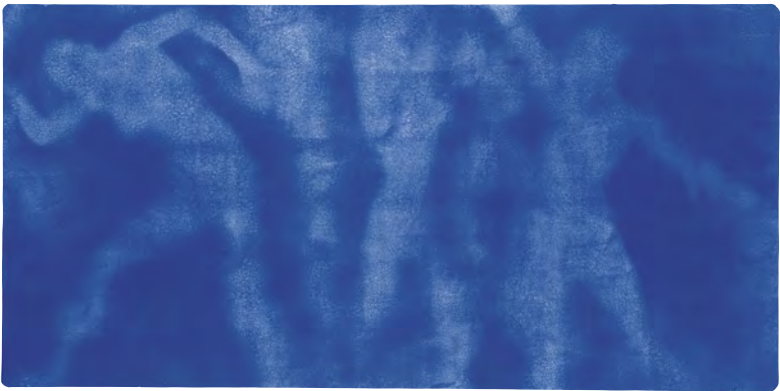


FIGURE 5 Yves Klein, *Hiroshima* (ANT 79), 1961. Pigment pur et résine synthétique sur papier marouflé sur panneau, 139,5 × 280,5 cm. © Succession Yves Klein c/o ADAGP, Paris, 2024. Cliché : ADAGP Images.

¹²¹ Yves Klein, Conférence de la Sorbonne, 1959.

« J'ai été à Hiroshima »

Qu'on me rende mon père
 Qu'on me rende ma mère
 Qu'on me rende mes grands-parents
 Qu'on me rende mes enfants
 Qu'on me rende mon être
 Et ceux qui sont mes liens
 Qu'on me rende les humains
 Tant que je suis au monde
 En ce monde d'humains
 Qu'on me rende la paix
 La paix qui ne peut se détruire

Tôge Sankichi

Martine Monod est une journaliste communiste qui écrivit notamment, durant les années 1950, dans *Ce Soir*, *Libération*, *Les Lettres françaises*, *La France nouvelle*, *L'Humanité* et *L'Humanité-Dimanche* (dont elle fut grand reporter). C'est dans cet hebdomadaire du PCF qu'elle publie, en février-mars 1958, une chronique intitulée « J'ai été à Hiroshima¹²² ». Dans de courts billets percutants, elle rend compte de sa « descente aux enfers » dans la ville japonaise, de ses rencontres avec les *hibakushas*, « ceux qui ont fait l'expérience de la bombe », des survivants, irradiés et condamnés à mort. Ça commence parfois comme on conte : « Voici l'histoire de... », « Il y avait une fois une toute petite fille qui s'appelait... ». Mais le conte est inouï, insoutenable. Ce sont des portraits qu'elle nous propose, des tranches de vie sabrées par la barbarie, et sabrées deux fois, une première le 6 août 1945, et ensuite, parce que les survivants sont en sursis, parce qu'« [u]ne fois lancée, une

¹²² On trouvera ci-après trois articles de Martine Monod : « L'enfant qui n'était pas né... », *La France nouvelle*, 640, du 20 au 26 février 1958, p. 4-5 ; « L'homme qui a vu les deux bombes », *La France nouvelle*, 641, du 27 février au 5 mars 1958, p. 6 ; « Il ne restera rien... », *La France nouvelle*, 642, du 6 au 12 mars 1958, p. 7. Textes reproduits avec l'aimable autorisation de l'association Mémoires d'Humanité.

bombe atomique ne s'arrête plus de tuer». Sur ces victimes, Martine Monod met un nom, et c'est en les nommant, en esquissant, avec pudeur, le ténu d'une vie (ici un ingénieur, là une mère, un frère, un enfant...), qu'elle rend tangible l'horreur et le spectre d'une bombe qui fut, aussi, à retardement.

Voici, ci-dessous, Enemon Kawagushi¹²³, «l'homme qui a vu les deux bombes»; voici Kuniko Kosasa, l'adolescente aux joues labourées et aux mains détruites; et voici l'enfant qui n'était pas né, et qui, irradié dans le ventre de sa mère, mourra à 11 ans et demi.

L'enfant qui n'était pas né...

Une fois lancée, une bombe atomique ne s'arrête plus de tuer. Il faut le savoir, il faut le dire.

Non! il faut le crier...

Depuis douze ans, la bombe qui ravagea Hiroshima, celle qui détruisit Nagasaki, tuent toujours. Chaque mois, des gens meurent de la mort atomique. Les villes sont reconstruites – mais rien ne peut sauver les hommes.

J'ai été à Hiroshima. C'est une descente aux enfers. Un bel enfer, ripoliné de blanc, moderne : l'enfer de Hiroshima, ce sont ses hôpitaux.

Quand j'étais là-bas, un enfant de onze ans et demi est mort. Il n'était pas encore né au moment de l'explosion de la bombe, sa mère l'attendait. Elle a été épargnée et son enfant est venu au monde normalement. Puis, un jour, plusieurs années après, elle a été atteinte d'un cancer : le cancer atomique. Elle est morte ; son enfant se portait toujours bien. Pas pour longtemps ; la bombe ne lâche pas sa proie. Une leucémie s'est déclarée : la vérité incroyable apparaissait : les

¹²³ Parfois orthographié «Kawaguchi»; je reprends ici la graphie de Martine Monod.

radiations l'avaient atteint dans le ventre de sa mère. Je l'ai vu dans son lit : deux jours après, j'apprenais que c'était fini. On avait pourtant tout fait pour le sauver – en vain ! Les médecins japonais, qui cherchent depuis douze ans, sont formels : pour l'instant, on ne guérit pas de la maladie atomique.

Quand frappera-t-elle ? Qui sera la prochaine victime ? Comment se manifestera-t-elle ? Voilà l'angoisse qui pèse sur tous ceux qui étaient là au moment du drame. On peut être indemne en apparence, se coucher en parfaite santé – et se réveiller le lendemain malade.

À Hiroshima seule, plus de 30 000 personnes sont titulaires de ce qu'on appelle la « carte de souffrance ». Chaque semaine, elles doivent se faire examiner médicalement pour qu'on contrôle si elles sont encore intactes...

Une chanson célèbre au Japon a comme refrain :

« La première bombe est tombée sur Hiroshima,

« La deuxième bombe est tombée sur Nagasaki,

« Faites que la troisième ne tombe jamais. »

Cela dépend de nous.

L'homme qui a vu les deux bombes

Pris au piège atomique, l'homme n'en sort plus. Dans le filet de l'oiseleur, il peut toujours se débattre. Pas une maille ne craque. Voici l'histoire d'Enemon Kawagushi – et dites-vous bien que ce n'est pas de la science-fiction, qu'Enemon Kawagushi existe, qu'il est vivant.

Vivant ! Pour combien de temps ?

Le 6 août 1945, l'ingénieur Enemon Kawagushi travaillait dans son usine, à Hiroshima. Il était 8h15 du matin. Soudain, il y eut un bruit terrible, le ciel s'embrasa et Enemon eut l'impression de recevoir un coup de matraque violent sur la nuque. Il s'évanouit. Quand il revint à lui, l'usine brûlait et il

était complètement nu. Le souffle de la première bombe A avait littéralement aspiré ses vêtements. Autour de lui, il y avait des cadavres et des blessés qui commençaient à flamber. Titubant, encore presque inconsciemment, Enemon se traîna dans la rue et avança au hasard au milieu des incendies.

À ce propos, il n'est pas inintéressant de noter que son usine se trouvait à 5 kilomètres du centre de l'explosion et que pourtant la bombe A est considérée aujourd'hui comme une ridicule petite bombe par les officiels américains – la «bombe bébé» comme ils l'appellent...

Après des heures de marche dans cet enfer de feu et de hurlements, Enemon se trouva soudain devant un bâtiment à peu près intact. C'est une des gares principales de Hiroshima. Toujours hébété, il entra, monta dans un train qui attendait là et s'évanouit à nouveau. Ensuite, ses souvenirs sont confus : quand il reprit conscience le train roulait. Il avait soif, des gens pleuraient, la vie était une sorte de cauchemar, la notion de durée disparaissait. La nuit succédait au jour, le sommeil à la veille, on ne savait plus rien, rien ne comptait que fuir Hiroshima.

Enfin le train s'arrêta. Étonné, Enemon reconnut Nagasaki, la ville où il avait passé sa jeunesse, où des parents à lui demeuraient encore. Il descendit. C'était extraordinaire, une ville vivante. Dans le bureau du chef de gare, le calendrier marquait la date : 9 août. Enemon s'engagea dans l'avenue qui menait à la mer. Il n'y était pas depuis dix minutes qu'il y eut à nouveau le tonnerre jamais oublié, à nouveau la lueur, le sang et les cris. La seconde bombe atomique venait de tomber sur Nagasaki.

Depuis, on a rebâti Hiroshima et Nagasaki – mais Enemon Kawagushi n'est pas redevenu ingénieur. Tout ce qu'il aimait est mort, tout ce en quoi il croyait s'est écroulé : c'est un être détruit moralement, une épave qui vit en ramassant des vieux chiffons.

C'est-à-dire que, provisoirement, il vit. Car le 1^{er} juin 1957, en passant à la visite médicale obligatoire des atomisés, Enemon a appris qu'un cancer de la peau venait de se

déclarer : l'inguérissable cancer atomique. Douze ans après, la bombe refermait sa griffe mortelle.

Pensez, vous qui ne pensez pas au danger atomique, pensez à Enemon Kawagushi, condamné à mort.

Il ne restera rien...

Il y avait une fois une toute petite fille qui s'appelait Kuniko Kosasa. En août 1945, elle avait à peine deux ans ; elle vivait à Hiroshima, non loin de la rivière, avec son frère aîné et sa mère. Le matin du 6, elle s'amusait au bord de l'eau tandis que le garçon apprenait à nager avec son école. Ils étaient à plus d'un kilomètre et demi du centre de l'explosion. Dans le ciel, il y eut le ronronnement de l'avion – car, souvenez-vous-en, un seul aviateur à bord d'un avion peut lancer la bombe unique qui tuera des centaines de milliers, et aujourd'hui des millions d'hommes ! et puis ce fut l'enfer.

Le frère de Kuniko et les lycéens qui l'entouraient moururent brûlés avec des hurlements de souffrance qu'elle n'oublia jamais, tout bébé qu'elle était alors. Elle, au moment tragique, elle s'enfouit dans un trou qu'elle avait creusé pour jouer dans le sable de la rive. Elle ressentit une grande douleur et elle perdit connaissance...

Ce qui est arrivé ensuite, c'est sa mère qui le raconte. Les corps des victimes étaient allongés sur le sol, cette femme cherchait ses enfants. Elle avait déjà trouvé le cadavre carbonisé de son fils. On lui montra alors un corps presque impossible à reconnaître, les cheveux brûlés, la chair rouge, un pauvre petit visage dévasté... *« J'ai reconnu ma fille à un lambeau de kimono qui lui couvrait l'épaule »*, devait-elle dire plus tard. *« J'étais affolée. Il n'y avait aucun médicament. Des voisins m'ont donné de l'huile que j'ai étendue sur ses*

blessures. Mais la petite hurlait. Toute la nuit, j'ai entendu ma fille pousser des cris intolérables. Il n'y avait plus de médecin, plus d'hôpital, plus rien. La bombe avait tout anéanti. Le lendemain matin Kuniko ne criait pas, elle n'en avait plus la force... Tout le côté gauche de son visage était brûlé, défiguré. Ses mains, sa tête, ses oreilles, tout cela avait enflé de façon démesurée. Pour éviter que ses doigts ne collent les uns aux autres, nous les avons pansés séparément. Mais ils fondaient comme de la bougie. Et ils se recourbaient en arrière. Ma petite fille avait des griffes sanguinolentes au bout des poignets.»

J'ai vu Kuniko. C'est une adolescente aujourd'hui. Son visage est toujours monstrueux. Des chirurgiens tentent de lui rendre ses mains. Quand on vient chez elle, elle commence par se cacher. Et puis, elle éclate en sanglots. Elle cache ses mains dans son kimono, elle porte un voile pour masquer ses traits déformés. Si on heurte sa main par mégarde, elle hurle. Maintenant qu'elle est à l'âge où les jeunes filles sentent les approches de l'amour, elle souffre doublement. Car elle porte en elle la double malédiction. Une, immédiatement : ses joues labourées, ses mains détruites ! Une autre, à plus longue échéance : la maladie atomique qui la tient sous son abominable et imprévisible menace !

Il n'y a pas d'avenir pour Kuniko. Si, par chance, un homme pouvait l'aimer, il devrait se résigner à ce que leur couple ne porte jamais d'enfant, ce serait un trop grand risque à courir.

Il faut savoir que quand on parle de «*rampes de lancement*», de «*guerre atomique*», on nous prépare le destin de Kuniko. Et encore, Kuniko a eu de la chance. C'est un monstre, mais elle vit.

Si vous habitez une petite ville, imagez-la totalement en flammes. Si elle est plus grande, ajoutez-y la banlieue. Et de toute façon, si on permet à cette guerre de se déclencher, il faut que ce soit en toute connaissance de cause.

En sachant qu'il ne restera rien, rien, rien.

Hiroshima mon amour

J'ai vu la prophétie inscrite aux chairs brûlées,
 J'ai vu des corps volatilisés par le souffle
 Ne laissant que leur ombre indélébile au sol
 J'ai vu l'ombre étendre sa lèpre sur le monde
 J'ai vu bouillir le vert des feuilles et le sang
 Des hommes s'allier au métal des montagnes

Pierre Emmanuel, « Armageddon », 1954

En 1958, la maison de production Argos Films, spécialisée dans le court-métrage, le documentaire, le film d'art, et qui produisit *Nuit et Brouillard*, demande à Alain Resnais un long-métrage sur la bombe atomique. Selon Edgar Morin¹²⁴, Argos, pour des raisons financières, espérait une coproduction japonaise pour ce film qui devait avoir pour vocation de condamner les armes thermonucléaires. Mais Resnais peinait sur le scénario de type documentaire qu'il tentait de rédiger et choisit d'en faire une fiction. Il contacta Marguerite Duras, collabora avec l'écrivaine et le scénario fut alors proposé au distributeur japonais Nagara, qui refusa la coproduction mais fit une substantielle avance à Argos, une avance qui permit de produire le film. La sortie du film, *Hiroshima mon amour* (fig. 6), hors compétition¹²⁵, au Festival de Cannes en 1959, suscita des réactions passionnées: on

¹²⁴ Edgar Morin, « Aspects sociologiques de la genèse du film », dans Raymond Ravar (dir.), « *Tu n'as rien vu à Hiroshima!* » *Un grand film: Hiroshima, mon amour*, Bruxelles, Éditions de l'Institut de sociologie, 1962, p. 25-29, URL : http://insas.be/site/wp-content/uploads/2009/02/LIVRE_RAVAR_1962.pdf (consulté le 30.09.2024).

¹²⁵ Contre l'avis de Malraux, alors ministre des Affaires culturelles, et pour ne pas froisser les États-Unis.

le dit prétentieux; on le dit déroutant; on le dit phraseur, admirable, bouleversant¹²⁶ ...

Synopsis: été 1957, à Hiroshima, une actrice française, incarnée par Emmanuelle Riva, doit tourner la dernière scène d'un film sur la paix avant de regagner Paris. Elle rencontre un architecte japonais (Eiji Okada). Ils ont vingt-quatre heures pour s'aimer car, dit-elle: «Demain, à cette heure-ci, je serai à des kilomètres de toi.»

Le prologue du film donne à voir des corps enlacés, imbriqués, des fragments de corps, mains, jambes, bras que recouvrent «des cendres, des rosées, de la mort atomique – et des sueurs de l'amour accompli¹²⁷»; ce sont «des corps mutilés», «remuants», «en proie soit à l'amour soit à l'agonie». D'entrée, le prologue, déconcertant comme l'est le titre oxymorique et discordant, impose dans l'imaginaire du spectateur la coprésence antithétique et perturbante des corps agonisants d'Hiroshima et de l'étreinte amoureuse, de l'histoire et de l'intimité, du collectif et de l'individuel, du réel et de la fiction – pour mieux les fusionner et questionner ainsi, annuler, l'*a priori* du paradoxe.

Les deux personnages sont anonymes; ce n'est qu'à la fin du film qu'ils se baptiseront:

— Hi-ro-shi-ma, c'est ton nom.

— C'est mon nom, oui. Ton nom à toi est Nevers. Nevers-en-France.

¹²⁶ Voir à ce sujet Andrée Gérard-Libois, «Analyse des critiques», dans Raymond Ravar (dir.), «*Tu n'as rien vu à Hiroshima!*», *op. cit.*, p. 31-44. Sur la réception japonaise, on consultera avec profit l'article de Mirei Seki, «La réception de *Hiroshima mon amour* au Japon», dans Florence de Chalonge, Yann Mével, Akiko Ueda (dir.), *Orient(s) de Marguerite Duras*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2014, p. 223-235. On y apprendra notamment que la promotion japonaise du film *Hiroshima mon amour* se fit en focalisant sur le motif amoureux et que le titre en fut modifié et devint *Une affaire de cœur*.

¹²⁷ En 1960, Marguerite Duras publie une retranscription littéraire du scénario du film. Cette citation est extraite de cet ouvrage: Marguerite Duras, *Hiroshima mon amour*, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1978, p. 10.



FIGURE 6 Boris Grinsson, Affiche *Hiroshima mon amour*, 1959. © ADAGP, Paris, 2024.

C'est donc, comme le note Marie-Hélène Boblet¹²⁸, par un toponyme que sont nommés les amants, et non par un patronyme. De pères, de filiation, ils n'en ont plus: LUI, l'amant

¹²⁸ Marie-Hélène Boblet, «Les noms de *Hiroshima mon amour*: Hiroshima, Nevers», *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses*, 22, 2007, p. 24, URL: <https://core.ac.uk/download/pdf/38845666.pdf> (consulté le 30.09.2024).

japonais, a perdu les siens à Hiroshima en 1945; quant à ELLE, elle est la fille reniée, la tache, la tondue de Nevers, qui coucha avec l'occupant¹²⁹, qu'on enferma dans une cave, qui sombra dans la folie. Ils ne sont personne; ils sont tout le monde; ils sont *Nevers* et *Hiroshima*, marqués à jamais par l'horreur de la guerre¹³⁰.

Deux histoires d'amour se superposent donc dans le film, celle des amants de Nevers, celle des amants d'Hiroshima; elles se combinent, effaçant les frontières temporelles et spatiales, assimilant l'amant d'aujourd'hui à celui d'hier: «Quand tu es dans la cave, je suis mort?» demande l'architecte japonais; «Tu es mort...» répond-elle. Ainsi sont relatées deux histoires fictives et intimes, percutées par l'Histoire, et qui «s'intègre[nt], se fonde[nt], chair et âme, corps et cœur, dans une autre aventure qui est celle des enfants brûlés vifs d'Hiroshima¹³¹», pour reprendre les mots de Raymond Jean, qui associe l'œuvre à des pages de Nerval, aboutissant, dit-il, «à ce même délire – la mémoire qui se fait *présente* jusqu'à l'hallucination, la confusion des êtres et des images – où hier, aujourd'hui, jadis, naguère, toi, moi, lui, elle (et, à la limite, tous les hommes) ne font plus qu'un».

«“Tu n'as *rien* vu à Hiroshima. Rien”: cette première réplique du film dit mon échec¹³²»; ainsi s'exprime Marguerite Duras en 1969.

¹²⁹ Elle 18 ans, lui 22, son premier amour, tué et qu'elle couvrit de son corps pendant son agonie et après encore, jusqu'à ce qu'on emmène le corps.

¹³⁰ Nevers, c'est aussi le lieu où elle n'ira plus jamais, *never*. «J'ai fait *Hiroshima mon amour*, il y a... il y a seize ans maintenant et je me suis aperçue il y a deux ans peut-être que Nevers, Nevers en France, c'était *never*, “jamais” en anglais. Je me joue des tours comme ça souvent, c'est bizarre», confie Marguerite Duras à Michelle Porte, dans Marguerite Duras et Michelle Porte, *Les Lieux de Marguerite Duras*, Paris, Minuit, 1978, p. 85.

¹³¹ Raymond Jean, «Mémoire d'Hiroshima», *Les Cahiers du Sud*, 46^e année, 353, 1^{er} décembre 1959, p. 135-136.

¹³² Cette citation et la suivante sont empruntées à Marie-Hélène Boblet, «Les noms de *Hiroshima mon amour*: Hiroshima, Nevers», art. cité, p. 28.

Quand je fais dire au début «Tu n'as rien vu à Hiroshima», cela voulait dire, pour moi, «tu ne verras jamais rien, tu n'éciras rien, tu ne pourras jamais rien dire sur cet événement». C'est vraiment à partir de l'impuissance dans laquelle j'étais de parler de la chose que j'ai fait le film.

Hiroshima mon amour est le fruit d'une impuissance, d'un inouï indicible, frappé du même «interdit éthique¹³³» que la Shoah. Comme l'ont signalé bien des critiques de l'œuvre, il s'agit de «témoigner de l'intémoignable¹³⁴» mais sans se substituer aux témoins qui, seuls, ont vu. Au «Tu n'as rien vu à Hiroshima», l'amante française oppose un «J'ai tout vu. Tout...» et les images alors défilent: l'hôpital, le musée avec ses photographies, ses reconstitutions «faute d'autre chose», le fer brûlé, «vulnérable comme la chair», les peaux humaines, «des pierres brûlées, des pierres éclatées», des chevelures anonymes que les femmes ont perdues... Mais d'Hiroshima qu'a-t-elle vu? Que sait-elle? Que savons-nous? Rien, si ce n'est les vestiges, les restes, les ombres... Hiroshima n'est accessible que par les reconstitutions «faites le plus sérieusement possible», les films «faits le plus sérieusement possible»; Hiroshima n'est pas accessible. Il s'agit, comme le dit Marie-Hélène Boblet, du «lieu de l'inimaginable, [du] lieu où s'arrête le régime de l'image et de l'attestation¹³⁵».

¹³³ Expression empruntée à Marie-Hélène Boblet, *ibid.*, p. 29.

¹³⁴ Olivier Ammour-Mayeur, «Témoigner de l'intémoignable. Hiroshima entre "remembrance" et vestiges de la mémoire (sur *Hiroshima mon amour* et *Pluie noire*)», dans David Martens et Virginie Renard (dir.), *Écritures de la mémoire. Entre témoignage et mensonge, Interférences littéraire*, nouvelle série, 1, novembre 2008, p. 133-144, URL: <http://interferenceslitteraires.be/index.php/illi/article/view/861/705> (consulté le 30.09.2024).

¹³⁵ Marie-Hélène Boblet, «Les noms de *Hiroshima mon amour*: Hiroshima, Nevers», art. cité, p. 29.

Certains ont mis en avant le caractère profondément nihiliste du film. Ainsi en est-il d'Edgar Morin¹³⁶ qui n'y voit pas de transcendance, pas de valeur autre que l'amour et « aucune présence en dehors de l'amour que la mort ». *Hiroshima mon amour*, dit-il, « n'est pas un film révolutionnaire, ce n'est même pas un film de révolte ». Mais pourquoi le serait-il ? D'où vient cette sommation à « l'engagement », au didactisme ? *Hiroshima mon amour* est une œuvre poétique, pudique et foncièrement *politique*. Le film, il est vrai, n'a pas pour objet de dénoncer l'armement nucléaire et s'il appelle à la paix, c'est dans le cadre d'une fiction mise en abyme, l'héroïne étant une actrice qui tourne un film sur la paix (« Qu'est-ce que tu veux qu'on tourne à Hiroshima sinon un film sur la paix ? », dira-t-elle). Mais, en 1959, Renais et Duras, nous entraînent (quelle audace !) dans le sillage d'une tonduée de la Libération, d'une de celles qu'on qualifiait de « poules des Boches¹³⁷ », qui pratiquèrent la « collaboration horizontale » et qui, ayant péché par le corps, devaient être châtiées par le corps. Ils mettent en scène une femme qui aime – un Allemand en 1944, un Japonais en 1957 –, et qui bouleverse le spectateur. Ce film est plus efficace qu'un tract. Quoi de plus libérateur, en effet, qu'une femme libre et qui aime ? Malgré, pendant et après la guerre, par-delà les patriotismes, les nationalismes ; contre le poids de l'histoire, la moralité bien-pensante, les préjugés ; par-delà la mort même et la dévastation ; sur les décombres, les ombres, la mémoire à vif, l'amour, la rencontre magique de deux êtres est et reste possible. Quel discours est plus optimiste, moins nihiliste que celui-là, qui nous dit que l'individu peut échapper, fût-ce le temps d'une parenthèse onirique, au

¹³⁶ Edgar Morin, « L'amour et la mort », dans Raymond Ravar (dir.), « *Tu n'as rien vu à Hiroshima !* », *op. cit.*, p. 77-88.

¹³⁷ Voir à ce sujet Fabrice Virgili, « Les "tonduées" à la Libération : le corps des femmes, enjeu d'une réappropriation », dans Françoise Thébaud (dir.), *Résistances et Libérations. France 1940-1945*, *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1, 1995, URL : <http://journals.openedition.org/clio/518> (consulté le 30.09.2024).

carcan et à la sommation mortifère d'une époque qui eut ses tondues et qui permit Hiroshima ?

Et l'on comprend pourquoi, en 1959, le critique Albert Cervoni confie à ses lecteurs : « Je suis sorti du film déchiré et immensément heureux, fier, à bout de forces nerveuse, au bord des larmes et dans une plénitude de joie qui s'em-mêlait de souffrance écorchée [...] ». Dans *Hiroshima mon amour*, Cervoni a vu non pas un film qui raconte une histoire d'amour mais « un film d'amour, un acte, un geste d'amour » ; c'est pourquoi il se dit fier, « fier [...] de constater que l'homme est capable de créer, de penser *Hiroshima mon amour* »¹³⁸.

ELLE

Tu vois... de bien regarder, je crois que ça s'apprend.

« $E = mc^2$ ou le roman d'une idée »

L'équation historique $E = mc^2$, par sa simplicité inattendue, accomplit presque la pure idée de la clef, nue, linéaire, d'un seul métal, ouvrant avec une facilité toute magique une porte sur laquelle on s'acharnait depuis des siècles.

[À] la fois mage et machine, chercheur permanent et trouveur incombé, déchaînant le meilleur et le pire, cerveau et conscience, Einstein accomplit les rêves les plus contradictoires, réconcilie mythiquement la puissance infinie de l'homme sur la nature, et la « fatalité » d'un sacré qu'il ne peut encore rejeter.

Roland Barthes, *Mythologies*

« $E = mc^2$ est le symbole même de l'amour ; l'amour absolu, dans lequel l'extase perpétuelle est atteinte par une fusion parfaite du physique et du psychique. » Ainsi s'achève le prologue de la nouvelle de Pierre Boulle, « $E = mc^2$ ou le roman

¹³⁸ Albert Cervoni, « *Hiroshima mon amour*, notre amour... », *France-Nouvelle*, 707, 14 mai 1959, p. 26.

d'une idée¹³⁹», publiée en 1957, qui s'ouvre sur une épigraphe signée Robert Oppenheimer («Une grande découverte est une œuvre d'art, et nous croyons d'une foi impérieuse et inébranlable que la science est bonne en soi»), et sur des considérations abstraites, bibliques et mélioratives concernant la formule $E = mc^2$.

Ce symbole de «l'amour absolu» trouve sa concrétisation dans l'explicit :

Quand la ville eut été submergée, quand la fureur créatrice de la Nature se fut épuisée, quand, après une période d'éclaircissement graduel, les dernières fleurs tourbillonnèrent sur un immense lac métallique d'où n'émergeait pas un îlot, quand les savants constatèrent qu'aucun vestige de Hiroshima ne subsistait, ils observèrent un long silence réfléchi, puis Luchesi soupira.

— Qui aurait pu prévoir cela ?

— Personne, Enrico, dit Rosa.

— Pourtant, dit Luchesi d'un ton incertain, il me semble avoir une part de responsabilité indirecte.

— *C'est moi qui ai pressé le bouton*, gémit au microphone la voix d'Einstein, que Sborg avait prévenu.

Mais tous lui coupèrent la parole avec indignation, et s'ingénierent à le reconforter. Sborg n'eut pas de peine à démontrer au Maître que ni lui, ni Luchesi, ni aucun des physiciens n'avaient un seul reproche à s'adresser.

— Nous avons pour nous notre conscience, conclut-il, et c'est l'essentiel. Nos intentions étaient pures. Notre idéal était de créer.

— C'est vrai, dit Luchesi, avec un dernier regard vers le sol. Dieu est témoin que je n'ai pas voulu cela.

¹³⁹ Pierre Boule, « $E = mc^2$ ou le roman d'une idée», dans $E = mc^2$, Paris, Julliard, [1957] 1992, p. 91-149. Les pages indiquées entre parenthèses renvoient à cette édition.

Boulle, comme l'indique Hugues Chabot, «développe [...] une fiction scientifique et historique qui, dans la lignée des contes philosophiques du XVIII^e siècle, a pour vocation d'amener le lecteur à réfléchir sur les questions du moment¹⁴⁰». La nouvelle met en scène et fictionnalise la période historique 1938-1945: c'est notre monde; le fascisme menace, la guerre gronde puis éclate; Enrico Luchesi¹⁴¹, physicien italien, fuit en Amérique et, avec la grande communauté des scientifiques atomistes, il va donner corps à la formule $E = mc^2$ d'Einstein à Los Alamos.

La formule $E = mc^2$ devient chez Boulle une religion¹⁴², un nouveau Veau d'or auquel on rend un culte. Boulle s'amuse ici à écrire un nouvel évangile (du latin *euangelium*, «bonne nouvelle»): il s'agit de rendre compte de l'enseignement d'un autre Jésus, Einstein. L'œuvre s'ouvre sur un détournement de l'évangile de Jean: «Au commencement était l'*Idée*» (p. 93). S'ensuit un portrait hagiographique (comme le qualifie Jean-François Chassay¹⁴³) d'Einstein, puis viennent les premiers disciples, qui ont entendu la parole, l'*Idée*, $E = mc^2$, «formule d'amour et de justice» (p. 110), et se convertissent tel Luchosi à cette «nouvelle foi» (p. 109). Ces «adeptes de la nouvelle physique» (p. 109) œuvrent alors pour «faire triompher [leur] foi» (p. 114) quel que soit le prix à payer. Ainsi, en Allemagne, sont-ils persécutés, «emprisonnés, déportés,

¹⁴⁰ Hugues Chabot, «Le Roman de l'Uranium», dans Arnaud Huftier (dir.), *Pierre Boulle, ReS Futurae*, 6, 2015, URL: <https://doi.org/10.4000/resf.717> (consulté le 30.09.2024).

¹⁴¹ Comme l'indique Hugues Chabot dans son article, «Les noms des protagonistes sont relativement aisés à identifier avec leurs *alter ego* historiques: Enrico Luchesi/Enrico Fermi, Rosa Luchesi/Laura Fermi, Sborg/Niels Bohr, Elisa Schmid/Lise Meitner, John Almayer/Robert Oppenheimer, général Goats/général Leslie Richard Groves...». *Ibid.*, n. 9.

¹⁴² On se reportera à ce sujet à l'essai de Jean-François Chassay, *Si la science m'était contée. Des savants en littérature*, Paris, Seuil, coll. «Science ouverte», 2009, p. 214-217.

¹⁴³ *Ibid.*

suppliciés, parfois mis en pièces par la foule» (p. 120), tels les premiers chrétiens. Le tout s'achève sur l'Apocalypse de Jean revisité: le quatrième cheval de l'Apocalypse, on le sait, est verdâtre (*Khlôros*, une couleur de décomposition), celui qui le monte est la Mort; chez Boule, c'est un avion «vert espérance» (p. 140) avec des colombes blanches placardées sur les ailes, véritable «apparition surnaturelle» (p. 141) qui amène la mort à Hiroshima tandis que les «trompettes célestes» (p. 142) saluent l'explosion.

$E = mc^2$, nouveau Veau d'or, est bien un nouveau péché originel, une trahison du premier commandement: «Tu n'auras pas d'autres dieux face à moi.» L'idolâtrie est mise en scène: on rend un culte à la formule et à son créateur, on se prosterne; processions, banderoles et étendards glorifient la formule qui s'affiche partout; le peuple la reprend en chœur «comme une prière» (p. 98), comme «une formule magique» (p. 143); le culte du «Maître» transforme Einstein en nouveau Baal¹⁴⁴... Et la nouvelle religion très vite est dévoyée: les militaires, le président américain proposent une «métamorphose diabolique» de *l'Idée*, «une tragique, une abominable interprétation de $E = mc^2$ » (p. 127). Les rêves de paix, d'humanité, de lutte contre les forces du mal, qui sont ceux de tous les savants de l'œuvre, se hérissent alors devant cette perspective: «participer à une œuvre de mort et de destruction» (p. 125).

Lorsqu'ils rejoignent Los Alamos, ces gamins d'«humeur badine» (p. 132), ces «collégiens en vacances» sont persuadés que leurs appels à l'utilisation pacifique de l'atome ont été entendus. L'ombre de Judas se profile cependant derrière le personnage d'Almayer; mais ses dénégations rassurent et chacun de poursuivre ses recherches.

À trop «côtoyer le fantastique» (p. 118), à jouer aux alchimistes, les savants voient alors leur prodigieuse et divine

¹⁴⁴ Baal, qui désigne un faux dieu, un dieu païen et est systématiquement associé à l'idolâtrie, signifie, en hébreu, seigneur, maître.

invention se muer en engin de mort implacable et diabolique. L'essai a lieu à Hiroshima, il est spectaculaire, superbe, onirique, divin. Comme un «pétale détaché d'une rose», un copeau d'uranium plane, qui devient deux, puis quatre, puis huit copeaux – la réaction en chaîne, comme une multiplication des pains... Ce sont des vagues de «diamants et de perles», des «fleurs d'uranium»; c'est «un nuage de papillons translucides» (p. 144). Et voici que, à Hiroshima, touchés par ce miracle, «les paralytiques marchent; les aveugles voient; les sourds entendent; les plaies se ferment; les chairs mortes ressuscitent» (p. 147), avant que ne s'abatte l'apocalypse et que toute vie ne soit éradiquée, sous les yeux ahuris des savants.

Pourquoi, en ce monde, les entreprises les plus nobles aboutissent-elles souvent à un résultat qui ne reflète pas la pureté de l'intention initiale, et même en opposition hurlante avec les principes généreux qui les ont inspirées? [p. 147.]

$E = mc^2$, «formule d'amour et de justice», s'est mué en son revers; le paradis est perdu, définitivement perdu, comme le note le personnage d'Almayer, citant Milton – et Satan :

*If then His Providence
Out of evil seek to bring forth good,
Our labour must be to pervert that end,
And out of good still to find means of evil;
Which oft times may succeed... [p. 148.]*

Bikini

3 et la bombe H

Il y a eu Hiroshima [...]; il y a eu Bikini avec sa parade de cochons déguisés en officiers supérieurs, ce qui ne manquerait pas de drôlerie si l'habilleuse n'était la mort¹⁴⁵.

André Breton

Juillet 1946: Bikini, c'est la bombe

Lorsqu'en 1946 le Français Louis Réard commercialise son minimaliste maillot de bain deux pièces, il l'accompagne du slogan «Le bikini, première bombe anatomique». On appréciera – ou pas – l'humour et le coup de com', toujours est-il que cette «bombe», présentée pour la première fois à la piscine Molitor le 5 juillet 1946, est passée à la postérité, que le bikini s'est répandu sur les plages et a occulté l'atoll des îles Marshall qui lui conféra son nom, atoll où, dans le cadre de l'opération *Crossroads*, les Américains, après avoir convaincu à grand renfort de propagande la population locale de s'exiler (pour le bien de l'humanité), multiplièrent les essais atomiques entre 1946 et 1958.

¹⁴⁵ André Breton, discours au meeting de la mutualité du 13 octobre 1949, texte repris dans *Le Libertaire*, 21 octobre 1949, p. 3.

La première bombe explose le 1^{er} juillet 1946; l'opération est grandement médiatisée et suscite un intérêt mondial, décelable dans *France-Soir* qui, un mois et demi avant «l'expérience», en mai 1946, renoue avec cet art subtil de la titraille qui fit tout son succès: «Dans 40 jours, tonnerre sur le Pacifique! Bikini, c'est la bombe¹⁴⁶.»

Mais la bombe dévie, ne touche pas l'objectif et la flotte-cobaye est quasiment intacte.

C'est un grand flop mondial, une déception comme le révèlent ces titres glanés dans la presse française: «2 navires coulés sur 73 "C'est tout?"¹⁴⁷»; «Bikini? ce ne fut pas le *knock-out* attendu¹⁴⁸»; «À Bikini la flotte cobaye a résisté¹⁴⁹». C'est un «demi-ratage», un possible «truquage»¹⁵⁰; et le journal *Combat* se demande si l'expérience de Bikini n'a pas été volontairement restreinte¹⁵¹.

Les essais vont se poursuivre mais le battage médiatique va s'apaiser. Le 26 juillet, Raymond Aron, dans *Combat*, évoque, effaré, la déception générale occasionnée par la première bombe et se désespère alors qu'on récidive:

Les hommes seuls, maîtres de leur vie et de leur mort, la conquête de la nature, consacrée par la possession d'un pouvoir que les sages, dans leurs rêves, réservaient aux dieux: rien ni personne ne parviendra à voiler la grandeur tragique de ce moment historique¹⁵².

Et il conclut: «[...] aujourd'hui, rien ne protège l'humanité d'elle-même et de sa toute-puissance mortelle.»

¹⁴⁶ *France-Soir*, 19 et 20 mai 1946, 10^e année, 1455, p. 1.

¹⁴⁷ *Ce Soir*, 2 juillet 1946, 1492, p. 1.

¹⁴⁸ *Paris-Presse*, 2 juillet 1946, 3^e année, 506, p. 1.

¹⁴⁹ *France-Soir*, 2 juillet 1946, 5^e année, 625, p. 1.

¹⁵⁰ *L'Aurore*, 2 juillet 1946, 5^e année, 585, p. 1.

¹⁵¹ *Combat*, 2 juillet 1946, 5^e année, 645, p. 1.

¹⁵² Raymond Aron, «Guerre ou paix atomique», *Combat*, 26 juillet 1946, 5^e année, 666, p. 1 et 3.

1^{er} avril 1950 : « Comment ne pas être tué par une bombe atomique »

L'hebdomadaire français *Paris Match*, qui a « le plus gros tirage dans les années 50 avec près de 2 millions d'exemplaires chaque semaine¹⁵³ », dont « l'impact est considérable » et qui « contribue à structurer les représentations », propose dans son numéro du 1^{er} avril 1950 une couverture consacrée, comme c'est fréquemment le cas, à l'aristocratie (ici la famille royale de Belgique) mais, dans un unique encadré, bien visible en haut de page, le titre, « Comment ne pas être tué par une bombe atomique », se présente comme un véritable produit d'appel d'autant plus retentissant qu'on sait officiellement, depuis septembre 1949, que l'URSS possède la bombe atomique (fig. 7).

L'article¹⁵⁴ qui nous intéresse, et qui se déploie sur deux pleines pages, est écrit par Richard Gerstell, qu'un encadré présente comme « un officier de la marine américaine », « un savant », « docteur en philosophie », « conseiller à la Défense radiologique à l'Office de la Défense civile des États-Unis » (p. 11). L'auteur est chargé, par le ministère de la Défense, d'étudier les effets de la radioactivité des essais atomiques de Bikini et d'élaborer des « plans pour la protection de la population civile contre une éventuelle attaque atomique ». L'encadré inséré par la rédaction de *Paris Match* vise donc à garantir la crédibilité du rédacteur de l'article, un homme de terrain, un scientifique dont on précise qu'il « a été exposé plusieurs fois aux radiations atomiques et n'en a d'ailleurs pas souffert physiquement (il n'a même pas perdu un

¹⁵³ Michaël Attali, « *Paris Match* et la fabrique sportive de la figure de l'immigré au cours des années 1950 : entre naturalisation et assignation », *Migrations Société*, 2011, 5/137, p. 161-176, URL : <https://doi.org/10.3917/migra.137.0161> (consulté le 30.09.2024).

¹⁵⁴ Richard Gerstell, « Comment ne pas être tué par la bombe atomique », *Paris Match*, 54, 1^{er} avril 1950, p. 11-12. Toutes les citations ci-dessous sont tirées de cet article.



FIGURE 7 *Paris Match*, 54, 1^{er} avril 1950, première de couverture et titres des pages 11 et 12. © Paris Match/Scoop¹⁵⁵.

¹⁵⁵ Avec l'aimable autorisation de la direction de *Paris Match*.

cheveu)» et qui rend compte de sa frayeur lorsque le compteur Geiger révéla que ses cheveux étaient «plus radio-actifs que la limite» (p. 12). Il s'agit donc, du moins est-ce vendu ainsi, du témoignage, de l'analyse d'un témoin de choix; il s'agit d'une information de première main.

Dans les premiers paragraphes de l'article de *Match*, Gerstell explique avoir eu, dans les premiers temps, «la conviction que la destruction atomique menaçait inévitablement une grande partie de l'humanité». C'est pourquoi il accueillit favorablement la parution de l'ouvrage de David Bradley, *No Place to Hide*¹⁵⁶, qui alertait sur les dangers de la radioactivité. Mais il ne s'appuyait alors, confie-t-il, que sur une «impression»; il manquait de recul. En possession désormais des «rapports complets des expériences de Bikini et [d]es rapports préliminaires des nouvelles expériences atomiques d'Eniwetok», il a désormais «franchement changé d'avis».

L'article publié dans *Match* vise un objectif: convaincre que la radioactivité, sur laquelle on en sait plus que sur «la poliomyélite ou le rhume», «n'est, au fond, pas plus dangereuse que la fièvre typhoïde ou d'autres maladies qui suivent d'habitude les ravages d'un bombardement».

Fort de son «expérience "Bikini"», durant laquelle, dit-il, «aucun des quarante mille hommes» qui y participèrent «ne fut atteint par la radio-activité», Gerstell entend mettre un terme aux «légendes» sur les effets de cette dernière (elle entraînerait la stérilité, rendrait des régions «inhabitables à jamais»). «Tout cela est faux», clame-t-il; la radioactivité est «une menace beaucoup moins grande que la majorité des gens le croient».

Un certain nombre de précautions, de conseils à suivre pour se protéger de la radioactivité en cas d'explosion nucléaire

¹⁵⁶ David J. Bradley, *No Place to Hide*, Boston, Little, Brown and Company, 1948; Richard Gerstell s'opposera ensuite à Bradley en publiant *How to Survive an Atomic Bomb*, Washington, D.C., Combat Forces Press, 1950.

sont livrés aux lecteurs de *Paris Match*: fermer portes et fenêtres, baisser les persiennes, tirer les rideaux; ôter ses souliers, ses vêtements avant de rentrer chez soi, les laver et frotter; prendre des douches « copieuses » pour se débarrasser des matières radioactives; éviter les flaques d'eau, marcher contre le vent; s'abriter dans une cave, « protection la plus adéquate contre les radiations »... On laisse le lecteur apprécier l'efficacité de ces mesures...

Pour se protéger de la bombe elle-même dont « la plupart des dégâts sont causés par les effets indirects de l'explosion », se coucher à plat ventre, yeux fermés; pour éviter les brûlures, trouver une barrière efficace (mur, égout, fossé); porter des « vêtements en coton clair », des pantalons longs, des blouses larges, « un chapeau aux bords rabattus »...

Ainsi, ce témoin, ce « savant », qui étudia l'impact de la radioactivité, rassure-t-il le lectorat français de *Match*: on peut se protéger de la bombe atomique, des radiations; il suffit d'être précautionneux. Foin des légendes! Ce regard éclairé, scientifiquement éclairé, s'appuie sur l'expérience, sur Bikini, sur Hiroshima et Nagasaki pour minorer (et c'est peu dire) le danger des radiations car, c'est bien connu, « les nuages radioactifs à caractère persistant sont vite dissipés dans le ciel¹⁵⁷ »; « la poussière radio-active persistante qui se dépose sur la peau ne paraît pas dangereuse »; « au voisinage immédiat du point d'explosion, une pleine sécurité peut être assurée par 30 centimètres d'acier, 1 mètre de béton ou 1 m 60 de terre. À un kilomètre et demi, la protection nécessaire tombe à moins d'un centimètre d'acier et quelques centimètres de béton ».

En avril 1950, l'Américain Richard Gerstell, dont les propos sont relayés en France par l'hebdomadaire *Paris Match*, niait encore l'impact de la radioactivité.

¹⁵⁷ Cela n'est pas sans nous rappeler l'incroyable mythe du nuage qui, à la suite de la catastrophe de Tchernobyl, le 26 avril 1986, se serait arrêté aux frontières de la France...

Mars 1954 : *Dragon Chanceux...*

Fukuryu-Maru, *Dragon Heureux* ou *Dragon Chanceux*, beau nom pour un thonier japonais, un de ces bateaux de pêche qui sillonnent le Pacifique et rapportent au port de Yaizu leur cargaison, qui sera vendue sur le marché!

À bord du *Fukuryu-Maru*, le 1^{er} mars 1954, plus de vingt marins et pêcheurs, dont Kuboyama Aikichi – l'opérateur radio qui agonisera vingt-trois jours durant –, vaquent à leurs occupations; ils se trouvent à 5 km de la zone interdite à la navigation autour des atolls de Bikini et Eniwetok où se déroulent les essais de bombe H du Pentagone, et donc à environ 150 km du point d'explosion. Il est 6 h 12 quand l'horizon est soudain illuminé par une boule de feu, un *pikadon* (terme japonais pour désigner les bombes d'Hiroshima et Nagasaki). Viennent ensuite des bruits de tonnerre fulgurants, puis un nuage, qui s'élève... Les pêcheurs retournent à leurs filets. Deux heures plus tard environ, une pluie de cendres blanchâtres recouvre le chalutier. Le *Fukuryu-Maru* atteint le port de Yaizu le 24 mars: les tonnes de poissons qui emplissaient les cales sont vendues sur le marché; les pêcheurs, frappés par la radioactivité, ont la peau brûlée, noire, enflée; leurs cheveux tombent. Ils sont incurables; Kuboyama Aikichi meurt le 23 septembre. Huit autres chalutiers furent contaminés¹⁵⁸.

Dans le Manifeste Russel-Einstein, les scientifiques signataires évoquent les retombées des essais, les particules radioactives et le *Fukuryu-Maru*:

¹⁵⁸ Sur ces événements, voir «La bombe "H" a réveillé la grande peur atomique», *Paris-Presse, L'Intransigeant*, 30 mars 1954, p. 10; «L'empoisonnement du Japon», article signé du professeur Yasushi Nishiwaki, *Démocratie nouvelle*, 8^e année, 12, décembre 1954, p. 19-24; et les articles du 26 mars et du 20 avril 1954 du journal *Le Monde*, dans Gabriel Cousin, *Théâtre II*, «Extraits de textes», Paris, Gallimard, coll. «NRF», 1964, p. 281-285.

Il est certain que dans une guerre au cours de laquelle la bombe H serait utilisée, les grandes villes disparaîtraient de la surface de la terre. Mais ce n'est là qu'un des moindres désastres que subirait l'humanité. Même si la population entière de Londres, New York et Moscou était exterminée, l'univers pourrait, en quelques siècles, reprendre le dessus. *Mais nous savons désormais, en particulier depuis l'essai de Bikini, que l'effet destructeur des bombes nucléaires peut s'étendre progressivement à une zone beaucoup plus vaste qu'on ne l'avait cru au départ.*

On sait de source autorisée qu'il est désormais possible de fabriquer une bombe 2500 fois plus puissante que celle qui détruisit Hiroshima. Une telle bombe, explosant près du sol ou sous l'eau, projette des particules radio-actives jusque dans les couches supérieures de l'atmosphère. Ces particules retombent lentement sur la surface de la Terre sous forme de poussière ou de pluie mortelles. *C'est cette poussière qui a contaminé les pêcheurs japonais et leurs prises.*

Nul ne sait jusqu'où s'étendrait ce nuage mortel de particules radio-actives, mais les personnalités les plus autorisées sont unanimes à dire qu'une guerre au cours de laquelle seraient utilisées des bombes H pourrait fort bien marquer la fin de la race humaine. Ce que l'on redoute, c'est, si plusieurs bombes H sont utilisées, que tous les hommes trouvent la mort, mort soudaine pour une minorité seulement, mais la lente torture de la maladie et de la désintégration pour la majorité [MRE¹⁵⁹].

Le sort épouvantable des pêcheurs du *Fukuryu-Maru* a mis au jour la question occultée du danger des radiations et donné un nom aux victimes. Parler des victimes, c'est là l'objectif des écrivains communistes Gabriel Cousin et Martine Monod qui fictionnalisèrent ce drame, l'un dans une pièce de théâtre,

¹⁵⁹ Je souligne.

Le Drame du Fukuryu-Maru, l'autre dans un roman racinien, *Le Nuage*. Écrire contre le silence, contre la censure, dire la nuée, le nuage de cendres, la peau qui part en lambeaux, donner corps aux victimes, dénoncer les dangers de la radioactivité et en appeler à la paix, là réside tout l'intérêt de ces écrits qui portent témoignage mais sont oubliés aujourd'hui.

Il sera également question dans ce chapitre d'une troisième œuvre, celle du communiste Georges Soria, *L'Orgueil et la Nuée*, qui n'échappe pas aux travers de la pièce à thèse. Elle met en scène un physicien atomiste, un apprenti sorcier, un nouveau Faust qui joue avec l'atome et paie le prix du sang.

Le Drame du Fukuryu-Maru

[Les hommes] ne doivent pas oublier non plus que les savants ont ouvert le livre de l'atome, mais qu'ils sont incapables de le fermer.

Fernand Gigon, *Apocalypse de l'atome*

De la tragédie du *Fukuryu-Maru* naît une pièce de théâtre¹⁶⁰ en treize tableaux, écrite par le communiste Gabriel Cousin, dramaturge et poète, entre novembre 1954 et avril 1957. Elle sera publiée dans la collection «Le Manteau d'Arlequin», chez Gallimard en 1960 sous le titre *Le Drame du Fukuryu-Maru*. Plus difficile sera de la faire jouer. Sa création est annoncée pour janvier 1960 au TNP-Chaillot par Jean Vilar et «les deux rôles principaux doivent être confiés à Gérard Philipe et Geneviève Page¹⁶¹». Mais Gérard Philipe décède et, un peu plus tard, Vilar rompt le contrat. Barrault, tenté de monter le

¹⁶⁰ Gabriel Cousin, *Le Drame du Fukuryu-Maru* [1960], dans *Théâtre II*, Paris, Gallimard, coll. «NRF», 1964, p. 133-285. Toutes les pages indiquées entre parenthèses renvoient à cette édition.

¹⁶¹ Robert Abirached, «L'État et ses théâtres: la tentation de la censure», dans Pascal Ory (dir.), *La Censure en France à l'ère démocratique (1848-...)*, Paris, Complexe, coll. «Histoire culturelle», 1997, p. 261-266, ici p. 265; ces informations sont également mentionnées par Gabriel Cousin, *Théâtre II*, op. cit., p. 140.

drame en 1962, abandonne le projet¹⁶². La pièce, visiblement, est victime de la censure, comme l'indique Gabriel Cousin :

D'autres metteurs en scène et d'autres théâtres ont tenté de créer cette pièce, tant en France qu'à l'étranger. Plusieurs fois la pièce fut programmée et les répétitions abordées. Mais jamais ces tentatives ne purent aboutir.

On a pu remarquer que les brusques abandons de ces créations coïncidaient avec les essais atomiques militaires de différents pays [p. 140].

Il faudra attendre juin 1963 pour que la pièce soit enfin représentée, dans une mise en scène de Jean Dasté et Jacques Lecocq, au Festival des Places publiques de Saint-Étienne, puis à Paris au Festival du Marais.

Comme l'indique *Le Monde*, le 8 juin 1963, il s'agit d'un « poème d'amour et de mort à l'ère atomique¹⁶³ ». Dans le port de pêche de Yaïdzu, une jeune fille de 28 ans, Matsuyama, qui était jeune et belle – « Mais l'éclair de Nagasaki/ A fondu [son] visage/ Et [son] ventre n'a plus de vie » (p. 231) – se refuse à aimer le pêcheur révolutionnaire Urashima, délégué syndical des marins. « Vous devez avoir des enfants » (p. 152) lui dit-elle, « vous devez avoir une femme normale ». Et elle refuse d'entendre celui qui pourtant lui affirme : « Ton visage, ce n'est pas toi : c'est la guerre. C'est la bombe ! Toi, tu es en dessous. »

Sur le *Fukuryu-Marû*, dans le tableau VI, Urashima et les autres pêcheurs voient le soleil se lever à l'Ouest, puis survient un bruit assourdissant et, plus tard, un nuage, qui couvre le jour (p. 191). Une pluie de poussière blanche s'abat alors sur le thonier, « une pluie blanche », « comme du grésil », « de la neige chaude », « de la cendre » (p. 192-193).

¹⁶² On se reportera à ce sujet à Robert Abirached, « L'État et ses théâtres : la tentation de la censure », art. cité, p. 265-266.

¹⁶³ Rémy Grumbach, « Le Drame du *Fukuryu-Marû* », *Le Monde*, 8 juin 1963.

- Un nuage de cendres.
- Une cendre fine, douce et chaude.
- Une cendre qui entre partout, qui aveugle et qui étouffe.
- Une cendre bizarre.

« Quel mal s'abat encore sur les fils du Japon ? » (p. 197.) Les visages et les mains prennent « des teintes noirâtres et bistres », les cheveux tombent, la peau « part en lambeaux comme des épluchures ». Les pêcheurs, irradiés, rentrent au port. Pour Urashima dont l'état paraît s'améliorer, pour cet amour qu'elle accepte désormais, Matsuyama veut redevenir belle. Et pendant qu'elle recourt à la chirurgie esthétique et recouvre sa beauté, Urashima meurt.

Gabriel Cousin, lecteur des textes de Claudel sur le *nô*, et imprégné du théâtre japonais¹⁶⁴, livre ici une pièce engagée, du « théâtre pédagogique¹⁶⁵ », comme le dit Robert Abirached qui l'assimile à Brecht. C'est une pièce avec chœurs : chœur des ouvriers, dockers, travailleurs du port ouverts « aux idées nouvelles, prenant conscience de leurs forces¹⁶⁶ » ; chœur des marins, naïfs et ayant « le sens d'une poésie naturelle par leur contact avec les éléments¹⁶⁷ » ; chœur résigné des femmes « encore vouées aux superstitions et aux puissances magiques¹⁶⁸ » ; chœur des atomisés qui « portent la parole d'Einstein alertant sur une nouvelle manière de penser¹⁶⁹ ».

¹⁶⁴ Voir ce que Marina-Rafaela Buch écrit à ce sujet sur le drame de Cousin, dans *Le Théâtre nippon dans le théâtre français du XX^e siècle. D'un regard kaléidoscopique à une réception productive*, Göttingen, Mainz University Press, 2019, p. 143-146.

¹⁶⁵ Robert Abirached, « Gabriel Cousin : *Le Drame du Fukuryu-Marû* », *La Nouvelle Revue française*, 111, mars 1962, p. 542.

¹⁶⁶ Gabriel Cousin, « Biographie des personnages », dans *Théâtre II*, *op. cit.*, p. 265.

¹⁶⁷ *Ibid.*

¹⁶⁸ *Ibid.*

¹⁶⁹ *Ibid.*

Et cette résurgence du chœur dans le théâtre contemporain fait sens, comme le signale Martin Mégevand :

[P]ar les chœurs, les auteurs figurent à la fois une ou des communautés et un manque, enraciné dans l'impossibilité de la ou les représenter de façon satisfaisante : le chœur y représente à sa manière la faillite du lien social. Les auteurs [...] proclament [...] une même dénonciation de la malédiction du disjoint, pointent tous l'insurmontable séparation des êtres¹⁷⁰.

Trois thèmes, Gabriel Cousin y insiste dans ses « notes de composition¹⁷¹ », s'entrelacent dans son œuvre : le danger des expériences atomiques, le couple et l'amour, et, surtout, « la lutte entre les nouvelles formes de vie et de morale », entre le monde d'hier, le monde d'aujourd'hui et le monde de demain qui se profile. Cousin utilise le chœur pour dire la lutte, la possibilité pour l'homme d'agir, d'« influencer, modifier, conduire son destin, assumer sa vie ». Le chœur symbolise donc l'homme collectif et l'espoir.

Ainsi, malgré l'horreur des parcours incarnée par les héros individualisés, Matsuyama et Urashima, c'est l'espoir qui triomphe à la fin de la pièce, l'espoir et le combat. La foule se refuse à laisser la jeune fille mourir et plonger son visage dans les cendres radioactives de son aimé ; la foule la porte ; la foule l'entraîne et les chœurs résonnent :

CHEUR MARINS-OUVRIERS :

- Dressons ce qui nous reste de force !
- Allons frapper aux portes !
- Allons secouer les gens dans leur lit !

¹⁷⁰ Martin Mégevand, « L'éternel retour du chœur », *Littérature*, 131, *Masques, intertextes*, septembre 2003, p. 120-121.

¹⁷¹ Gabriel Cousin, « Notes de composition », dans *Théâtre II*, *op. cit.*, p. 271-275.

— Réveillons les hommes et les femmes du monde entier!

— N'attendons pas que les bombes s'abattent sur la terre!

— N'attendons pas que la radio-activité s'étende comme l'hiver sur le genre humain!

CHŒUR DES FEMMES:

— Nous ne voulons pas que les os de nos enfants pourrissent!

— Nous ne voulons pas que nos ventres se dessèchent!

— Que les femmes sortent de leur cuisine!

— Que les hommes appellent à la raison!

LES CHŒURS:

— Ne laissons pas l'Océan s'empoisonner!

— Ne laissons pas la neige et la pluie brûler nos fleurs!

— Ne laissons pas la nouvelle lèpre s'étendre sur la planète!

— Ne permettons pas aux temps futurs d'hériter d'hommes monstrueux!

— Si la science permet de changer le visage d'une femme, peut-elle répandre sur nous une nouvelle mort?
[p. 253-254.]

Et avant que ne se ferme le rideau, les chœurs, le cortège, l'assemblée des comédiens, revenant sur scène, entonnent la « Cantate à la Paix », dont nous ne livrons ici que les strophes finales:

Il faut la paix.

La Paix a des besoins qu'il faut assouvir.

Pour que les seules luttes soient sportives,
Pour que la danse guide les peuples,

Pour que les oiseaux gardent les frontières,
 Pour que de l'océan pacifique des hommes
 L'amour naisse sans fin.

Pour que la maladie ne tombe pas du ciel,
 Pour avoir des enfants,
 Pour aller tête nue sur la mer [p. 258].

Le Nuage

Tu ne livreras aucun de tes enfants pour le faire passer par le feu en l'honneur de Moloch, et tu ne profaneras pas le nom de ton Dieu. Je suis Yahweh.

Lévitique 18, 21

Martine Monod, dont nous avons précédemment évoqué la chronique «J'ai été à Hiroshima», est peu connue comme romancière. Ses œuvres, parues chez les Éditeurs français réunis, n'ont jamais été republiées et sont tombées dans l'oubli. L'écrivaine militante mérite pourtant le détour, ne serait-ce que pour sa fictionnalisation du drame du *Fukuryu-Maru* dans un court roman publié en 1955 et intitulé *Le Nuage*¹⁷².

Une résidence californienne; un bal chez les Van Den Brandt; cocktails, chatoient de pierres sur peaux nues, orchestre, pétrole et dollars, dollars, dollars: l'œuvre s'ouvre comme un roman bourgeois et familial. Le père fait des affaires, la mère (Catherine) fait la mondaine, et qu'est-ce qu'elle fait la fille? La fille (Patricia), la cadette, tout juste 18 ans, vogue sur son yacht, quelque part dans le Pacifique, «au large du Japon, par 11 degrés 53 de latitude nord et 170 degrés 58 de longitude est» (p. 50).

Comme le *Fukuryu-Maru*, comme «les grandes barques japonaises qui portaient de Yaizu, au sud des Îles, pour aller pêcher le thon et le requin» (p. 51), comme «tous les navires qui croisaient

¹⁷² Martine Monod, *Le Nuage*, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1955. Toutes les pages indiquées entre parenthèses renvoient à cette édition.

par là», le yacht ne s'approche pas du périmètre qui ferme «la zone interdite à la navigation dans cette région du Pacifique. Une étendue de mer de 335 milles sur 150 autour des deux atolls de Bikini et d'Eniwetok». Le périmètre, c'est ce coin de mer où «la bombe Atomique avait élu domicile», où «le Pentagone jouait avec l'atome. Toutes les fois un peu plus fort» (p. 52).

La jeune Patricia Van Den Brandt, ses amis de la haute, l'équipage, le steward japonais Tako, dont la fiancée fut «carbonisée» à Hiroshima, et Vincent, le médecin, assistant, médusés, à l'explosion de la première bombe à hydrogène. Les cendres de la mort se répandent ensuite sur le navire; «quatre jours plus tard les premières brûlures apparaissaient. La plus atteinte était Patricia» (p. 77).

Le roman bourgeois et familial se mue alors en tragédie. Mais la tragédie planait d'entrée; Martine Monod avait averti le lecteur dès l'épigraphe: «Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime¹⁷³.» Si c'est ce vers, extrait de *L'Iphigénie* de Racine, que l'écrivaine place au seuil de son intrigue, c'est qu'elle se propose de réécrire la pièce classique dans un roman en cinq actes¹⁷⁴. La pièce de Racine retrace un épisode mythique: alors que l'expédition contre la ville de Troie se prépare, les dieux réclament, pour accorder des vents favorables à la flotte grecque rassemblée à Aulis en Béotie, le sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon, puissant prince grec. Iphigénie, l'innocente, devra être sacrifiée sur ordre du père. Le J. J. van Der Brandt de Monod est un autre Agamemnon, cynique et ambiteux, qui, pendant que se décompose sa fille, fait encore et

¹⁷³ Réplique que Clytemnestre, mère d'Iphigénie, adresse à son époux dans l'acte IV, scène 3 de *L'Iphigénie* de Racine.

¹⁷⁴ Cinq chapitres, ainsi intitulés: «Le bal chez Catherine»; «Un soleil se lève à l'Ouest»; «L'être qui était au fond du lit»; «Amour, mon cher amour»; «Patricia s'en va». Pas d'unité de lieu chez Martine Monod: après le chapitre 1, dans la villa américaine, le second se déroule tout entier sur le yacht de Patricia où l'événement, en plein Pacifique, a lieu et les trois derniers «actes» nous entraînent au Japon, dans une clinique, et relatent la lutte dérisoire d'une mère pour sauver sa fille et la lente agonie de celle-ci.

toujours des affaires, n'a que le marché en tête, « Bakou et les autres gisements de l'U.R.S.S. » (p. 164), « une si belle cible... ». Catherine, la mère, comme Clytemnestre, est caractérisée par son amour maternel et sa douloureuse impuissance devant la mort qui grignote sa fille¹⁷⁵ Patricia qui, telle Iphigénie, est le prix à payer, l'offrande au Moloch de l'Amérique capitaliste. Et la tragédie, implacable, suit son cours.

Dans le roman de Martine Monod, fiction et réalité s'entremêlent étroitement : l'écrivaine-journaliste décrit le nuage tel que les pêcheurs du *Fukuryu-Maru* en rendirent compte, mais sous sa plume, et sous le regard des personnages, le tableau devient onirique :

Sur le pont la neige tombait.

Une fine poussière blanche qui ressemblait à du sucre cristallisé. Il y avait au ciel comme un nuage de pluie, c'est en cendres qu'il se fondait. Sur la mer, elles se posaient un instant et disparaissaient. Sur le navire, elles restaient. Une chute de neige, douce, ouatée, des flocons d'une matière inconnue qui voltigeaient sans bruit. Une chute de neige, au mois de mars, en plein Pacifique. La mer avait pris une couleur foncée qui faisait scintiller les poussières brillantes. Le ciel était bleu, sauf le nuage.

Patricia avait les cheveux blancs. Ça s'était fait en une minute. Le visage tendu vers le ciel, elle recevait en riant cette manne sur le front, les joues, les yeux, sur la bouche. Cela l'amusait. Elle entrouvrit les lèvres pour y goûter. Cela avait la fadeur de l'eau [p. 71-72].

¹⁷⁵ À noter que Martine Monod introduit également dans son récit un double antithétique de Patricia, sa sœur de 22 ans, Sophie, éclipsée par la beauté et la grâce de sa cadette, et qui n'est pas sans évoquer l'Ériphile de Racine, cette « autre Iphigénie », qui méritait « d'être punie », et qui permet d'éviter de « souille[r] la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable » (Racine, préface à *Iphigénie*, 1675). Mais la réécriture des classiques a ses limites ; le temps n'est plus au *happy end* et Sophie ne se substituera pas à Patricia.

Et Patricia, «belle comme tout et tête de mule, irlandaise jusqu'au bout des ongles. [...] Une cascade rousse que pas un peigne ne retenait plus de cinq minutes, des yeux qui ressemblaient à ceux de sa mère, une sorte de jaillissement de tout le corps» (p. 13); Patricia, «éclatante de beauté, de jeunesse, de confiance en soi» (p. 75), s'offre au nuage et à ses retombées. Victime expiatoire, elle symbolise «la race des vainqueurs¹⁷⁶» (p. 112) prise à son propre piège; un piège «pire qu'une lèpre» (p. 95).

Martine Monod ne nous épargnera rien dans les trois derniers chapitres qui présentent la lente agonie, inéluctable, le « naufrage de la chair » (p. 112) de l'enfant chéri; sa Patricia sera, comme l'un des pêcheurs du *Fukuryu-Marû*, «lentement calcinée vivante» (p. 95) sous les yeux de sa mère, Catherine:

La peau de Patricia était devenue noire. Des taches sanguinolentes marbraient son front et ses mains, ses joues et ses bras. Et ses cheveux, la rivière de feu qui coulait le long de sa nuque et de ses douces épaules, ses cheveux s'en allaient par plaques.

[...] C'était bien Patricia, cette créature de désolation. Cette affreuse main gonflée, c'était la tendre petite main confiante du bébé qu'elle emmenait dans ses promenades et qui trottnait à côté d'elle. Ces joues ravagées, combien de fois les avait-elle embrassées [p. 92-93].

Dans le même temps, on continue de vendre le « poisson atomique » (p. 107) rentré au port, avant de s'aviser que, peut-être, il est contaminé, de le passer au Geiger et de l'étiqueter: «[V]endu sous la garantie du compteur Geiger » (p. 110-111).

Chez Racine, et dans le récit mythologique, le sacrifice d'Iphigénie est le seul recours pour apaiser les dieux et obtenir

¹⁷⁶ Après la race des dieux, exaltée chez Racine, voici venue l'ère de la «race des vainqueurs» adorateurs d'un soleil qui se lève à l'Ouest (comme l'indique le titre du chapitre 2), une bombe H.

les vents favorables qui permettront à la flotte grecque d'aller guerroyer à Troie. De même, chez Monod, le sacrifice des innocents – de Patricia, de quelques pêcheurs, de ceux qui, sans le savoir, ingurgitent le poisson atomique – est-il le terreau de la guerre: que vaut une victime, un pêcheur japonais, quand il s'agit de procéder aux indispensables essais de bombe H, garants de la suprématie militaire des États-Unis?

L'idée qu'on avait libéré cette force que, de toute évidence, on ne contrôlait pas, remplissait [Vincent] d'une épouvante sans nom. Froidement, la mort atomique avait été lâchée sur les eaux sans qu'on sût où il lui plairait de s'arrêter [p. 106].

Œuvre engagée, qui entend rendre hommage aux pêcheurs anonymes du *Fukuryu-Maru*, *Le Nuage* ouvre cependant un horizon, fût-il ténu. Hormis le père, capitaliste inébranlable qui, symboliquement, sacrifie son enfant, les autres personnages, et notamment Catherine, la mère, voient leurs paupières se dessiller. Cette mère, qui n'avait jusqu'alors connu que les flirts mondains, rencontre l'amour auprès de Vincent. Comme le lecteur de Martine Monod, la figure maternelle, engluée dans ses certitudes, dans son confort, accède, par Patricia, à Kuboyama Aikichi, l'opérateur radio du *Fukuryu-Maru*, qui mourut irradié.

Dans quelle direction était Hiroshima? Elle pensa à toutes les larmes versées auxquelles elle n'avait pas participé. Il avait donc fallu que ce soit Patricia pour qu'elle entre dans l'interminable cohorte de celles que la guerre fait pleurer.

Sois franche, Catherine. Si on t'avait raconté l'histoire du pêcheur Kuboyama, et de lui seul, aurais-tu été émue? Mais Patricia! Que Patricia soit atteignable, c'était l'aspect imprévu du problème.

Maintenant, elle allait commencer à y penser. Ce n'était pas un raz de marée, ni une tornade, ni un tremblement de terre – c'était une bombe créée par l'homme, lancée par l'homme. L'homme était responsable de tout [p. 178].

Et le roman s'achève sur ces mots : « Elle ne serait plus jamais en repos », « elle remuerait le monde » (p. 179).

« Vous ne me parlez point, Seigneur, de la victime » : ainsi s'ouvrait le roman. C'est contre ce silence qu'œuvre Martine Monod.

L'Orgueil et la Nuée

Ah ! mon ciel est en vous, livres cabalistiques,
Œuvres des Nécromants et des Magiciens...
Signes, cercles et traits, lettres et caractères ;
Oui, voilà ce que Faust avant tout veut connaître !

Christopher Marlowe, *Doctor Faustus*

La Peur et *L'Orgueil et la Nuée* sont deux pièces représentatives du théâtre communiste de la Guerre froide. Elles furent écrites par le journaliste Georges Soria. La première¹⁷⁷, publiée en 1954, rend hommage aux époux Rosenberg, exécutés à New York le 19 juin 1953 ; c'est un plaidoyer contre le maccarthisme et la propagande anticomuniste. La seconde, *L'Orgueil et la Nuée*¹⁷⁸, sera représentée au théâtre des Noctambules

¹⁷⁷ Cette pièce en trois actes, publiée aux Éditeurs français réunis en 1954, fut représentée pour la première fois le 1^{er} mai 1954 au théâtre Monceau à Paris, dans une mise en scène de Tania Balachova et un décor de Max Douy. Elle met en scène le médecin new-yorkais Philip Perkins, ami de Julius et Ethel Rosenberg, qui contribue sans le vouloir à leur condamnation et, par crainte, choisit de se taire, avant de guérir de sa peur et d'écrire, en fin de pièce, une lettre qui pourrait permettre de les réhabiliter. Concernant l'affaire Rosenberg, voir le chapitre 6 de notre essai consacré à Julius et Ethel Rosenberg.

¹⁷⁸ Georges Soria, *L'Orgueil et la Nuée*, Paris, les Éditeurs français réunis, 1956. Toutes les pages indiquées entre parenthèses renvoient à cette édition.

le 1^{er} mars 1956, dans une mise en scène de Pierre Valde¹⁷⁹. Comme Martine Monod dans *Le Nuage*, comme Gabriel Cousin quelques années plus tard avec *Le Drame du Fukuryu-Maru*, Soria y aborde la course aux armements et l'essai de bombe H par les Américains, dans le Pacifique, le 1^{er} mars 1954.

L'intérêt de cette pièce réside principalement dans le point de vue adopté: nous ne suivons pas ici la trajectoire des victimes, des pêcheurs japonais irradiés, mais celle d'un scientifique, un physicien atomiste, Franck Harding, qui travaille à la mise au point de la bombe à Los Alamos.

L'Orgueil et la Nuée repose sur une structure binaire incarnée par des personnages sans grande épaisseur psychologique. Deux conceptions de la science s'affrontent: au physicien Frank Harding, qui a mis la science au service d'une «œuvre de mort» (p. 150), d'une «entreprise de pompes funèbres» (p. 55), s'oppose son épouse Jenny¹⁸⁰ aux «rêves humanitaires» (p. 139) et qui, biologiste, s'adonne à une science de la vie, convaincue que «notre destin n'est pas lié à l'art de détruire, mais de créer, d'élucider» (p. 47); au flegmatique et inflexible amiral Gauss, qui soutient et promeut l'option militariste, s'oppose le vieux savant humaniste, Thomas Miller, qui a tiré les leçons du passé, d'Hiroshima et Nagasaki, et rêve de «mettre fin à cette course démente», d'«abolir ces armes» (p. 52).

L'espace lui-même met cet antagonisme en scène: Frank est enfermé dans un lieu lié au secret; il est coupé des autres, isolé de son épouse, de l'humanité même, dans son «désert» de Los Alamos, brûlant (p. 15) comme «une forge». Il régente

¹⁷⁹ La pièce sera traduite et publiée par les Éditions du ministère de la Culture soviétique. Cette information est rapportée dans la rubrique «La Vie des livres» de *La France nouvelle*, 606, du 25 au 31 juillet 1957, p. 14.

¹⁸⁰ On notera au passage le caractère passablement sexiste de la répartition des rôles, le personnage de Frank reprochant d'ailleurs à son épouse de vouloir le cantonner à «la popote, les pantoufles...» (p. 30) et la biologiste étant surtout mise en scène pour réchauffer de la tarte, servir du café et poser aux grands physiciens un dilemme de taille: «du poulet ou de la dinde?» (p. 47)

de manière autoritaire son équipe, son rôle étant d'«unir les volontés, les diriger d'une main inflexible» (p. 87). Jenny travaille dans son living-room, à Los Angeles, et lui parviennent, comme l'indiquent les didascalies initiales, les «bruits de la rue, tramways, autobus, voitures» (p. 13). Le bonheur, la sérénité, la paix, sont symbolisés par cet intérieur bourgeois et par la perspective que Frank quitte enfin Los Alamos pour travailler de concert, en laboratoire, avec son ancien mentor, Miller. Ce choix auquel va être confronté Frank Harding s'exprime symboliquement de manière spatiale, comme l'indique Miller :

Le choix, Frank, le choix, je vous demande de le faire depuis des années ; en le retardant, vous l'avez rendu encore plus difficile. Maintenant vous n'y échapperez plus : science contre les hommes, ou science pour les hommes. Nous sommes à un carrefour, Frank. D'un côté, une route jonchée d'ossuaires. De l'autre, votre couple retrouvé, l'espoir de mettre demain la mort en quarantaine, le recul général de la misère, la lente conquête du bonheur [p. 129-130].

Les débats entre hommes de science, le dilemme entre une «science contre les hommes» ou une «science pour les hommes», la question de l'orgueil du savant, pointée dès le titre, voilà qui aurait pu donner un peu de chair à la pièce dont l'intertexte faustien est omniprésent. Mais le lecteur reste sur sa faim. La pièce, en pointillé, évoque le *Docteur Faustus* (1947) de Thomas Mann et son héros, le musicien, l'artiste damné, Adrian Leverkühn. Le héros de Soria est en effet musicien et mélomane et l'on apprend au début de l'œuvre qu'il a fait envoyer à son épouse deux enregistrements du chef d'orchestre Mitropoulos (p. 23), «un Schönberg et un Berlioz» (p. 24). Les titres ne sont pas précisés, mais les deux compositeurs cités sont étroitement liés à Faust : Berlioz pour avoir composé *La Damnation de Faust* ; Schönberg parce qu'il inspira à Thomas Mann son héros musicien. Mais le motif

musical est très peu exploité par Soria et échappe au lecteur. En fin de pièce, Jenny propose à Frank de jouer la « sonate en trio, de Bach, pour flûte, violon et basse chiffrée » (p. 135). Contre le musicien damné, le musicien luthérien...

Frank Harding, petit Faust, échappant à Miller, son mentor pacifique, devient en quelque sorte la créature de l'amiral Gauss qui, nouveau Méphistophélès, lui chuchote les « ordres de la nuit » (p. 173), flatte son ego, son culte de l'honneur et de la réputation : « vous seul pouvez réussir » (p. 156) ; « ce que vous avez donné au pays vous vaudra une reconnaissance de tous les marins, tous les aviateurs et aussi... des rampants » (p. 109) ; « le pays n'oubliera pas ce qu'il vous doit » (p. 86). Gauss et Frank œuvrent donc pour un but commun, que les savants appellent « la réussite » et les militaires « la victoire » (p. 87).

Le péché de Frank relève de la *libido sciendi* (le désir de savoir), et donc de l'orgueil comme le lui assène Miller : « Vous péchez par orgueil, Frank, par orgueil » (p. 53). Toute son intelligence, toute son énergie, toute sa science visent à surmonter des difficultés théoriques et il danse la gigue lorsqu'il parvient à mettre la bombe H au point : l'obstacle scientifique est dépassé. Seuls l'inquiètent les problèmes de « mise au point » (p. 129), la « réussite finale » (p. 87), le désir de « parvenir au but » (p. 86).

L'homme de science est devenu un « apprenti sorcier » (p. 129) ; « prisonnier de [son] obsession » (p. 50), il a perdu toute clairvoyance, et a pris fait et cause pour ce que Miller, dénonçant sa raison qui « flotte », qualifie de « fantasmagorie » (p. 60). Frank « parle comme une affiche » (p. 43), rabâche la propagande militariste officielle : « ce cauchemar [...] nous en évite un autre » (p. 28) ; « il faut que nous soyons prêts à tout moment à faire face à la menace, et dans des conditions de supériorité telles que l'agresseur n'ait plus qu'à choisir entre la destruction totale, fulgurante, absolue, et l'abandon de ses projets » (p. 41) ; « [l]a science est aujourd'hui le facteur essentiel de notre sécurité » (p. 50).

L'essai de bombe H sera une réussite militaire, mais, pour Frank, un échec scientifique; des marins, des pêcheurs japonais, sa propre épouse qui assistait, à des kilomètres pourtant, à l'essai, ont été irradiés; ses calculs ont été balayés. Cet échec est *son* échec, comme il l'indique à Jenny; sa responsabilité est engagée, son honneur est en jeu, il veut donc retourner à Los Alamos, rectifier le tir, car il a, depuis le test, «la conviction qu'une mise au point de l'engin est parfaitement possible» (p. 129). Mais la créature – l'enfant, un garçon, comme s'en enorgueillit l'amiral – est née, pulvérisant l'atoll, et s'accompagnant d'une pluie de cendres. «Les progrès de la science militaire, et de la science tout court, ne se font pas sans victimes» (p. 111), note cyniquement l'amiral.

Dans le dernier acte, l'amiral vient proposer à Frank Harding d'aller plus loin encore: *les autres* sont sur le point d'expérimenter leur propre bombe H, «la question de l'ARME ABSOLUE» est désormais posée (p. 154). Le revirement de Frank, pour le moins abrupt et maladroitement amené, aura lieu dans les deux dernières scènes. Jenny, le sang aux lèvres, est très mal en point. Frank a causé sa perte: le pacte faustien nécessite sa victime; il a payé le prix du sang.

La longue tirade de Miller, dans la scène x du dernier acte, fait le point et fait écho aux propos tenus par Einstein en 1950 aux savants italiens¹⁸¹:

Que demain une épidémie de peste éclate dans cette ville, les meilleurs experts de nos cinquante États accourent. Du monde entier d'autres experts viendront se joindre à eux pour limiter l'étendue du cercle mortel: ces réflexes de solidarité, ces impératifs de la raison, profondément ancrés chez nos hommes de science, sont comme... foudroyés quand il s'agit de la bombe... Se pliant au mutisme qu'on leur impose, nos spécialistes

¹⁸¹ Je souligne.

fabriquent avec une cécité fébrile de nouveaux stocks d'engins qui viennent s'ajouter à ceux que nous possédons déjà. Une course démente s'est ouverte, créant une menace plus redoutable que cent épidémies de peste. *La puissance déchaînée de l'atome a tout changé sauf nos manières de penser. Si nous voulons vivre, ces manières de penser, il nous faut les changer sans délai.* Il nous faut penser les problèmes mondiaux avec la volonté de les résoudre autrement que par la force... [p. 168.]

Ce à quoi l'amiral répond : « Notre sécurité ne peut dépendre de bons sentiments, d'hypothèses. Nos stocks nucléaires seuls l'assureront » (p. 169). Méphistophélès n'est donc pas terrassé et si Frank, dans une invraisemblable pirouette finale, décide de mettre fin à ses recherches militaires, d'autres *Faust* prendront sa place.

Soria, il faut bien l'avouer, peinerait à trouver aujourd'hui un public. *L'Orgueil et la Nuée* est un raté, ce que notait déjà très justement, en 1956, Morvan Lebesque¹⁸² dans son article intitulé « Retour de la pièce à thèse ». Le critique ne l'épargne pas : il partage, sur le fond, le propos, mais déplore la forme : « Les pièces de M. Soria, si *actuelles* par leur sujet, demeurent déplorablement vieillottes par leur style » ; « M. Soria n'est pas poète, hélas ! ». Et il la compare aux « drames de prétoires » des années 1930. Là où Gabriel Cousin et Martine Monod réussissent et nous émeuvent, Soria échoue : sa pièce, reposant sur une structure antagoniste, met en scène des personnages caricaturaux, peu crédibles et qui ne sont traversés par aucune contradiction. C'est que la plume de Georges Soria est une plume aux ordres, au service d'un discours politique

¹⁸² Morvan Lebesque, « Retour de la pièce à thèse. *L'Orgueil et la Nuée* de Georges Soria aux Noctambules », *Carrefour*, 13^e année, 599, 7 mars 1956, p. 10.

manichéen¹⁸³. Mais reconnaissons-lui toutefois le mérite d'aborder, par la fiction, la course à l'armement, la puissance déchaînée de l'atome, la question des radiations.

¹⁸³ Cette plume dogmatique au service du stalinisme, il l'utilisa d'ailleurs comme une arme lors de la guerre d'Espagne – notamment dans le journal *L'Humanité*, dont il était le correspondant –, lui qui fut, comme l'indique l'historien Jean-Jacques Marie, la « véritable plaque tournante journalistique » d'une campagne de calomnie mortifère contre le POUM espagnol et les trotskistes. Voir sur le sujet, Jean-Jacques Marie, « Juger sur pièces: le rapport d'Artur London au comité central du Parti communiste tchécoslovaque (été 1955) », dans Jean-Jacques Marie et Vadim Rogivine (dir.), *Cahiers du mouvement ouvrier*, 1, CERMTRI, avril 1998, p. 98, URL: <https://www.marxists.org/francais/cmo/no1/no1.pdf> (consulté le 30.09.2024). Le rôle de Soria durant la guerre d'Espagne est également évoqué par l'économiste André Gill dans *George Orwell. De la guerre civile espagnole* à 1984, Montréal, Lux, coll. « Histoire politique », 2005, p. 75, URL: http://classiques.uqac.ca/contemporains/gill_louis/george_orwell/george_orwell.pdf (consulté le 30.09.2024). L'historien Pierre Broué (dans *Trotsky*, Paris, Fayard, 1988, p. 892) présente Soria comme celui qui « s'est fait historien et qui a publié sur l'Espagne un livre illustré où l'on chercherait vainement les photos des hommes dont il a justifié la torture et l'assassinat ». Voici quelques titres édifiants signés Soria et publiés dans *L'Humanité* les 19 juin 1937 (p. 3), 25 septembre 1937 (p. 4), 25 octobre 1937 (p. 3): « Le Trotskisme au service d'Hitler », « Le Trotskisme au service de Franco », « Le P.O.U.M. : Organisation de terrorisme et d'espionnage au service de Franco ».

4

Temples atomiques

Avec l'ère atomique se développent en France, dans les années 1950, des temples d'un genre nouveau, le centre atomique de Saclay, dans l'Essonne, véritable «palais de la science», cité de l'atome – dont Auguste Perret, architecte de renom et adepte du béton armé, est le maître d'œuvre –, et celui de Marcoule, destiné à la production de plutonium pour la fabrication d'armes nucléaires, dans le Gard. Le programme nucléaire français, civil et militaire, a désormais le vent en poupe et la presse relaie systématiquement les avancées scientifiques, la naissance des piles plus puissantes que Zoé (G1, G2, G3), l'industrialisation rapide et le développement de l'énergie atomique.

Et parce que, en pleine Guerre froide, il convient de valoriser le nucléaire civil, source de progrès, le CEA lance une campagne propagandiste, utilisant notamment le médium télévisuel. Les pages qui suivent s'arrêtent donc sur le documentaire de René Lucot, *À l'aube d'un monde*, diffusé en 1956 et qui, avec le texte et la voix off retentissante de Cocteau, nous fait pénétrer dans le temple atomique de Saclay. Deux ans plus tard, en 1958, c'est sur le site de Marcoule que se penche le romancier Henri Queffélec dans *Combat contre l'invisible*.

Les deux auteurs convoquent, pour dire le nucléaire, tout un intertexte biblique et mythologique: c'est une idole qu'on nous présente, un Sphinx, un monastère dédié au plutonium, à l'uranium. Mais, alors que Cocteau propose aux téléspectateurs une ode lyrique et pro-nucléaire, le romancier catholique, lui, met en scène dans ses pages les dangers de la « poufiasse » d'uranium, le « savant Nimbus » et son Marcoule de fiction est un nouveau Voreux¹⁸⁴.

À l'aube d'un monde

Le mythe est une parole dépolitisée.

Roland Barthes

À l'aube d'un monde¹⁸⁵: voici comment savants et poètes se rejoignent pour promouvoir l'ère atomique¹⁸⁶...

Fondus enchaînés sur tableau noir: des formules mathématiques fusionnent; « $E = mc^2$ » se fond en un « $U\ 235^{187}$ » qui s'estompe peu à peu derrière le titre *À l'aube d'un monde*. Quelques images, un raccourci scientifique pour dire l'ère nouvelle: ainsi s'achève le film documentaire de René Lucot,

¹⁸⁴ Un monstre aussi insatiable que la fosse décrite par Zola dans *Germinal*.

¹⁸⁵ *À l'aube d'un monde*, René Lucot (réalisation), Jean Cocteau (commentaire), 26 min, 35 mm, Paris, Cinétest, 1955, disponible sur le site du CERN (organisation européenne pour la recherche nucléaire), URL: <https://videos.cern.ch/record/43133> (consulté le 30.09.2024).

¹⁸⁶ En février et mars 1968, un feuilleton romanesque français intitulé *Les Atomistes* fut diffusé chaque soir entre 19 h 45 et 20 heures sur la première chaîne. Il comptait 26 épisodes de 13 minutes. Pour en savoir plus sur ce dernier et les différentes émissions de propagande nucléaire diffusées par l'ORTE, se reporter à Pascal Cesaro, Pierre Fournier, « Se concentrer sur le travail pour mettre en feuilleton le monde nucléaire dans les années 1960: opération de télévision-vérité ou de propagande? », *Images du travail, travail des images*, 5, *Le Travail à l'écran. Mise en scène des groupes professionnels par les médias*, 2017, URL: <https://doi.org/10.4000/itti.800> (consulté le 30.09.2024).

¹⁸⁷ Isotope de l'Uranium (92 protons, 143 neutrons).

diffusé à la télévision en 1956, et dont Jean Cocteau écrivit et mit en voix le commentaire. Il s'agit d'un film de commande du CEA, un film promotionnel et de propagande destiné à valoriser le nucléaire civil, le nucléaire pacifique; le générique s'ouvre d'ailleurs sur cette mention: «Avec le concours du Commissariat à l'énergie atomique».

Qu'est donc allé faire Cocteau dans cette affaire?

Son texte, son phrasé, sa voix confèrent aux images de Lucot une dimension qui excède celle du simple documentaire. «La science confie à un poète l'honneur d'être votre guide», précise Cocteau d'entrée, car «peu de savants possèdent l'usage de la parole; seuls les poètes savent douer de vie le squelette des chiffres sur le tableau noir».

Cocteau pourtant, comme l'indique Michel Viegnes, «ne s'est jamais départi d'une attitude sévère à l'égard d'une "science sans conscience"» et, dans *Requiem*, il «évoque l'invention de la bombe atomique, en des termes qui l'assimilent à la sanction apocalyptique de la curiosité de cet apprenti sorcier qu'est l'homme moderne»¹⁸⁸. Mais il avait pour objectif poétique de «décalquer l'invisible» (invisible à vous)¹⁸⁹, et il exposa à maintes reprises ses préoccupations scientifiques, philosophiques, voire paranormales, que ce soit dans *Journal d'un inconnu* (1952) ou lors de son discours de réception à l'Académie française, prononcé le 20 octobre 1955, qui insiste sur la porosité entre science et poésie, ces «sœurs siamoises»: «Car la poésie est une science exacte et la science une poésie»¹⁹⁰.

¹⁸⁸ Michel Viegnes, «Cocteau ou le mysticisme ambigu», *Littératures*, 5, 1990, p. 88, URL : <https://litteratures.library.mcgill.ca/article/view/169> (consulté le 30.09.2024).

¹⁸⁹ Jean Cocteau, *Romans, poésies, œuvres diverses*, Paris, Librairie générale française, coll. «La Pochothèque, Classiques modernes», 1995, p. 313.

¹⁹⁰ Jean Cocteau, Discours de réception à l'Académie française, 20 octobre 1955, URL : <http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-jean-cocteau> (consulté le 30.09.2024).

Sur un ton qu'on pourrait qualifier d'oraculaire, Cocteau entend faire pénétrer le téléspectateur de *À l'aube d'un monde* dans un temple d'un genre nouveau – le temple atomique de Saclay – et dans les entrailles de la Terre où git l'un des « secrets les plus redoutables » de la nature, le minerai du radium. Le reportage débute sur les images d'une campagne riante – ferme, chevaux, vaches – que traversent deux scientifiques reconnaissables à leur tenue vestimentaire et leur compteur Geiger. Après la déambulation horizontale, la caméra nous entraîne dans les profondeurs des mines, à la découverte de l'invisible, des filons d'uranium, dont l'histoire est ensuite relatée : découverte de la radioactivité par Becquerel en 1896, réaction en chaîne (« apocalypse en miniature »), barre d'uranium, pile atomique, « bombe au cobalt » (« arme pacifique dans la lutte contre le cancer »), centrale atomique...

Et sous la plume de Cocteau, le mythographe, voilà que l'Atome, mystifié, se poétise ; et le poète, travestissant le réel par la magie du verbe, en fait émerger la magie, les mystères. Il convoque Virgile et Dante, Jules Verne, les contes de fées, les mythes antiques, les légendes arthuriennes pour fabuler l'atome. Et voilà la barre d'uranium, « la vierge, la très puissante, la très dangereuse barre d'uranium » qui se mue en « princesse prisonnière », « captive de la pile » ; le « clin d'œil rouge du dragon » (échelle de comptage qui mesure la radioactivité) nous « renseign[e] sur ses actes » ; la princesse est inaccessible « et même un chevalier Galaad de la science ne saurait parvenir jusqu'à elle ».

L'auteur de *La Machine infernale* métamorphose en nouveau Sphinx le centre atomique de Saclay, où œuvre un ange, féminin et en blouse blanche, qui brandit « son pistolet à tuer la mort » (un compteur Geiger) :

Le Centre d'études nucléaires, ce monstre du génie collectif ressemble en pleine campagne où les bergers conduisent leurs troupeaux, à cet autre monstre [...], à

ce monstre né du génie collectif de la Grèce, le Sphinx. Comme toute beauté véritable, il décevra les amateurs de pittoresque et de fantasmagories : le Sphinx de Saclay ne possède ni ailes, ni seins, ni croupe, ni griffes. Mais tout est énigme pour le voyageur qui interroge. Et les physiiciens, les chimistes qui l'interrogent ne peuvent répondre car ils ignorent vers quelle image se dirige le puzzle dont ils découpent modestement une pièce capricieuse et incompréhensible.

La dernière partie du documentaire est consacrée à vanter les mérites du nucléaire civil et de la première centrale atomique française. Voici les mots de conclusion de Cocteau qui, « pour décrire le monde invisible des électrons, neutrons et protons », trouve, comme le dit André Maurois, « des images de poète »¹⁹¹ :

Un Parthénon attendait son idole ; ses prêtres, à l'exemple de toutes les idoles, l'inventent. Ils la baptisent Plutonium et cette mystérieuse éminence grise des piles atomiques devient un combustible encore plus concentré, encore plus puissant, l'uranium.

La porte entrouverte s'ouvre toute grande. Il est probable que bientôt les trains, les navires, les avions, propulsés par cette énergie, rendront nos machines aussi cocasses que les *teuf-teuf* de 1900.

L'homme est un paralytique, rêvant parfois qu'il court, prisonnier entre trois murs, il cherche le bang du quatrième ; il s'acharne à écrire sur ce quatrième mur invisible ses amours, ses calculs et ses rêves. Mais, sur les tableaux noirs, la danse macabre des chiffres est devenue danse de vie. Et les chiffres à la craie effacent la craie des chiffres, et

¹⁹¹ Le journal d'André Maurois, « Voyage au centre de l'atome », *Carrefour*, 13^e année, 595, 8 février 1956, p. 8.

l'algèbre blanche s'enfonce dans la nuit des ardoises, loin, toujours plus loin, vers cette zone d'exactitude où savants et poètes se rejoignent parce que les chiffres y retrouvent la noblesse des nombres.

Combat contre l'invisible

Les mots peuvent ressembler aux rayons X; si l'on s'en sert convenablement, ils transpercent n'importe quoi.

Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes*

Un recteur de l'Île de Sein, Tempête sur Douarnenez, Un homme d'Ouessant, voilà quelques-uns des titres qui viennent à l'esprit lorsque l'on évoque Henri Queffélec, ce « Breton bien tranquille¹⁹² », connu pour ses écrits maritimes, ses romans des îles bretonnes et ses figures de curés de campagne enracinés. Qu'a donc à voir cet unanimiste chrétien, comme le qualifie William B. Smith¹⁹³, ce « fils de la mer¹⁹⁴ », avec l'Atome ?

Le romancier catholique était particulièrement sensible à l'émergence, dans la seconde moitié du XX^e siècle, de *l'homo technicus*, comme l'indique son essai intitulé *La Technique contre la foi ?*, dans lequel il note :

[...] se mettre au service de l'humanité, défendre la nécessité pour elle et pour sa réflexion religieuse du mieux-être matériel rendu possible par les découvertes de la technique, n'entraîne pas *ipso facto* que le chrétien doive encenser cette dernière, ni la croire toute-puissante¹⁹⁵.

¹⁹² Titre de son autobiographie: Henri Queffélec, *Un Breton bien tranquille*, Paris, Stock, 1978.

¹⁹³ William B. Smith, « L'itinéraire spirituel d'Henri Queffélec », dans Pierre Dufief (dir.), *Henri Queffélec, écrivain humaniste, Interférences*, 2001, p. 27-34.

¹⁹⁴ Pierre Escoube, « Henri Queffélec, ce fils de la mer », *La Revue des deux mondes*, janvier 1983, p. 42-44.

¹⁹⁵ Henri Queffélec, *La Technique contre la foi ?*, Fayard, coll. « Je sais – je crois », 1962, p. 11.

En 1958, il publie un roman qui peut paraître étonnant au vu de l'ensemble de sa production, un roman largement oublié et qui échappa à la critique¹⁹⁶, *Combat contre l'invisible*¹⁹⁷. L'action se situe dans le centre atomique fictif de Damezan, inspiré du site nucléaire de Marcoule, créé en 1955, et sur lequel Queffélec a enquêté. Nous y suivons un homme du CEA, Michel Renoir, qui doit affronter une pile réfractaire – qui fait craindre un terrible accident comme à Windscale¹⁹⁸ et qu'il faudra mettre à l'arrêt –, une grève sur le chantier et des «ennuis domestiques». Le titre de l'œuvre évoque donc le combat, mené par les atomistes de Damezan, pour mater cette pile A ; le terme «invisible» renvoie aux particules «jailles des barreaux d'uranium» (p. 252), à leur bombardement, «invisible bouillie de ces milliards de heurts, de destructions et de renaissance» (p. 251), à la pile atomique «invisible et muette» (p. 309). L'invisible, c'est aussi la menace rampante de ce qui, inodore, incolore, insaisissable, peut empoisonner l'homme ; c'est la radioactivité, la fumée, l'air que recrache la cheminée, un air qui n'est «pur, ni nucléairement, ni même chimiquement» (p. 18) et qui recèle «des périls invisibles». Mais le titre évoque également Dieu, «créateur des choses visibles et invisibles», comme le rappelle le *Credo* que cite Queffélec à la page 359, et nous met donc sur la piste d'un combat prométhéen. Il suggère aussi une possible entrée dans le monde du surnaturel, des fées, des monstres ou, pour le moins, la présence de quelque chose qui échappe

¹⁹⁶ On lira avec profit l'article d'Hugues Chabot, «Le Roman de l'Uranium», art. cité.

¹⁹⁷ Henri Queffélec, *Combat contre l'invisible*, Paris, Fayard, coll. «Le Salon carré», 1958. Toutes les pages indiquées entre parenthèses renvoient à cette édition.

¹⁹⁸ Du 10 au 12 octobre 1957, la première centrale nucléaire britannique de Windscale fut ravagée par un incendie : la pile prit feu ; des éléments radioactifs, et notamment de l'iode 131, se répandirent sur la Grande-Bretagne et l'Europe du Nord. L'accident fut classé niveau 5 sur une échelle de 7.

à la connaissance, ne peut être vu, saisi, appréhendé à l'œil nu et ce combat serait alors à comprendre comme celui de l'homme qui tente de passer outre ses limites.

L'intertexte biblique est omniprésent : dans le détournement de l'évangile de Jean, « Au commencement du cycle des opérations de Damezan il y avait la pile A » (p. 17) ; dans l'assimilation du Centre à un monastère, où les atomistes s'appellent « petit père » (p. 23) ou « frère » (p. 27), à une église qui, dans sa « nef » (p. 30), abrite le bloc-pile. Tout le Centre est une forteresse, un temple dédié à/au Plutonium. Damezan est « ordonné, précis, beau, puissant comme la Vérité » (p. 16) ; dans sa salle de commande et de contrôle règnent « l'ordre minutieux d'un musée moderne. Le silence d'un poste de pilotage et d'une tour de guet » (p. 28). Ainsi, le culte rendu au Centre est-il aussi un culte païen qui va puiser dans les légendes et les mythes antiques : la « cheminée-fée » est comparée à une « colonne minéenne de la Crète » (p. 17) ; l'idole qu'on y adore est l'objet d'un culte tel que les atomistes, « seigneurs de Damezan » (p. 20), la veille jour et nuit et font corps avec elle, comme le révèle la modification du patronyme de Martineau, rebaptisé Martineau-le-Plutonium (p. 19).

L'idole est aussi force vive. Comme les beautés de la nature, elle a son revers et se dit par l'oxymore ou l'antithèse. Le Centre de Damezan est une fleur, « une orchidée bellement monstrueuse » (p. 17) ; sa cheminée évoque un champignon, une « coulemelle géante étêtée par le mistral » et la pile est une ruche en effervescence,

la ruche des forces et des masses électrochimiques. Les diligents neutrons qui s'envolaient les uns après les autres dans l'épaisse nuit des barreaux d'uranium n'aidaient-ils pas non plus à la fabrication d'un miel qui allait fleurir sur le pourtour de ceux-ci, juste contre leurs gaines ? Un miel qui se nommait le plutonium ; le merveilleux, le monstrueux, l'indispensable plutonium [p. 32].

Sous l'impulsion de « l'enthousiasme forcené de la matière » (p. 36), l'Idole, merveille et démon, menace sans cesse d'échapper, de fuir la nef-prison qui l'enserme et veut la contraindre. Elle est, par nature, indisciplinée et bestiale. Le réacteur nucléaire est assimilé à « un monstre préhistorique [...], poulpe aux milliers d'yeux opaques et au ventre distendu, dans les profondeurs d'une galerie souterraine » (p. 62-63); la pile a le ventre hystérique et « qui aurait pu l'analyser y eût découvert les obs- tinations, les rancœurs, les rages d'une énergie contrainte » (p. 26). Le Centre de Damezan tient du Voreux zolien, cette bête goulue à la respiration grosse, longue et qu'on ne peut mater. Aussi, face à l'emballement de la pile, les atomistes de Damezan seront-ils contraints de la mettre à l'arrêt. Leur créa- ture leur échappe et ils ne peuvent que pester contre cette

pouffiasse énorme d'uranium, de magnésium, de graphite, de béton, sillonnée de conduites d'air et d'eau et de cir- cuits électroniques, parfaitement incapable dans son obé- sité monstrueuse de produire le léger effort régulier que lui demandaient les créateurs [p. 289].

Qui sont les hommes de Damezan? Sont-ce ces « hommes de bonne volonté qui s'efforcent de bâtir l'avenir du monde », auxquels Queffélec dédie son roman? On peut en douter si l'on suit le parcours du héros, Michel Renoir, « homme du C.E.A. » (p. 11). Il est certes l'homme d'une cause, d'une Œuvre (p. 12), obnubilé par sa tâche au point de n'en plus dormir, de n'en plus vivre, de sacrifier sa famille, à commencer par sa femme, Juliette, « cette folle » qui n'est pas à la hauteur: « ce n'était pas l'épouse d'un homme de Damezan » (p. 11). Rigide, il se présente comme un homme de principes, inébranlable, qui applique aux autres comme à lui-même des règles de conduite sentencieuses: « un scientifique doit bannir les sentiments faibles » (p. 14). Persuadé de faire partie des élus, il a une haute idée de son rôle qui le distingue du commun: « Ici était le meilleur de la France.

Un centre d'énergie nucléaire, cela postulait un centre d'énergie morale» (p. 19); «nous fabriquons l'avenir, nous» (p. 183). C'est un homme de devoir, misogyne, qui rabroue sa femme, une pécore, comme sa secrétaire «aux vues mesquines» (p. 67) et qui ne comprend pas que ces créatures ne parviennent pas à s'élever au contact des techniciens de l'atome. Les seuls qui trouvent grâce à ses yeux sont ses compagnons du Centre, ses frères dont il admire l'intelligence, la maîtrise. L'empathie n'est pas son fort et, lorsqu'un ouvrier, victime d'une chute, meurt à Damezan, il estime que «pour tout homme, mourir sur un chantier de Damezan constitue une fin honorable» (p. 279). Toute faiblesse lui répugne, les pleurs des femmes, l'échec scolaire de son fils, et même la religiosité d'un de ses collègues, «Boussot-la-femmelette qui demande à son Dieu de remettre en marche la pile» (p. 292). Et ce rigoriste, qui ne vit que pour Damezan, a échoué dans sa vie familiale: «J'ai raté tout ce côté de ma vie» (p. 95), confie-t-il; il n'aime plus sa femme, ses filles lui sont indifférentes, son fils lui échappe; il se comporte comme un goujat y compris avec Françoise, sa maîtresse.

Michel Renoir aura, dans le roman, deux contradicteurs. André Thomas-Laborde, le généticien qu'il méprise et qualifie de «bloc mou», s'adonne, selon lui, à la «science des médiocres qui se contentait de mettre en formules vagues l'impuissance et la peur» (p. 157). André le dépeint très justement lorsqu'il lui dit: «Tu es sans doute un grand type, mais aussi un homme dangereux» (p. 166). Le généticien entend avoir son mot à dire sur les implications de l'énergie nucléaire et les dangers du maniement de l'atome. Il alerte notamment sur l'utilisation militaire du nucléaire et les déchets radioactifs: «que faire de cette engeance, aussi dangereuse à sa manière que les bombes les plus terribles?» (p. 189)

Mais c'est surtout avec un vieux paysan, Ludovic, que Michel aura maille à partir. La création du site nucléaire, le secret, suspect, qui l'entoure, l'expropriation des terres, a généré chez les paysans des alentours un ressentiment

contre « ces empoisonneurs de la belle terre que Dieu a faite » (p. 285). Ludovic mène sa petite guérilla contre le Centre, en chapardant des détecteurs de radiation. Le paysan, fier et vaillant, affronte Michel sans langue de bois : « Avec votre sale argent vous avez raflé leurs propriétés à des lâches, mais une chose qu'ils n'ont pas pu vous vendre, c'est notre pays. Un bon pays de paysans braves qui refuse de devenir un arsenal de bombes... » (p. 257) Et Michel, revenant sur la parole qu'il lui avait donnée, lui envoie quand même les gendarmes pour récupérer le détecteur. Le vieux maquisard, Ludovic Maurier, se suicide d'une balle dans la tête, laissant une lettre à Michel Renoir pour expliquer ses intentions :

S'il avait la vie chevillée au corps, il refusait d'en devenir l'esclave, entendait résister au destin. La création de Damezan, la trahison du fils, le départ de Françoise, les mensonges du capitaine Renoir, c'étaient trop de coups pour un même homme et il renonçait à un jeu de dupes. Le capitaine Renoir, qui avait juré de ne révéler à personne le vol du détecteur, n'avait pas tenu sa parole puisqu'il avait fait reprendre ce dernier. Il avait prétendu que Damezan ne fabriquait pas de bombes, alors que... « Voir l'article ci-joint » indiquait, pompeusement, une note. [p. 422].

Et, dans un ultime pied de nez aux atomistes, le vieux Ludovic indique dans son testament léguer tous ses biens au Centre de Damezan. Michel note alors qu'« il y a encore des Français qui se tuent parce que la perspective des bombardements atomiques les indignent » (p. 423), déchire la lettre en morceaux puis retourne à sa pile...

L'œuvre de Queffélec est l'occasion d'évoquer Hiroshima, Nagasaki, la bombe H, Bikini et Kobayama, le radio du *Dragon Porte-Bonheur*¹⁹⁹, irradié dans le Pacifique en mars 1954.

¹⁹⁹ Autre traduction pour *Fukuryu-Maru*.

Elle révèle les doutes des « chrétiens de l'atome » au travers notamment du personnage de Boussoit qui est et reste cependant un homme de devoir, lui aussi. Elle est reportage également, témoignant de manière réaliste de la tâche menée par les atomistes de Marcoule/Damezan, une tâche que Queffélec salue : « Fabriquer, exploiter du plutonium, la tâche est splendide ; mais ceux qui s'en acquittent au nom de leurs frères ont des devoirs étrangement rudes » (p. 417). Mais, dans le même temps, en présentant presque exclusivement la vision du monde de Michel Renou, l'homme du CEA, un salaud ordinaire, qui pousse son fils à la fugue, contribue au suicide du vieux Ludovic, qui semble avoir perdu toute humanité et jamais ne fléchit devant autrui, Queffélec nous signale que la puissance atomique est entre les mains de ces hommes-là, des techniciens, pour lesquels même la nocivité des rejets n'entre pas en ligne de compte, pour lesquels un détraquement de la pile est un défi scientifique. Des « savant[s] Nimbus » (p. 64), des sorciers des temps modernes, qui jouent avec la matière sans chercher à vérifier si, comme l'indique André, le généticien, « dans ses applications quotidiennes, le progrès technique n'est pas ce qu'on nomme une "coquette sale" » (p. 354).

5 Fictions d'anticipation

Comme l'indique Jean-François Chassay :

Les capacités du texte de fiction à embrasser l'ensemble du discours social permettent de réfléchir, de manière critique, sur la place de la science dans la société, et sur la part d'imaginaire (de fantasme, de rêves, d'hypothèses plus ou moins hasardeuses, de problèmes heuristiques aussi bien qu'éthiques dont on néglige souvent les parts d'ombre, les points aveugles) que recèlent les sciences²⁰⁰.

S'il est un genre qui peut « exaspér[er] certaines images propres aux sciences²⁰¹ », c'est sans doute le post-apocalyptique dont le XX^e siècle, selon Bertrand Gervais, s'est fait « une spécialité avec ses deux Guerres mondiales, la Shoah [...], la menace toujours présente d'une catastrophe nucléaire, les

²⁰⁰ Jean-François Chassay et Éline Després (dir.), *Humain, ou presque. Quand science et littérature brouillent la frontière*, Québec, UQAM, coll. « Figura », 22, 2010, p. 10.

²⁰¹ *Ibid.*, p. 13.

dangers croissants d'une pollution qui a atteint des degrés de toxicité inquiétants [...]»²⁰². À n'en pas douter, «[l]a guerre froide et sa course aux armements a modelé notre imaginaire postapocalyptique²⁰³» et la littérature, le cinéma, la radio s'emparèrent de cet imaginaire de la fin et se firent les caisses de résonance de la hantise atomique.

Fin février 1946, sur les ondes de la RDF (Radiodiffusion française), un chroniqueur sème la peur avec une fiction d'anticipation radiophonique, *Plate-forme 70 ou L'âge atomique*, annonçant une catastrophe atomique. En 1951 et 1953 paraissent deux romans post-atomiques (*Les Grands Moyens* et *Le Cheval roux*), écrits respectivement par Roger Ikor et Elsa Triolet, apocalypticiens prophylactiques, qui mettent en scène la possibilité d'un nouveau commencement après la *tabula rasa*. L'hypotexte dominant, dans ces œuvres, est l'Apocalypse johannique mais les récits incorporent d'autres motifs bibliques et notamment le mythe noachique²⁰⁴. Les auteurs mettent en scène des Robinson de l'Apocalypse, des survivants qui vont œuvrer pour trouver, créer, fortifier une arche, un îlot, un Royaume. Comme le note Jean-Paul Engélibert, «fabuler la fin du monde n'est synonyme ni de l'espérer ni de désespérer de l'éviter, mais peut signifier *tenter de la conjurer* et ainsi rouvrir le temps²⁰⁵».

²⁰² Bertrand Gervais, «En quête de signes: de l'imaginaire de la fin à la culture apocalyptique», *Sociétés*, 84/2, 2004, p. 13-26, URL: <https://doi.org/10.3917/soc.084.0013> (consulté le 30.09.2024).

²⁰³ Élane Després, «Et si la fin avait déjà eu lieu», dans Étienne Bergeron, Marc-Antoine Blais et Maude Lafleur (dir.), *Récits eschatologiques. Un point final pour l'humanité?*, *Postures*, 30, automne 2019, p. 3, URL: http://revue-postures.com/sites/postures.aegir.nt2.uqam.ca/files/preface_30.pdf (consulté le 30.09.2024).

²⁰⁴ Qui fait référence au personnage biblique de Noé.

²⁰⁵ Jean-Paul Engélibert, *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte, 2019, p. 11.

Ces deux œuvres interrogent ce dont est capable l'humain. Est-il possible, dans un monde post-atomique, de demeurer un « gentil », un « porteur de feu » comme l'enfant qu'en 2006 Cormac McCarthy met en scène dans *La Route*²⁰⁶ ? Tous les moyens pour survivre sont-ils bons ? Dans ces fictions post-apocalyptiques, la question n'est donc pas tant « que reste-t-il à l'homme dans ce monde ? », mais « que reste-t-il de l'homme ? ». Ces romans post-apocalyptiques sont des productions influencées par les « grammaires émotionnelles de la Guerre froide »²⁰⁷. Et bien qu'elles se présentent comme des anticipations, ce sont des œuvres qui entendent saisir, dans son immédiateté, l'ère atomique qui donna lieu à des prises de position polarisées par les rapports de force politiques de la Guerre froide.

Ni Ikor ni Triolet n'envisagent une totale *tabula rasa* : difficile d'avoir cette audace, celle d'un Nevil Shute ou d'un Bradbury²⁰⁸, et d'imaginer un monde vide d'hommes. Il faut qu'il y ait un possible post-atomique. Aussi faut-il attendre l'adaptation cinématographique du roman de Nevil Shute, *Le Dernier Rivage*, pour que soit mis en scène et en images un monde post-atomique sans royaume à venir, une anticipation radicale avec point final.

Ce sont ces fictions d'anticipation radiophoniques, romanesques et filmiques que ce chapitre entend explorer.

²⁰⁶ Cormac McCarthy, *La Route*, [*The Road*, 2006], Paris, Les Éditions de l'Olivier, 2008.

²⁰⁷ Michel Hastings, « Les grammaires émotionnelles de la Guerre froide vue d'en bas », dans Philippe Buton, Olivier Büttne et Michel Hastings (dir.), *La Guerre froide vue d'en bas*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 273-288.

²⁰⁸ Nevil Shute, *Le Dernier Rivage*, [*On The Beach*, 1957], Paris, Stock, 1968 ; Ray Bradbury, « There Will come Soft Rains », nouvelle publiée en 1950 dans *The Martian Chronicles*.

Plate-forme 70 ou L'âge atomique

Are you sure there was such a panic in America or wasn't it your Halloween fun? [...] You aren't quite serious in America, yet. You haven't got the war right under your chins. And the consequence is you can still play with ideas of terror and conflict.

H. G. Wells à Orson Welles²⁰⁹

Le 30 octobre 1938, veille d'Halloween, Orson Welles, sur CBS, dans son émission radiophonique *Mercury Theatre on the Air*, provoquait, dit-on, une véritable panique en annonçant une invasion extraterrestre, laquelle s'avéra l'adaptation radiodiffusée du roman de H. G. Wells²¹⁰, *La Guerre des mondes*. La panique fut cependant toute relative, l'audience étant minime, mais la presse s'empara de l'événement qui resta dans les mémoires comme le canular radiophonique qui déclencha l'hystérie collective²¹¹.

Au début de l'ère atomique, la France eut son Welles et la peur du Martien fut remplacée par celle de l'Atome.

Le 4 février 1946, à 20 h 45, sur les ondes de la RDF, le chroniqueur Jean Nocher (pseudonyme de Gaston Charon) lançait « La Grand' Peur », le premier épisode d'une série

²⁰⁹ H. G. Wells et Orson Welles participèrent, le 28 octobre 1940, à une interview commune organisée par le journaliste Charles C. Shaw et diffusée par la station de radio KTSA de San Antonio. Interrogé sur le canular radiophonique de 1938, H. G. Wells adressa ces mots à Orson Welles : « Êtes-vous sûr qu'il y ait eu une telle panique en Amérique, ou n'était-ce pas plutôt votre amusement d'Halloween ? [...] Vous n'êtes pas encore tout à fait sérieux en Amérique. Vous n'avez pas la guerre juste sous votre nez. Et en conséquence, vous pouvez encore jouer avec des idées de terreur et de conflit » (traduit par mes soins).

²¹⁰ H. G. Wells fut également l'auteur de *The World Set Free* (*La Destruction libératrice* en français), œuvre d'anticipation publiée en 1914 qui imagine la découverte, en 1933, de la fission de l'atome, la construction de la bombe atomique, une guerre mondiale et les villes rendues inhabitables du fait de la radioactivité...

²¹¹ Sur cet épisode, on lira avec profit l'essai du sociologue Pierre Lagrange, *La guerre des mondes n'a pas eu lieu*, Paris, Robert Laffont, 2005.

de dix fictions d'anticipation, *Plate-forme 70 ou L'âge atomique* (fig. 8 et 9). Les auditeurs purent alors entendre, vingt-six minutes durant, le professeur Hélium, de l'Institut mondial des sciences atomiques, annoncer une catastrophe atomique, les savants ne parvenant plus à enrayer «les désintégrations d'atomes en chaîne». Voici quelques extraits de l'émission qui a semé la «peur atomique» à Paris... et ailleurs²¹²:

[À] la suite des essais de désintégration atomique menés de façon un peu trop rapide peut-être, et trop poussés par des savants éminents mais qui travaillent ici dans un terrible inconnu, on vient de relever certains troubles graves affectant non seulement les organismes humains, mais aussi le mécanisme terrestre, et dûs aux rayons alfa que l'uranium 235 et le plutonium émettent à la vitesse formidable de 20 000 kilomètres par seconde. [...]

Mesdames, Messieurs, si l'humanité en sort, elle sortira grandie et régénérée par cette expérience qui la met au bord des abîmes. Si j'ai tenu à vous révéler toute la vérité, c'est que j'ai trouvé préférable de faire appel à votre courage plutôt que de spéculer sur votre ignorance, et je suis persuadé que chacun de vous saura s'élever au-dessus de lui-même²¹³...

²¹² Nous empruntons ici le titre de l'article de *Paris-Presse*, *L'Intransigeant* – «Voici l'émission qui a semé la "peur atomique" à Paris... et ailleurs» –, qui, à partir du 7 février 1946, en pages 1 et 2, propose le texte de l'émission de Nocher (*Paris-Presse*, *L'Intransigeant*, 7 février 1946, 3^e année, 382). Celle-ci peut être écoutée sur le site de France culture, URL: <https://www.franceculture.fr/histoire/la-guerre-des-mondes-histoire-duncanular-radiophonique> (consulté le 30.09.2024). Jean Nocher, *Plate-forme 70 ou L'âge atomique*, Saint-Étienne, SPER, coll. «L'Espoir», 1946. On trouvera la reproduction de la première de couverture ci-après.

²¹³ Jean Nocher, *Plate-forme 70 ou L'âge atomique*, op. cit., p. 25 et 29.



À la brave femme qui courait dans
 la rue en criant : "sauve qui peut,
 voilà les atomes qu'arrivent !..."
 ... au petit rentier converti qui des-
 cendit à la cave en calson dégrasé ;
 ... à la famille de chers qui li-
 quida toute sa ration de pinard du
 mois avant de se faire désintégrer ;
 ... à l'épouse irréprochable qui
 avoua à son mari qu'elle le trompait
 depuis sept ans avec le croque-mort
 du dessus ;

... à la paire d'amoureux
 qui se fiançaient in-extremis devant
 le haut-parleur ;
 ... à un monde éperdu, éploré
 paniquard, pitoyable et crédule,
 qui est au seuil du bonheur, ou
 du néant - à son choix ...
 Je dédie ce S.O.S.
 qui n'était pas un jeu ...
 en vous souhaitant bonne chance,
 mes fils !...
 Jean Nocher
 - ✱ -

FIGURES 8-9 Jean Nocher, *Plate-forme 70 ou L'âge atomique*, Saint-Étienne, SPER, coll. «L'Espoir», 1946, première de couverture et dédicace manuscrite de l'auteur, p. 5-6. Droits réservés.

Conscient que cette émission pouvait potentiellement avoir le même retentissement que le canular d'Orson Welles en 1938, Claude Bourdet, directeur de la RDF, avait imposé que soient diffusées, les jours précédents, « de nombreuses annonces insistant sur le caractère fictif de l'émission²¹⁴ ». Mais l'annonce qui devait être faite juste avant l'émission a été malencontreusement oubliée et le professeur Hélium a donc pris la parole juste après les informations... Il est à noter toutefois qu'un auditeur à l'oreille attentive et peu émotif ne pouvait que percevoir ce caractère fictif, dans le nom fantaisiste du professeur Hélium, dans le Français moyen mis en scène, un certain Anodin qui « ondule du neutron », dans la qualification de l'accent du président de l'ONU, mi-belge, mi-anglais, et dans le finale de l'émission... Bien des auditeurs, dans le feu de l'action, oublièrent qu'il s'agissait là de variétés et se laissèrent piéger au point que le standard de l'émission reçut nombre d'appels angoissés. Mais l'hystérie collective qui s'ensuivit ne vint pas tant des auditeurs que de la presse, plus détonante que la bombe radiophonique, qui relaya une prétendue panique générale et en profita pour régler son compte à la radio française, considérée par certains comme « le triomphe des intouchables et le consortium de la nullité intégrale²¹⁵ ».

La BBC, Boston, Radio-Francfort et Moscou, si l'on en croit *France Amérique*²¹⁶, s'emparent de l'événement et, « d'une émission de 24 minutes, la presse étrangère et la presse française [font] un événement international et une affaire d'État ». On obtient des têtes: Jean Nocher est suspendu trois mois durant et c'est Claude Bourdet, directeur général de la RDF depuis décembre 1945, qui fait les frais du battage

²¹⁴ Voir à ce sujet la préface de Claude Bourdet, « La vérité sur "l'affaire" de *Plate-forme 70* », dans Jean Nocher, *Plate-forme 70 ou L'âge atomique*, op. cit., p. 7-21.

²¹⁵ Dominique Pado, « Le "cher auditeur" en a assez... », *L'Aurore*, 5^e année, 458, 7 février 1946, p. 1.

²¹⁶ « L'auteur de l'émission atomique nous parle », interview de Jean Nocher, *France Amérique*, 13^e année, 654, p. 8.

médiatique. Voilà, comme l'indique *L'Aurore*, «une bombe fabrication Jean Nocher qui ne devait faire sauter que Claude Bourdet de son fauteuil de directeur général de la radio²¹⁷». L'émission de Nocher devient ainsi, en quelque sorte, le catalyseur d'enjeux politiques à l'ORTF: Bourdet, que certains accusent d'être «partisan de la panique hebdomadaire²¹⁸», nommé en décembre 1945 à la tête de la radio, est donc démis le 14 février 1946. Mais il n'est pas tant victime du professeur Hélium que de magouilles politiciennes au moment même où le socialiste Gaston Defferre vient de remplacer André Malraux au poste de ministre de l'information.

Quant à Nocher – que l'historien Michel Winock, sous le pseudonyme de Christophe Calmy, qualifiera plus tard d'«empoisonneur public²¹⁹» –, il récusait l'accusation de canular radiophonique et évoqua à plusieurs reprises cette «histoire de fous», née du désir d'alerter et de confronter chacun au dilemme de l'ère atomique: le suicide ou la sagesse.

[Il] est incroyable de constater que notre presse et notre radio soient à ce point stérilisées par le conformisme, que la simple position d'un problème humain dégénère ainsi en histoire de fous... Car, de quoi était-il question dans *Plate-Forme 70*? D'une hypothèse qui se réalisera sans doute demain et qui assaille quotidiennement l'esprit de tous les honnêtes gens: si la Civilisation continue à utiliser les prodigieuses découvertes de la science pour généraliser les massacres au lieu d'épanouir la vie, c'en sera bientôt fait de l'humanité et la terre finira par éclater comme une vieille calebasse²²⁰...

²¹⁷ «M. Byrnes non plus n'a rien entendu...», *L'Aurore*, 5^e année, 585, 2 juillet 1946, p. 1.

²¹⁸ «Derrière la façade», *Regards*, 14^e année, 28, 15 février 1946, p. 13.

²¹⁹ Christophe Calmy, «Un empoisonneur public: Jean Nocher», *Esprit*, 304, mars 1962, p. 471-486.

²²⁰ «L'auteur de l'émission atomique nous parle», art. cité.

Les Grands Moyens

Le moyen ne peut être justifié que par la fin. Mais la fin a aussi besoin de justification. Du point de vue du marxisme, qui exprime les intérêts historiques du prolétariat, la fin est justifiée si elle mène à l'accroissement du pouvoir de l'homme sur la nature et à l'abolition du pouvoir de l'homme sur l'homme.

Serait-ce que pour atteindre cette fin tout est permis? nous demandera sarcastiquement le philistin, révélant qu'il n'a rien compris. Est permis, répondrons-nous, tout ce qui mène réellement à la libération des hommes.

Léon Trotsky, « Leur morale et la nôtre »

Qui se souvient du nom de Roger Ikor, pourtant consacré par le Goncourt en 1955 pour *Les Eaux mêlées*? Qui se souvient ou sait seulement qu'il a écrit un roman post-apocalyptique en pleine Guerre froide, *Les Grands Moyens*²²¹, paru en 1951? Ce roman relève de la fiction d'anticipation politique²²² dont les traits essentiels sont « la rupture avec l'Ancien Monde » (*tabula rasa*), « l'imagination du futur, l'aspect prophétique, la question du pouvoir »²²³.

Les Grands Moyens, qui met en scène des communistes et notamment le commissaire politique Henri Marcou, pose la question de la moralité car, dans le contexte de Guerre froide et de rivalité entre les blocs, chacun comble l'ellipse de ce titre tronqué : la fin justifie les (grands) moyens. Tous les moyens sont-ils permis pour qu'advienne, après l'apocalypse, le Royaume? Certains moyens dénaturent-ils la cause? Voilà ce qu'Ikor entend explorer dans ces pages.

²²¹ Roger Ikor, *Les Grands Moyens*, Paris, Albin Michel, 1951. Toutes les pages indiquées entre parenthèses renvoient à cette édition.

²²² Une partie de l'intrigue développée par Ikor dans *Les Grands Moyens* sera reprise, étoffée, magnifiée dans *Malevil*, roman post-apocalyptique que Robert Merle publiera vingt ans plus tard, en 1972; mais, par bien des aspects, l'œuvre d'Ikor est surtout, aussi, l'anti-*Malevil*.

²²³ Michel Pratt, Alain Sebbah, « Avant-propos » dans Michel Pratt et Alain Sebbah (dir.), *Fictions d'anticipation politique, Eidôlon*, 73, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, novembre 2006, p. 9.

Au seuil de l'œuvre, une épigraphe donne le ton : « *Madet orbis mutuo sanguine*²²⁴. » C'est avec l'évêque de Carthage, Cyprien, le saint martyr, que s'ouvre le roman, sur un monde qui dégoutte d'un sang versé de part et d'autre. La dédicace d'Ikor est éloquente :

À OLIVIER,
 À RICHARD,
 À PIERRE et ANNIE, CLAUDINE et DOMINIQUE,
 Mais à GRICHA aussi, et JOHNNY et FRITZ,
 Et tous les enfants sur toute la terre,
 Pour aider à les sauver pendant qu'il est temps.

Ce sont les enfants qu'il faut sauver, ses fils, ses proches aux prénoms bien français, les enfants russes, américains, allemands, tous les enfants, par-delà les frontières, par-delà les guerres chaudes ou froides. L'œuvre se veut prophylactique ; « il est temps », il y a urgence... Ikor entreprend donc en 1951 de *fabuler la fin du monde*, comme le dit Engélibert²²⁵.

Le roman s'ouvre sur un monde apocalyptique : les bombes ont explosé, les grandes villes ont été « pulvérisées par les bombes atomiques, les campagnes et les villages calcinés par les pluies de rayons cosmiques » (p. 51) ; tout n'est plus que ruines...

Des ruines, des ruines à perte de vue, un désert de ruines informes, innommables, éboulis pierreux, talus obscurs surplombant d'énormes lacs de nuit, un chaos, un moutonnement de ruines auquel nul quadrillage humain ne se laissait appliquer, voilà, c'était Paris ! [...] Beau travail, messieurs les Yankees ! (p. 20.)

²²⁴ « Le monde dégoutte d'un sang versé de part et d'autre. »

²²⁵ Jean-Paul Engélibert, *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*, op. cit.

Prof, personnage clé du roman, s'insurge contre ces « cochons », ces « sales gorets » qui ont orchestré cette destruction totale : « Pour être totale, elle l'avait été, leur guerre ! Les villes, bien entendues, liquidées ; ça, on s'y attendait depuis Hiroshima. Mais les campagnes, même les campagnes, ils avaient trouvé le moyen de les anéantir ! » (p. 72). À partir du contexte de Guerre froide, après Hiroshima, Ikor invente la « guerre bouillante » (p. 35), mais la fable anticipatrice est-elle plus inouïe que le passé, le passif de l'humanité ?

Dans ce monde ravagé, les survivants se terrent. Ikor est allé ici puiser chez H. G. Wells et ses premières pages sont percutantes, cinématographiques : les deux survivants qui entrent en scène, Marcou et Marcelle, sont, à la manière des Morlocks de Wells, confinés depuis des mois dans d'immenses souterrains. À la surface, l'air est vicié et mortel : mieux vaut être volatilisé par une bombe que de se tordre « dans une tyrannie savamment prolongée, dans des tortures sans nom, muqueuses en poussière chatouillées de brûlures d'aiguille, chairs à vif, râpées au papier de verre, tenailles de feu dans les yeux, le sexe, éclatement juteux d'organes pourris » (p. 18). On ne peut gagner l'extérieur que revêtu d'un paratome, para-atome, « lourde carapace huileuse » (p. 16), « pesante cuirasse » (p. 17). Les survivants sont donc plongés dans le noir, ils macèrent « dans les remugles d'en bas, dans cette fermentation fade et tiède d'humus et d'urine au fond des caves » (p. 19). Les descriptions des souterrains, les cheminements des deux héros tiennent du *descendus ad inferno* mais aussi du *regressus ad uterum* comme en atteste la première apparition de Marcelle, « recroquevillée sur elle-même au cœur des ténèbres, genoux au menton, coudes au ventre, échine arquée – le fœtus dans le sein maternel » (p. 13). Puis l'on apprend que la « guerre bouillante » est suspendue et les personnages s'extirpent du souterrain.

Marcou et Marcelle ne sont pas les *derniers hommes*. Ikor orchestre son roman en deux parties distinctes. Après avoir

fait émerger le couple initial, il nous entraîne dans le second chapitre aux côtés de Prof et Mathieu. Ils errent dans la campagne, ils viennent également de regagner la surface. Les chapitres s'enchaîneront ainsi, impairs pour Marcou, pairs pour Prof, jusqu'à ce que la bipartition prenne fin et que les deux récits fusionnent dans la deuxième partie de l'œuvre. Ikor ponctue ses deux premiers chapitres de rencontres avec d'autres êtres humains, des survivants, des *alter ego*. Dans la cave de Marcelle et Marcou, se glisse « Ernestine Ficot, fi-i fi c-o-t cot, quarante-deux ans, employée des P.T.T, domiciliée 71 rue des Petites-Ecuries Paris dixième » (p. 16). Elle ne porte pas, comme tous les membres du Parti, de paratome ; elle est « suspecte ». C'est une « femme perdue » qui, « plus encore que de contacts humains » a « soif de lumière » (p. 16). Marcou l'élimine sans état d'âme. Survie, brutalité, absence d'empathie, cette ère nouvelle n'ouvre pas sur un nouvel humanisme... Plus tard, le couple de protagonistes croise une autre rescapée, elle chantonne des berceuses « Dodo, l'enfant do », « Maman, les petits bateaux » (p. 46-47). Elle serre contre elle son bébé, puis l'attrape par un pied, tête en bas, secoue le petit corps, le fesse, le jette au sol, le ramasse, le couvre de caresses, lui arrache des poignées de cheveux. L'image est horrifique. L'enfant est mort. Peut-être, espère-t-on, peut-être n'est-ce qu'une poupée... Dans le chapitre deux, Prof et Mathieu, eux aussi croisent une vie, la première depuis leur sortie de la grotte. Ils la fauchent à coups de mitraillette : « C'était rien qu'un gamin, quinze ans au plus » (p. 52). Triste constat pour Prof le pacifiste : « Le premier être vivant qu'on rencontre depuis des mois, le seul survivant peut-être avec nous sur toute la terre, on le bousille » (p. 53). « *Homo homini lupus nisi in societate*²²⁶ » (p. 54).

Est-il possible, dans ce monde post-atomique, de demeurer un « gentil » ? Tous les moyens pour survivre sont-ils bons ?

²²⁶ « L'homme est un loup pour l'homme sauf en société. »

Cette question tараude Marcelle, l'épouse de Marcou. Son Marcou fut humain, avant : « Mon Henri, si généreux autrefois, [...] est devenu une bête, qui bâfre et qui tue, qui tue comme il bâfre, sans un retour sur soi ! Innocent. Innocent, c'est cela le plus horrible ! » (p. 40). Henri Marcou est « l'homme nouveau. Capable de tuer, distraitement, sans y penser, par un geste machinal comme d'ouvrir une porte » (p. 41-42). Et dans cet homme nouveau, que reste-t-il de l'homme ?

Prof, lui, va faire le choix d'agréger autour de lui tous les survivants rencontrés pour reformer « l'embryon d'une société nouvelle » (p. 57). Cette société, il la rêve :

Nous fondons une société nouvelle et je veillerai, nom de dieu ! à ce que rien ne vienne souiller mes hommes neufs, rien de ces vieilles superstitions qui sont la cause de tous nos malheurs : argent, nationalisme, religion, culte de la force et de l'irrationnel. C'est une société juste, libre et noble que je fonde, sinon à quoi bon ?... Cependant la Nature reconstitue ses forces, nous essayons, une Humanité neuve... [p. 57.]

Il rêve de fonder, en se débarrassant des scories de la « civilisation », une société nouvelle où les hommes seront « tous égaux, tous libres, plus d'armée, plus de chefs, plus de capitaines ! » (p. 60) ; « nous revivrons, nous reconstruirons, et, de notre terrible expérience, nous saurons bien empêcher que ne recommencent les crimes imbéciles de l'ancienne humanité... » (p. 67-68). Peu à peu, il agrège les survivants dans son sillage, une quarantaine d'hommes et de femmes qui avancent en colonne « vers la terre promise » (p. 71). C'est en termes bibliques qu'il parle de son peuple et c'est un scénario noachique qui se met en place pour celui qui entend bien assumer « sa mission de Noé » (p. 76). Mais c'est une horde qu'il crée ; « une horde, voilà ce qu'il commandait, voilà où en était revenue l'humanité ! Une horde primitive ! » (p. 67), que

l'ancien enseignant ne peut que comparer à celles que Rosny Aîné met en scène dans ses romans. À peine ont-ils apparence humaine sous leurs hardes. Ils pillent, violent, s'entretuent, s'asservissent. Dès qu'ils croisent sur leur chemin une maison intacte, comme les sauterelles, ils se ruent, dévastent tout et «viols, meurtres, pillages jalonn[ent] leur fuite en avant vers la terre promise» (p. 71).

La fin en vient à justifier les moyens et les œillères sont nécessaires :

La seule manière de conserver quelque dignité, quelque humanité, quand sous ses yeux cinq hommes passaient sur Marie-Louise, c'était de se répéter : «Il faut bien que la collectivité survive.» Hé oui : raison d'État ! De même l'égoïste : «Faut que je bouffe» était devenu le sacré : «Faut qu'on bouffe» ; et il essayait d'oublier que dans cette simple phrase étaient en germe toutes les brutalités, tous les nationalismes, toutes les guerres, tout ce qu'il rêvait de supprimer à jamais du monde [p. 71].

Chef de horde, chef de bande, Prof finira par se métamorphoser en seigneur médiéval, régnant sur un château, violant une enfant de quinze ans qui «l'écoutait sagement, comme un enfant écoute un conte de fées» (p. 82) – «Rome n'avait-elle pas commencé par le viol des Sabines?» (p. 93) – et dont il s'approprie ensuite jour après jour le corps inerte avant de la voir mourir des suites d'un avortement qui sera une véritable boucherie.

Dans ce monde-là, pas une lueur, pas une trace d'humanité ne subsiste ; aucun Royaume n'est à espérer, toutes les intentions humaines aboutissent à la barbarie et l'œuvre s'achève sur le rêve de Marcou de voir survenir une nouvelle guerre :

C'était donc en toute objectivité qu'il souhaitait la reprise de la guerre. Il voulait, n'est-ce pas, le bonheur des

hommes : qui veut la fin veut les moyens, qui veut intensément la fin veut les moyens les plus énergiques. Or, qu'est la guerre, sinon le plus énergique des moyens ?

L'Ennemi était là, qui barrait la route à l'avenir, qui interdisait le bonheur. Il fallait en finir avec lui. Après quoi enfin l'humanité pourrait se reconstruire plus belle et plus heureuse, et entamer sa véritable histoire.

La Paix, voilà ce que les hommes avaient maintenant à portée de la main ! La vraie paix, la grande paix, la paix définitive ! Mais, pour l'obtenir, il fallait se servir du grand moyen : la guerre.

C'était évident à tout esprit de bon sens [p. 323-324].

Ce qu'Ikor nous propose ici est totalement nihiliste : aucune idéologie n'en réchappe ; les valeurs morales sont niées ; les héros du roman (Marcou, Prof) sont des héros négatifs, des salauds ordinaires, qui œuvrent au renversement de leurs idéaux initiaux, directement ou en optant pour les œillères et la mauvaise foi, qui bafouent la vie humaine, instrumentalisent les femmes et les rabaissent. L'œuvre est le récit de la méchanceté et de la barbarie foncière de l'homme, de l'échec du communisme comme le note Marcelle en fin de roman :

[...] pas nous, pas nous ! Pas des communistes, ou alors plus la peine de parler de... Passe encore pour des mises à mort si elles sont indispensables, mais pas torturer, torturer à loisir, sadiquement ; voyons, voyons, voyons, Henri, nous sommes communistes, pas fascistes ! Si nous torturons l'homme, un seul homme, que deviennent toutes ces... toutes ces idées qui nous ont menées au communisme, qui nous font dire qu'il faut le communisme?... [p. 309.]

Dans son roman qui entreprend de mettre à bas et de détruire méthodiquement toute humanité, toute conscience morale, Ikor semble vouloir nous dire que l'homme n'a pas les

ressources pour échapper à la barbarie. La *tabula rasa* révèle le pire en l'homme, la faillite de l'humanité. Il y a dans l'œuvre un quelque chose du 1984 d'Orwell, paru peu de temps auparavant : Marcou est le soldat et l'esclave inébranlable d'une idéologie qui le décèrèbre ; il égrène les bribes d'un langage-catéchisme, un prêchi-prêcha dénué de sens et auquel il feint de croire²²⁷ et il en vient, à la fin des *Grands Moyens*, à espérer une nouvelle guerre, car « La guerre, c'est la paix ». Mais dans 1984, le pacte, le contrat avec le lecteur est clair : si Orwell peint ce cauchemar totalitaire, c'est bien un homme qu'il met en scène, un homme qui résiste et qu'on met à genoux. Ikor, lui, met en scène un communiste, Marcou, dont les actes, les propos, le déni, la mauvaise foi répugnent : le pacte se perd. Et l'on ne s'extirpe pas de ce roman²²⁸ sans un certain malaise, lié à l'anticommunisme²²⁹ primaire et naïf des *Grands Moyens*, miné en partie par l'excès de didactisme et l'artificialité des dialogues. Dans *La Pensée*²³⁰, J.-L. Lecercle faisant l'éloge, en 1956, du dernier roman d'Ikor, *Les Fils d'Avrom*, clôt son article ainsi :

Félicitons M. Ikor d'être revenu à une conception saine du roman. Il avait publié précédemment *Les grands moyens*, roman où, à la manière koestliérienne, il assimilait

²²⁷ « Le capitalisme... commença-t-il sans conviction » (p. 22) ; « "Je me dois au prolétariat", songeait-il vaguement » (p. 25).

²²⁸ Roman qui pourtant offre des pages mémorables, cinématographiques et croque, avec un art certain, des scènes horribles (la rencontre de la femme au bébé en est une) ou oniriques (le grand bleu final dans lequel se suicide Prof).

²²⁹ Ikor, dont le militantisme de gauche, pourtant, est indéniable, et qui côtoya les trotskistes, n'échappe pas à la « rhétorique de l'anti » telle que la définit Michel Hastings. L'« antisisme », durant la Guerre froide est, nous dit l'historien, « l'idéologie la mieux partagée », qui traduit dans les énoncés, « l'imaginaire guerrier de la Guerre froide, en retravaillant parfois d'anciennes peurs » (Michel Hastings, « Les grammaires émotionnelles de la Guerre froide vue d'en bas », art. cité.).

²³⁰ Jean-Louis Lecercle, « Roger Ikor : *Les Fils d'Avrom* », *La Pensée*, 65, janvier-février 1956, p. 151-152.

les communistes à des tortionnaires SS. C'était parfaitement écoeurant. Cette fois, il a retrouvé la belle et bonne réalité. Qu'il y reste, et son talent évident ne manquera pas de s'affermir.

Le roman d'Ikor s'est perdu dans les limbes. Il n'est plus réédité et sans doute ne parlerait-il pas à grand monde aujourd'hui. Si l'on parvient à supporter les travers du (mauvais) roman à thèse – mais quelle thèse défend donc Ikor? –, on trouvera pourtant dans cette œuvre de quoi méditer sur l'humanité; mais, très idéologiquement marquée, didactique à outrance, elle est très vite tombée en désuétude²³¹. Au reste, l'anticipation de faible amplitude conféra aux *Grands Moyens* une durée de crédibilité réduite: la «guerre bouillante» n'eut pas lieu et l'humanité n'a pas totalement sombré dans la barbarie.

Le Cheval roux

Les gens devraient savoir plus que ce qui a été ou ce qui sera. Les gens doivent savoir ce qui ne doit jamais être.

Mikhail Emtsev et Eremeï Parnov, *L'Âme du monde*

*Le Cheval roux ou Les intentions humaines*²³² d'Elsa Triolet, roman post-apocalyptique injustement négligé, paraît en 1953 avec pour épigraphe cet extrait de l'Apocalypse:

²³¹ À la manière du roman d'espionnage dont Érik Neveu explique la crise par le contexte international: «Il est frappant de noter que cette littérature, dont l'essor coïncide avec les débuts de la Guerre froide, subit un recul au moment précis où s'amorce une relative détente entre l'Est et l'Ouest» (Érik Neveu, *L'Idéologie dans le roman d'espionnage*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1985, p. 24).

²³² Elsa Triolet, *Le Cheval roux* [1953], Paris, Gallimard, coll. «NRF», 1972. Toutes les pages indiquées entre parenthèses renvoient à cette édition.

Lorsque l'agneau eut reçu le pouvoir d'ouvrir les sept sceaux, au premier qu'il ouvrit, saint Jean vit apparaître un cheval blanc. Celui qui était monté dessus avait un arc. On lui donna une couronne, et il partit victorieux pour continuer à vaincre. Au second sceau, il parut un autre cheval, qui représentait la guerre. Il était roux, et celui qui était dessus eut le pouvoir de bannir la paix de dessus la terre et de faire que les hommes s'entretuassent, et on lui donna une grande épée... [Apocalypse, VI. 2, 3.]

Dans la préface postérieure, qu'elle écrivit en mai 1966, l'autrice, qui s'appuya sur l'expertise du physicien Frédéric Joliot-Curie pour « ne pas [s]'enfonce[r] dans l'alphabétisme scientifique » (p. 15), note :

Dans les années 50, les hommes auraient préféré descendre de leur tonneau d'explosifs. La guerre de 39-45 était encore toute fraîche, son sang et ses larmes pas encore secs, et déjà l'on voyait pousser au-dessus de la terre un champignon fantastique [p. 7].

Cette préface a été écrite pour l'édition illustrée des *Œuvres romanesques croisées*²³³ et le frontispice du premier tome du roman a été spécialement créé, à la demande d'Elsa Triolet, par Marc Chagall :

Naturellement, j'ai pensé, pour illustrer le premier volume de ce roman, à des visions de l'*Apocalypse*. J'en ai demandé à Marc Chagall, et il m'a donné la joie de ce frontispice que vous pouvez voir, avec son *cheval roux* dans le ciel, porteur du désastre en dessous²³⁴.

²³³ Elsa Triolet, *Le Cheval roux*, Paris, Robert Laffont, coll. « Œuvres romanesques croisées d'Elsa Triolet et Aragon », t. 21, vol. 1, 1966.

²³⁴ *Ibid.*, p. 4, « Note sur l'illustration ».

On connaît le bestiaire de Chagall et sa prédilection pour les chevaux, rouges, verts, bleus... De ce *Cheval roux*, apocalyptique, aux dimensions restreintes (27,30 × 48,70 cm), peint en 1965 (fig. 10), Chagall tirera, en 1967, une huile sur toile éponyme (de format 119 × 212 cm), presque identique, à quelques détails près, et notamment l'ajout d'habitations sur le fond rouge qui surplombe, au centre, les têtes de la mère et du cheval. Mais l'œuvre source de 1965 est peu connue, invisible – puisqu'elle appartient à une collection particulière – et rarement si pas jamais associée à la toile de 1967 que personne ou presque ne met en relation avec l'œuvre de Triolet.



FIGURE 10 Marc Chagall, *Étude pour Le Cheval roux ou La Guerre*²³⁵, 1965. Gouache, encre de Chine, aquarelle et crayon sur papier, 27,30 × 48,70 cm. Collection particulière. © Archives Marc et Ida Chagall, ADAGP, Paris, 2024.

²³⁵ Le titre, *Étude pour Le Cheval roux ou La Guerre*, a été validé par les membres du Comité Marc-Chagall mais, qualifiant l'œuvre d'«étude», il la subordonne à celle de 1967 et rend invisible le lien étroit qu'elle entretient avec le roman de Triolet.

Comme l'indique Marie-Thérèse Eychart, le titre de l'œuvre d'Elsa Triolet, *Le Cheval roux* ou *Les intentions humaines*, est «source d'ambiguïté par la valeur ambivalente du coordonnant²³⁶» : les «intentions humaines» sont-elles porteuses de mort ? Y a-t-il une alternative ? Elsa Triolet, optant pour une œuvre bipartite, expose d'abord les suites de l'apocalypse avant de s'atteler aux intentions humaines : «le deuxième volume du *Cheval roux* contient les *intentions humaines*», précise-t-elle dans sa préface (p. 29).

Apocalypticienne prophylactique, elle entend écrire «contre les assassins de l'avenir» (p. 494). Son roman, que Pierre Daix qualifiait de «roman du tournant du XX^e siècle²³⁷», eut un écho d'autant plus retentissant lors de sa parution que le journal *L'Humanité Dimanche* lança, à compter du 21 février 1954, une grande enquête, «Que sera l'homme de l'avenir²³⁸ ?». La une de ce numéro arbore le titre «Voici l'ère atomique» et, en pages 4 et 5, sont apposés des articles intitulés «Une grande découverte française», «La radioactivité permet de traiter des maladies incurables», à une page consacrée à Hiroshima, la plus atroce des tragédies, sous la plume de Georges Sadoul, en hommage au film de Hideo Sekigawa. En encadré, on présente «l'alternative très simple que posent les découvertes atomiques» : ou bien la guerre atomique, ou bien l'utilisation de l'énergie atomique à des fins pacifiques... L'enquête sur l'avenir de l'homme, orchestrée par Francis Crémieux, propose aux «hommes de la science, de la pensée et de l'art» et à tous les lecteurs de réfléchir aux questions suivantes : «Quelles seront les transformations morales qui

²³⁶ Voir le passionnant article de Marie-Thérèse Eychart, «L'intertextualité biblique dans *Le Cheval roux*», *Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet*, 4, 1992, p. 53-88.

²³⁷ Pierre Daix, «Les moyens du romancier», *La Nouvelle Critique*, 49, novembre 1953, p. 162.

²³⁸ *L'Humanité Dimanche*, 21 février 1954, 7^e année, 282, «Que sera l'homme de l'avenir ?», p. 1 et 7.

se produiront quand l'exploitation de l'homme par l'homme, le souci du pain quotidien auront disparu de la planète? Quand la paix aura régné pendant des siècles?» On attend qu'ils indiquent comment ils imaginent le travail, les loisirs, dans l'avenir; ce que deviendront les sentiments, le couple; et s'ils croient à la possibilité de la prolongation de la vie humaine. La première à répondre, son roman faisant l'actualité, sera Elsa Triolet et, durant plusieurs semaines, Crémieux rendra compte de ses interviews avec, entre autres, Pierre Gascar, Jean Effel, Maurice Druon, Jean Fréville, Jean Rostand, Jacques Spitz, Robert Merle...

Le contexte de Guerre froide, l'assassinat des Rosenberg (p. 422), l'appel de Stockholm, la chasse aux communistes..., tous ces éléments sont insérés dans la trame romanesque du *Cheval roux* de Triolet et, à maintes reprises, des considérations sur la bombe atomique, sur l'avvers et le revers des recherches scientifiques émaillent le propos :

Tant qu'on ne jouait qu'avec la poudre, les explosions pouvaient faire sauter quelques maisons, tuer quelques milliers de personnes, tandis que les explosions avec l'énergie atomique, par exemple, c'est un danger à l'échelle planétaire [p. 470-471].

La science a mis à la portée de la main de l'homme des moyens fantastiques pour l'amélioration de la condition humaine. Mais l'homme du XX^e siècle était trop primitif, il en a perverti la signification et au lieu d'accélérer le progrès, l'a arrêté [p. 223].

Le récit, d'entrée, est post-. L'apocalypse a eu lieu. Le tour de force narratif d'Elsa Triolet réside dans l'écriture d'une «autobiographie anticipée» (p. 14) et l'horreur est rendue plus tangible: celle qui dit «je» est «l'auteur lui-même, moi, Elsa Triolet». Le prologue du roman fait émerger un nouveau

Lazare : « J'étais recouverte d'une peau nouvelle, tendre et brillante comme le sont les cicatrices des brûlures. Squelette recouvert de cette peau luisante, j'ai pu, peu à peu, me tenir debout » (p. 36). L'héroïne est brûlée, ravagée par l'explosion atomique, sa face est mutilée, et son appartenance à l'humanité est remise en question par cette gueule cassée, amputation de son identité. « J'étais un monstre » (p. 50), dit-elle à maintes reprises, un monstre qui « a perdu son âge » (p. 63), un « épouvantail qu'on aurait dû montrer avant la guerre » (p. 94).

Cette revenante lazaréenne naît de la glaise, émerge de la boue et sera rebaptisée par le G.-I. Henry, son compagnon d'infortune aussi mutilé qu'elle, « Ève » : voici donc « Adam et Ève en enfer » (p. 44). C'est une nouvelle ère qui s'ouvre : comme dans l'apocalypse johannique²³⁹, Ève-Elsa entre en contact avec « le nouvel univers » (p. 35). Et ces « deux monstrueux cadavres » (p. 220), « l'enfer inscrit sur [leurs] visages » (p. 88), ces allégories de « la guerre elle-même » (p. 216) vont sillonner, à bord de l'avion de l'Américain, ce qui reste du monde et des hommes.

Les six chapitres de l'œuvre peuvent se scinder en deux parts égales : tout d'abord, un « voyage dantesque²⁴⁰ », comme le qualifie Marc Soriano, une catabase qui plonge l'héroïne et son compagnon d'infortune dans l'horreur post-apocalyptique : « Nous sommes descendus aux enfers sans passer par le purgatoire », dira Henry (p. 99). Cette descente s'organise en trois étapes. Le chapitre I s'intitule « Sainte-Normienne » ; cette localité, à proximité de Paris qui a été rasé de la carte, est peuplée d'êtres humains dévastés, défigurés par la bombe. Vient Stockholm ensuite, « Une ville en perdition » (chap. 2) dans laquelle les êtres, physiquement intacts, luttent dérisoirement contre l'engloutissement de leur cité. Puis, ce sera

²³⁹ Jean 21, 1-5 : « Puis je vis un ciel nouveau, une terre nouvelle ».

²⁴⁰ Marc Soriano, « Remarques sur *Le Cheval roux* d'Elsa Triolet », *La Pensée*, 54, mars-avril 1954, p. 110.

un hôtel de luxe suisse, «Radeau suisse, confort moderne» (chap. 3), nouvelle Babylone, où sont rassemblés des êtres «extérieurement intacts, vivant comme des êtres humains civilisés» (p. 217) mais irradiés et dont la mort est différée.

Les deux héros font donc escale dans ces îlots de rescapés où règne l'inhumanité. Dans la ville de Sainte-Normienne, ravagée, ce sont la norme, la bassesse, la mesquinerie qui subsistent – les cancans, la jalousie, le vol –, et, terrible, l'anthropophagie est un recours contre la faim²⁴¹ : «J'ai voulu rester parmi les humains, dira Henry, mais ce ne sont plus des hommes puisqu'ils mangent leur prochain» (p. 86). Stockholm, ou ce qu'il en reste, dirigée par «un dictateur dément» (p. 119), est «plus inhumain encore» (p. 108) que Sainte-Normienne. Dans l'hôtel de luxe suisse, «tous les traits d'une société disparue étaient [...] accusés avec un excès qui faisait du tableau une caricature sinistre» (p. 213-214) ; «embrouilles, querelles, rivalités, amours, jalousies» (p. 214), ce que voient Elsa et Henry en ce lieu, c'est «l'individu le plus primitif, celui de l'âge de pierre, où l'interdépendance des hommes n'existait pas encore. La solidarité humaine la plus simple est inaccessible à [cette] sorte d'humanité» (p. 225). Ce «résidu d'un monde» (p. 272) sera ravagé par «le feu et le soufre» (p. 251).

Le chapitre 4 marque une véritable rupture avec ce qui précède. Il s'intitule «Ce qu'on voit du haut de la montagne» et est sous-titré «où l'on parle de l'avenir». Elsa-Ève et trois «gosses», Josy, Michel et Camille qui ont fui l'hôtel suisse, gravissent une montagne. Les voici au purgatoire. Le motif de l'ascension rythme tout le chapitre²⁴² ; puis apparaît le soleil illuminant «un monde immense» (p. 316) et une vallée, «toute verte d'arbres et de prés, avec des maisons et

²⁴¹ L'asile de Sainte-Normienne, hébergeant leurs fous, devient un garde-manger.

²⁴² «Nous montons dans le noir, sautant de pierre en pierre, nous montons» (p. 261), «on allait monter encore» (p. 281), «Nous marchons, nous grimpons».

des tentes» : « nous étions arrivés » (p. 318). Ce passage fait écho au purgatoire de Dante et plus précisément au deuxième chant placé sous le signe de l'amitié et de la poésie ; les personnages cheminent vers le bien, passent de la cécité symbolisée par le brouillard et la nuit au soleil éclatant ; ils se sont extraits de la corruption. Elsa y redécouvre le bonheur d'avoir à ses côtés des amis dont la vision du monde est semblable à la sienne et dans lesquels, comme Dante avec Virgile, elle puise une force nouvelle. Pour eux, elle se fait Shéhérazade²⁴³, elle conte car « les enfants voulaient [s]on histoire²⁴⁴ » (p. 282). Son récit est fractionné, inachevé, et se poursuit de soir en soir. Shéhérazade offre à ses auditeurs un horizon, un espoir : « on va y penser, y rêver », dit Michel ; « ça aide », réplique Josy (p. 308). « Raconte, Elsa » ; « Raconte, Elsa... Qu'on entende une voix humaine », « parle ! » (p. 310-311) Si l'œuvre d'Elsa Triolet est lazaréenne, elle est aussi sisyphéenne ; c'est une œuvre du trompe-la-mort : on y conte pour ne pas mourir, on y conte pour transmettre, pour ouvrir un horizon ; on y conte l'homme de l'avenir contre les assassins de l'avenir. « Raconter, c'est exister²⁴⁵ », dit Marc Attalah.

²⁴³ On sait qu'Elsa Triolet pensa un temps intituler son roman du nom de la conteuse mythique, « Chéhérazade ou le Cheval roux », elle le confie dans une lettre à sa sœur Lili datée du 10 juin 1953. *Lili Brik, Elsa Triolet. Correspondance (1921-1970)*, éd. par Léon Robel, Paris, Gallimard, 2000, p. 438.

²⁴⁴ Elle leur relate alors ses échanges du 10 avril 1951 avec un parterre d'illustres scientifiques russes au siège de la *Littératournaïa Gazeta* de Moscou, à propos du livre qu'elle se proposait d'écrire sur l'homme de l'avenir. Cette réunion a réellement eu lieu ; elle avait été organisée par Constantin Simonov, rédacteur en chef de la revue. Comme l'indique E. Triolet dans sa préface, cet échange avait d'abord été inséré dans *Le Cheval roux* sous la forme d'un sténogramme, à peine rédigé, qui « collait fort mal » et qu'elle a ensuite remanié pour la réédition de l'œuvre en 1972, « de façon à ce que la voix du romancier se substituât plus souvent aux longueurs et redites d'un reportage sténographié » (p. 16).

²⁴⁵ Marc Attalah, « Une route toute tracée... Quand la science-fiction se met à raconter les fins du monde », dans Philippe Bornet, Claire Clivaz et al. (dir.), *La Fin du monde. Analyses plurielles d'un motif religieux, scientifique et culturel*, Genève, Labor et Fides, 2012, p. 205.

Et l'Elsa de papier, tout comme l'Elsa auteure, n'entrevoit pas ce monde de l'après sans récit, sans fiction, sans roman : « J'ai pensé, pour moi toute seule, dit-elle, que le roman renaîtrait un jour ou l'autre. Nous avons besoin d'*histoires*, ne serait-ce que pour alimenter notre monde intérieur » (p. 343). Dans le chapitre 5, « Les Robinsons de l'apocalypse », le peuple élu a trouvé sa vallée; soixante-seize survivants cohabitent « dans [une] oasis [où] s'estompait la menace de la mort différée » (p. 331); ils s'acheminent vers un « Ils vécurent très vieux et eurent beaucoup d'enfants » (p. 425).

Mais, malgré l'optimisme que semble suggérer la structuration de cette œuvre qui va du Cheval Roux au Royaume, c'est pourtant un pessimisme radical qui se dégage de ce roman. Les intentions humaines sont dévoyées, systématiquement sabrées. Ainsi en est-il dans ce contre-Babel qu'est Stockholm. Guidés par un « jeune apôtre » (p. 143), Oscar – « Oscar notre fragile espoir, Oscar notre avenir » (p. 166), « notre énergie, notre flamme, notre guide » –, hommes et femmes entreprennent de s'unir et de bâtir « la tour de l'espérance » (p. 144) pour échapper à la montée des flots. Mais Oscar meurt et sa tombe est profanée.

À Sainte-Normienne, avant l'anthropophagie, l'espoir renaît: la belle Hélène (tout aussi défigurée que son maçon de compagnon) va accoucher. On en vient à rêver: l'enfant à naître « sera beau, avec des yeux ornés de cils, des sourcils sur un front lisse, des cheveux frisés et un teint rose et blanc, une bouche douce... Il sera notre petit Jésus » (p. 82). Et tous d'attendre l'événement « comme la venue d'un enfant messie » (p. 83). Mais le nourrisson, atteint par la radioactivité dans le ventre de sa mère, est un monstre, « sans nez, sans peau, aveugle » (p. 84). La belle Hélène l'étouffe en se roulant dessus.

Quant aux Robinson sur leur Terre promise, qui entrevoient l'espoir de perpétuer l'espèce dans les ventres arrondis des femmes, ils sont soudain percutés par la mort différée: « Elle nous venait dessus au moment même où

nous commençons à nous croire immortels» (p. 484). Les hommes, irradiés, meurent, comme ça, sans signe, sans prévenir, du jour au lendemain. Le temps est compté.

Comme le note Marie-Thérèse Eychart, «il ne reste qu'une histoire de souffrances et de deuils, dépourvue d'espérance²⁴⁶» et Elsa Triolet semble ici, après les horreurs de la Seconde Guerre mondiale, après Hiroshima, signer un roman de l'éternel retour du mal et du chaos. Il n'y aurait pas de progrès en vue, pas d'horizon en somme, pas d'espace et de temps pour cet homme de l'avenir auquel elle rêve. Et même le marxisme, écrit-elle «n'a pas arrêté la boule folle du monde qui roulait à sa perte» (p. 143). Est-ce donc là la leçon à tirer du *Cheval roux*? L'homme n'apprend pas. Il ne progresse pas, «et cela va recommencer : les uns liront, feront un travail intellectuel, d'autres leur prépareront à manger [...]. Ensuite... oui, toute la suite...» (p. 462); «Nous sommes les mêmes qu'avant la fin du monde» (p. 395), dit Elsa à Henry. Ainsi, pour Gabriel Venaissin, le roman d'Elsa Triolet est-il «aussi pessimiste qu'une "science-fiction" américaine²⁴⁷» et cette comparaison tend à le démarquer de la littérature optimiste, tournée vers l'avenir, telle que la préconisait Jdanov. Marc Soriano cependant nuance :

La perspective que nous présente l'auteur est noire parce que le danger est réel et parce que l'artiste a voulu le peindre dans toute son ampleur. Mais le roman, en fin de compte, n'est pas «pessimiste» encore pour une autre raison : la perspective radieuse du socialisme figure dans le tableau [...] ²⁴⁸.

²⁴⁶ Marie-Thérèse Eychart, «L'intertextualité biblique dans *Le Cheval roux*», art. cité, p. 53-88.

²⁴⁷ Gabriel Venaissin, «Futur féminin» *Esprit*, 213, avril 1954, p. 630.

²⁴⁸ Marc Soriano, «Remarques sur "Le Cheval roux" d'Elsa Triolet», art. cité, p. 112.

C'est un «Jules Verne de l'homme, une anticipation de l'homme lui-même» (p. 12), qu'a voulu écrire l'auteure qui entendait bien, contre des hommes qui n'ont pas «d'intentions humaines», se battre pour préserver l'espèce *humaine* véritable (p. 423). Cette bataille, c'est par l'écriture aussi, par la fable, qu'elle la mène car, dit-elle, «les poètes sont les vrais prophètes»; «quand le monde sera remis à l'endroit [...] nous aurons des rois-poètes» (p. 408).

Elsa Triolet peina à clore son roman²⁴⁹. Dans les dernières pages, les deux protagonistes, partis chercher de l'aide pour les Robinson, entendent à la radio un «Camarades» optimiste et retentissant, puis aperçoivent, avant que leur avion ne s'écrase, le cheval roux de l'Apocalypse. Avant de mourir, Elsa a rangé méticuleusement, dans une boîte rouillée, tous ses feuillets manuscrits, qu'elle «destine [...] à des vivants» (p. 490): «Si un jour ceci paraît, c'est donc qu'il y aura eu une Libération» (p. 489). Aussi est-il possible, comme le fait Margaret Atwood dans *La Servante écarlate*, d'imaginer que ce monde apocalyptique «est remisé dans un lointain passé historique²⁵⁰»: Elsa est morte mais le livre a paru.

Ce qui triomphe ici, ce qui, de l'humanité, triomphe sur l'apocalypse, c'est l'écriture, acte de foi en la grandeur de l'homme, ce sont les rêves pour demain auxquels l'écrivaine donne corps, par l'écriture:

... Peut-être que la science qui est pour l'humanité
ce que l'eau est pour la fleur, et qui a déjà transformé les

²⁴⁹ Lettres à Lili Brik du 19 mai 1953: «[...] il n'y a pas encore de fin! Ce qui m'inquiète beaucoup: je ne sais pas si celle-ci est encore éloignée ni comment tourner cela»; lettre du 2 juillet 1953: «[...] et je ne sais pas si la conclusion est claire et la mort ne l'emporte pas sur la vie»; lettre du 23 juillet: «Ce qui me fait surtout peur, c'est de savoir si la fin est réussie ou pas». *Lili Brik, Elsa Triolet. Correspondance (1921-1970)*, op. cit., respectivement p. 434, 442, 443.

²⁵⁰ Margaret Atwood, *La Servante écarlate* [*The Handmaid's Tale*, 1985], Paris, Robert Laffont, coll. «Pavillons poche», postface, p. 522.

alchimistes en chimistes, les astrologues en astronomes, les guérisseurs en médecins, les sorciers en savants et poètes, peut-être aidera-t-elle l'humanité à s'épanouir admirablement ?

Peut-être...

Peut-être les peuples ne s'affronteront-ils plus que dans d'éternels Jeux Olympiques, avec le seul souci du « mieux faire », comme ce jeune soviétique à Helsinki qui, lui-même mis hors de la compétition, aida son rival à battre le record ?

Peut-être les hommes s'entraideront-ils...

Pour que la vie de l'homme batte ses records de longévité.

Pour que la jeunesse batte ses records de durée.

Pour que l'automate libère de plus en plus l'homme du travail noir.

Pour que l'automate libère de plus en plus le temps de l'homme.

Pour que le travail-créditeur gagne de plus en plus sur le travail forcé.

Pour que le travail-créditeur, de plus en plus libre de tout ce qui n'est pas l'amour lui-même, découvre aux amoureux des horizons de plus en plus larges, leur donne de plus en plus de forces pour remuer les montagnes.

Pour que s'éloignent de plus en plus les raisons de méfiance et s'instaure le règne de la confiance de l'homme pour l'homme.

Pour que reculent, pas à pas, toutes les malédictions de la Bible.

Pour que, pas à pas, la mort recule [p. 490-491].

Le Dernier Rivage

"Who do you think started it, the war?"

"Albert Einstein."

"You're kidding." [...]

"Who would ever have believed that human beings would be stupid enough... to blow themselves off the face of the earth? I don't believe it even now."

"We didn't want a war. We didn't start it. How did it start?"

"The trouble with you is you want a simple answer, and there isn't any. The war started: when people accepted the idiotic principle... that peace could be maintained... by arranging to defend themselves with weapons they couldn't possibly use... without committing suicide²⁵¹."

Extrait du film *Le Dernier Rivage*

En 1959, Elsa Triolet découvre au cinéma *Le Dernier Rivage*²⁵² de l'Américain Stanley Kramer – adaptation du roman de Nevil Shute, *On the Beach*, publié en 1957 – et en rend compte dans *La France nouvelle* le 31 décembre de la même année. Le film, qui exerça une véritable emprise sur les spectateurs, la percute d'autant plus qu'elle a, quelques années plus tôt, écrit *Le Cheval roux*.

L'œuvre de Kramer est une anticipation : l'intégralité de l'humanité a disparu après une guerre atomique mondiale, l'Australie seule est en sursis ; la radioactivité n'a pas encore atteint ses côtes, ce n'est qu'une question de semaines, la mort est différée. L'histoire est datée de 1964 et « le spectateur de

²⁵¹ « — Selon vous, qui a déclenché cette guerre ?

— Albert Einstein.

— Vous plaisantez ? [...]

— Qui aurait pu imaginer l'être humain suffisamment stupide pour se faire disparaître lui-même de la Terre ? Je n'arrive pas à me l'imaginer.

— On ne voulait pas du conflit. Expliquez-nous qui l'a déclenché.

— Le problème, c'est que vous me demandez une réponse nette. Il n'y en a aucune. Le conflit est né du jour où les peuples ont accepté le grotesque principe que la paix serait sûrement maintenue grâce à des moyens défensifs plus puissants, mais inutilisables sans risque de se suicider. »

²⁵² Stanley Kramer (réal.), *On the Beach* [*Le Dernier Rivage*], États-Unis, Stanley Kramer Productions, United Artist, 1959, 135 min.

1959 voit l'avenir fini dans un délai de cinq ans²⁵³ ». C'est au sur-sis, au laps de temps qui reste avant la mort, certaine, programmée, inévitable, que sont confrontés les personnages, incarnés par Gregory Peck, Ava Gardner, Fred Astaire, Anthony Perkins...

À la différence de bien des films qui se sont emparés du sujet apocalyptique, *Le Dernier Rivage* n'est pas un film à suspense, il n'est pas plus un film d'action : il s'y passe peu de choses en somme... Les êtres vivent, continuent de vivre et attendent. Il n'y aura pas de Royaume, pas d'élus, pas de *happy end* : l'audace de Nevil Shute et Kramer est d'avoir anéanti tout possible recommencement ; la *tabula rasa* est totale, le *the end* est radical (fig. 11).

Dans le film, la guerre n'est jamais représentée, « [l]a mort n'est pas à l'image²⁵⁴ » ; seuls quelques plans sur des rues, des villes, des lieux intacts, inchangés mais dénués de toute trace de vie, disent la disparition. À l'opposé de toute une « esthétique » du film apocalyptique, qui fait de la monstration sa marque de fabrique, c'est ici l'invisible qui est insupportable, l'invisible qui rend palpable l'horreur de la non-présence. L'homme n'est plus, ne reste que sa trace. *Le Dernier Rivage* n'abîme pas, rien ; la destruction, le ravage sont hors champ et c'est l'effacement qui transcrit l'indicible, la disparition définitive de l'homme. Le scandale de ce suicide collectif, orchestré de mains d'homme, est renforcé également par la plastique des comédiens et par le scénario qui ne met en scène que des moments ténus : c'est la beauté exposée et condamnée, c'est l'amour naissant qui n'a pas d'avenir (« *No time to love* »), c'est Adam et Ève à la fin des temps, c'est une succession d'instant, de petits bonheurs, précieux, les derniers, qui tranchent ici avec la brutalité de bien des œuvres apocalyptiques. C'est là sans doute que réside l'art de Kramer et c'est ce qui explique le succès, l'impact d'un film

²⁵³ Hélène Puiseux, « *To Die or Not To Die*. Mythologie des survivants d'une guerre nucléaire », dans Sonya Dayan-Herzbrun, Nicole Gabriel, Maurice Goldring (dir.), *Dire la guerre, Tumultes*, 13, Paris, Kimé, novembre 1999, p. 86.

²⁵⁴ *Ibid.*



FIGURE 11 Boris Grinsson, Affiche *Le Dernier Rivage*, 1959. © ADAGP, Paris, 2024.

qui, fait rare et notable, sort simultanément, le 17 décembre 1959, dans les grandes capitales du monde, aux États-Unis, en France, au Japon où toute la famille royale assiste à la première, et même à Moscou en présence de Gregory Peck.

Partout, le film fait mouche et il fait mouche parce qu'il est terriblement efficace, universaliste. Tous, en même temps, aux quatre coins du monde, tous, en pleine Guerre froide, en 1959, quatorze ans après Hiroshima, ont vu cette image finale d'un Melbourne où toute vie s'est comme volatilisée et où flotte au vent cette banderole qui ne peut qu'être destinée aux spectateurs :

THERE IS STILL TIME... BROTHER

Et, pour comprendre l'impact de l'œuvre, voyons ce qu'en dit Elsa Triolet.

La preuve par le bonheur

Par Elsa Triolet

« Le dernier rivage... » On m'avait invitée à voir ce film dans un petit studio, avant sa sortie officielle à l'écran. Je ne voulais pas y aller, je savais de quoi il s'agissait et je craignais les horreurs anticipées de la guerre atomique qu'on allait nous montrer. Des gens défigurés, le monde en ruine. Tout cela, je me le suis assez longuement représenté lorsque j'écrivais « Le cheval roux ou les intentions humaines », un roman sur un sujet semblable, j'ai vécu avec... J'ai cru rendre l'horreur plus tangible en prenant pour personnage principal de ce roman quelqu'un dont le lecteur sait qu'il existe réellement : l'auteur, moi-même, Elsa Triolet. Je me retrouvais défigurée et seule dans un monde détruit... Une sorte d'autobiographie anticipée. À personne d'autre qu'à moi-même, je ne pouvais faire subir ce sort atroce, et je me suis sacrifiée pour mieux faire

croire à cet avenir d'Apocalypse. Oui, j'avais passé par tout cela, et je ne voulais pas voir «Le dernier rivage» recommencer... J'aspire aux images d'un autre avenir, celui des «intentions humaines» qui cherchent le bonheur.

J'y suis quand même allée. Il n'y eut point d'horreurs. Du moins de celles que je craignais. Il n'y eut à l'écran que des êtres beaux, bien portants, amoureux. C'est la trouvaille du metteur en scène : rendre l'horreur qui va venir, inévitable comme la mort, par la beauté, le bonheur encore existants et que nous savons irrémédiablement condamnés.

1964... L'année de notre destruction. Quelqu'un aura cru quelqu'un d'autre... Cet autre aura cru que le premier... Alors, il appuie sur le bouton. Et le tour est joué : les bombes, la guerre atomique nous viennent dessus. Bien que personne ne l'aura voulu. Sans responsables.

C'est un film de propagande. D'une propagande calculée, violente, efficace. La réussite est extraordinaire. Le film porte comme un coup de fouet, comme un stimulant infailible à la faiblesse de l'imagination, notre sensibilité émoussée, qui nous permet de sentir à nouveau le danger avec lequel nous vivons comme avec une maladie chronique, si habitués à ce qu'il soit là que nous ne nous en soucions plus. Ce film nous met le nez dans notre crotte, il nous force à voir la vérité, la réalité. Bien que, si jamais le ciel atomisé nous tombait sur la tête, cela se passerait – il est probable – tout autrement. Une œuvre d'art a sa vraisemblance à elle, celle qui est créée pour mieux atteindre la masse inerte des hommes, pénétrer jusqu'à leurs nerfs, leur cœur, leur intelligence, pour qu'ils se rendent compte, se rendent compte...

On me dira, on dit que de toute façon on ne peut rien contre. Nous connaissons ces histoires de la cause perdue d'avance. On peut, puisque déjà cela va moins mal, et que ce n'est pas venu tout seul. La résistance à la guerre atomique existe, monte, et «Le dernier rivage» est un acte puissant de cette résistance-là. Qu'il se trouve des gens pour attaquer ce film est une bien triste chose... Cette chose, appelons-la

par son nom : tout acte pour la paix est suspect de communisme, et certains aiment encore mieux se suicider que de soutenir ce que soutiennent les communistes. Les partisans de la paix ? Des communistes. Une colombe ? Communiste. « Le dernier rivage » a beau nous venir des États-Unis et donc être lavé de tout soupçon de communisme, on l'en suspecte encore... mais certains antisémites ne suspectaient-ils pas le Pape d'être Juif ? Tout ce qui sent la Paix est communiste. Si on prenait la défense de la paix, on risquerait de se trouver à côté des communistes...

Tout cela n'est pas aussi conscient que ce que je semble vouloir le dire, il existe simplement l'*a priori* du jugement qui en fausse la justesse. Francis Blanche aurait du mal à se faire prendre au sérieux dans un rôle tragique... On n'imagine point Brigitte Bardot jouant *Phèdre*. Il y a des *a priori* plus ou moins sensés. Il est insensé de décider *a priori* qu'un film contre la guerre ne peut être, à cause de ses bons sentiments, que plat, ennuyeux, dénué de talent... C'est cela que certains sont allés y chercher : un film de propagande communiste et de « bons sentiments ». Et c'est cela que certains y ont vu avec un certain dégoût et plus ou moins de bonne foi. »

Mais ceux qui iront voir « Le dernier rivage » comme n'importe quel autre film, sans idées préconçues, verront un film admirable, avec des qualités exceptionnelles – le jeu des acteurs (ah ! quelle actrice qu'Ava Gardner !), les étranges et belles images, l'atmosphère inoubliable... Une sorte de fascination qui s'en dégage, qui donne dans la salle ce silence absolu, preuve irréfutable de l'emprise que ce film a sur les spectateurs. Nous devons à son réalisateur, Stanley Kramer, une immense reconnaissance. Nous qui croyons que la cause n'est pas perdue, nous rendons hommage à son défenseur. Voilà un grand avocat²⁵⁵.

²⁵⁵ Elsa Triolet, « La preuve par le bonheur », *La France nouvelle*, 31 décembre 1959, 741, p. 22. Texte reproduit avec l'aimable autorisation de l'association Mémoires d'Humanité.

6 | Stockholm et Sing-Sing

Stockholm, capitale de la Suède, et Sing-Sing, la prison américaine, sont deux toponymes qui eurent un retentissement international durant la Guerre froide. Le premier, indissociablement lié à la paix ; le second, à la mort.

En mars 1950, les Partisans de la paix lancent, à Stockholm, le fameux appel exigeant l'interdiction de l'arme atomique ; en juin 1953, Ethel et Julius Rosenberg, les « espions atomiques », sont exécutés sur la chaise électrique à Sing-Sing. Et, durant que les communistes lancent une campagne mondiale et font la chasse aux signatures, l'Amérique, sous l'impulsion du sénateur McCarthy, entame sa chasse aux sorcières.

Un événement, à n'en pas douter, relie Stockholm à Sing-Sing : fin août 1949, le monde apprend que l'URSS possède la bombe atomique. La Guerre froide entre alors dans une nouvelle phase ; l'appel de Stockholm, l'arrestation puis l'exécution des Rosenberg avivèrent les passions, suscitèrent des campagnes, clivèrent les forces en présence.

Ce sont deux mythes de l'âge atomique que nous abordons dans ce chapitre : la colombe mythique, picassienne²⁵⁶,

²⁵⁶ De Pablo Picasso.

symbole des Partisans de la Paix, et qui s'avéra un pigeon mal fichu ; un couple mythique, symbole de la lutte contre le mac-carthysme, sacrifié sur l'autel de « l'équilibre de la terreur ».

Le pigeon de la paix

Que croyez-vous que soit un artiste ? Un imbécile qui n'a que des yeux s'il est peintre, des oreilles s'il est musicien ou une lyre à tous les étages du cœur s'il est poète, ou même, s'il est un boxeur, seulement des muscles ? Bien au contraire, il est en même temps un être politique, constamment en éveil devant les déchirants, ardents ou doux événements du monde [...]. Non, la peinture n'est pas faite pour décorer les appartements. C'est un instrument de guerre offensive et défensive contre l'ennemi²⁵⁷.

Pablo Picasso

L'ère nucléaire et belliciste fit émerger un mouvement pacifique mondial qui naquit en France. Dès 1948, sous l'impulsion de Frédéric Joliot-Curie, des journalistes Yves Farge et Emmanuel d'Astier de La Vigerie, est créé le Mouvement des combattants de la liberté et de la paix. L'initiative est relayée, notamment dans les pays de l'Est, et aboutit à la réunion d'un « Congrès mondial des intellectuels pour la paix » qui a lieu en Pologne et réunit des délégués d'une cinquantaine de pays. La décision est alors prise d'organiser à Paris, salle Pleyel, le premier « Congrès des Partisans de la Paix », du 20 au 23 avril 1949. Ce congrès réunira deux mille délégués venus de plus de soixante pays différents. C'est à cette occasion que s'expose le symbole de la paix, la colombe de Picasso.

Quand on pense à la colombe de la paix de Picasso, on a en tête le dessin épuré d'une colombe saisie en plein vol et portant dans son bec un rameau d'olivier²⁵⁸. Mais c'est

²⁵⁷ Simone Terry, interview de Pablo Picasso, « Picasso n'est pas officier dans l'armée française », *Les Lettres françaises*, 5^e année, 48, 24 mars 1945, p. 6.

²⁵⁸ Cette colombe est celle qui illustre l'affiche du congrès d'Issy-les-Moulineaux de 1962.

oublier que Picasso produisit comme son père, José Ruiz-Blasco, peintre et colombophile, d'innombrables colombes. Celle qui nous intéresse, celle qui fut érigée en symbole en avril 1949 salle Pleyel, n'a que peu à voir avec le beau volatile stylisé qui est gravé dans nos mémoires et l'on peine à y reconnaître la griffe du maître : elle ne vole pas mais semble lourdement reposer sur des pattes difformes ; elle se détache sur un fond noir brossé à grands traits et sa blancheur est loin d'être immaculée. On comprend pourquoi c'est une colombe postérieure qui s'est substituée, dans l'imaginaire collectif, à celle-ci. Le symbole l'emporte parfois sur l'histoire et l'embellie sur le réel. Cette colombe d'ailleurs permit la création d'un *mythe*. Picasso, œuvrant pour la paix, aurait créé spécialement cette dernière pour le Congrès des Partisans de la Paix de 1949, réactualisant pour l'occasion la colombe biblique qui annonce à Noé la fin du Déluge. Mais il n'y eut ici nulle intention politique du peintre ; et le symbole de la paix, mondialement connu, est en fait un pigeon mal fichu qui faillit ne pas convenir et qu'Aragon imposa à la dernière minute.

Dans sa préface au *Cheval roux*, Elsa Triolet relate l'épisode : le congrès allait commencer, « il fallait une affiche, vite, vite, une affiche pour le Congrès, à placarder sur les murs de Paris²⁵⁹ ». On voulait qu'elle soit « exécutée par un grand artiste, rien ne pouvait être assez beau pour la paix ». On n'avait que vingt-quatre heures. À qui la demander ? On pensa à Matisse, à Picasso. Il y avait urgence.

La suite de la préface, à la seconde personne, s'adresse à Aragon :

C'est alors que tu as pensé à une lithographie, pigeon ou colombe, entrevue un jour dans un carton chez Picasso. Le père de Pablo était peintre et peignait essentiellement des

²⁵⁹ Elsa Triolet, « Préface à la guerre ou la paix » (datée de mai 1966), *Le Cheval roux*, *op. cit.*, p. 8.

pigeons, il y en avait eu beaucoup chez eux, à la maison, et Pablo en avait peint et dessiné, lui aussi. Te rappelles-tu comme tu as quitté en toute hâte la réunion, pour courir rue des Grands-Augustins à son atelier? Picasso était là, et le pigeon aussi, dans son carton, tu ne l'avais pas rêvé. «Fais-en ce que tu veux...» t'a dit Pablo. Et te voilà déjà chez l'imprimeur, Mourlot, à décider de la maquette de l'affiche, des caractères, des couleurs... le vert... le marron clair²⁶⁰...

Ainsi, Picasso n'a pas exécuté le dessin pour l'occasion; il fut extirpé d'un carton et fut loin de faire l'unanimité:

Ce même soir, tu apportes la maquette toute faite aux organisateurs. Il y a du tirage: les pattes de cette colombe ne sont-elles pas bizarres? Je n'en ai jamais vu de pareilles... Voyons, c'est un pigeon de race... Il ne s'agit pas d'ornithologie... Allez, vous nous avez eus... D'accord²⁶¹!

Car, à n'en pas douter, cette colombe est un pigeon comme le précisa Picasso lui-même, selon Pierre Daix²⁶² qui accompagna Aragon rue des Grands-Augustins et selon Geneviève Laporte qui rapporte les propos railleurs du peintre:

Le pauvre Aragon... Sa colombe, c'est un pigeon! Il ne connaît rien aux pigeons. La légende de la douce colombe, quelle blague! Il n'y a pas d'animaux plus cruels. J'en ai eu ici, moi, qui ont tué à coups de bec une pauvre petite pigeonne qui ne leur plaisait pas. Ils lui ont crevé les yeux, l'ont déchi-quetée, c'était horrible... Quel symbole pour la paix²⁶³!

²⁶⁰ *Ibid.*

²⁶¹ *Ibid.*

²⁶² Pierre Daix, *Des forteresses aux musées : entretiens avec Jean-Frédéric et Marie-Karine Schaub*, Paris, Albin Michel, coll. « Itinéraires du savoir », 2011.

²⁶³ Geneviève Laporte, « *Si tard le soir, le soleil brille* », *Pablo Picasso*, Paris, Plon, 1973, p. 34.

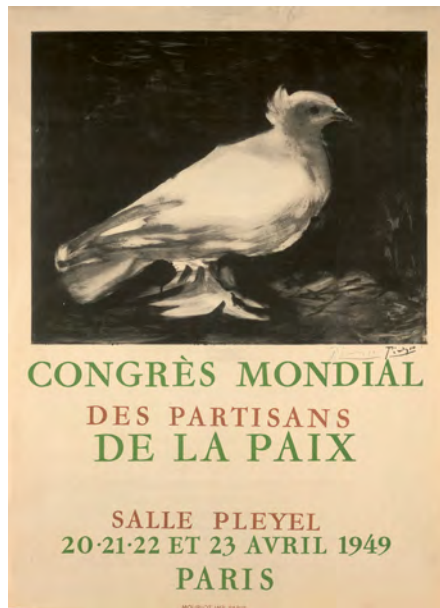


FIGURE 12 Pablo Picasso, affiche : *Congrès mondial des partisans de la paix*, Paris Salle Pleyel (20 au 23 avril 1949). Imprimé et publié par Fernand Mourlot. © The Metropolitan Museum of Art, Dist. GrandPalaisRmn/image of the MMA. © Succession Picasso 2024.

Un pigeon qui devient une colombe...; une colombe cruelle pour symboliser la paix...: ainsi s'opéra la transmutation. Et le symbole rayonna et contribua à la gloire de Picasso (fig. 12):

Voilà l'affiche sur les murs de Paris, partout, en lés, comme du papier peint! La voilà répétée des milliers de fois, portée par la foule qui défile au Parc des Princes par un grand soleil... Picasso dans la tribune se tourne vers nous et dit avec une extraordinaire surprise, une joie émerveillée: « Mais, alors! c'est la gloire? » Il a raison, rien n'aura tant fait pour sa gloire populaire que cette colombe et celles qui la suivirent. Elles apparaissent sur des plats

de céramique de Vallauris, sortant des mains des artisans de Tachkent, des enfants les copient et en inventent d'autres, elles prennent un type asiatique, elles nous viennent en timbres, insignes pour la boutonnière, sur les cartes de vœux de nouvel an et des cartes postales... C'est un lâché de millions de colombes au-dessus de la terre et, jusqu'ici, elles sont restées le symbole d'une réalité²⁶⁴.

Un an après le congrès de la salle Pleyel, le 19 mars 1950, le Comité du Conseil mondial des partisans de la paix, réuni à Stockholm, lance, à l'initiative de son président, Joliot-Curie²⁶⁵, le fameux « Appel de Stockholm » :

Nous exigeons l'interdiction absolue de l'arme atomique, arme d'épouvante et d'extermination massive des populations. Nous exigeons l'établissement d'un rigoureux contrôle international pour assurer l'application de cette mesure d'interdiction.

Nous considérons que le gouvernement qui, le premier, utiliserait contre n'importe quel pays l'arme atomique, commettrait un crime contre l'humanité et serait à traiter comme criminel de guerre.

Nous appelons tous les hommes de bonne volonté dans le monde à signer cet appel.

Nombreux sont les historiens et politologues à souligner que le Conseil mondial de la paix, stratégiquement impulsé par le Kominform, fut une « pièce centrale du dispositif soviétique de la Guerre froide et plus généralement l'une des formes récurrentes [...] de la mobilisation par l'URSS des intellectuels et des masses occidentales à des fins de défense de son propre

²⁶⁴ Elsa Triolet, « Préface à la guerre ou la paix », art. cité, p. 8-9.

²⁶⁵ Joliot-Curie sera, jusqu'à sa mort en 1958, président du Conseil mondial de la paix.

camp²⁶⁶». Alors qu'éclate, presque dans le même temps, la guerre de Corée (juin 1950), une campagne mondiale et retentissante pour faire signer l'appel est lancée par les communistes. 400 millions de signatures, dont 14 millions en France auraient été récoltées. Le journal *L'Humanité* publie d'ailleurs à de multiples reprises des listes de personnalités signataires et toute la presse du PCF rend compte jour après jour d'un élan populaire contre la bombe et pour la paix, ici aux PTT, là chez les mineurs, les métallurgistes, avec l'appui de la CGT, ou dans tel et tel village où l'on signe, dit-on, à cent pour cent...

Certes, d'aucuns appellent à ne pas signer l'Appel. C'est le cas par exemple du journal *Le Monde*, dont le directeur écrit, dans son édition du 28 octobre 1950 :

L'appel de Stockholm est un appel à la peur. Il est une arme de guerre froide. Et nous nous refusons à le signer parce que précisément, nous sommes pour la paix... Serviteurs de la dictature stalinienne, les signataires de l'appel de Stockholm doivent être dénoncés²⁶⁷.

La Croix refuse également d'appeler à la signature, considérant que l'appel est unilatéral et qu'il est un outil de propagande communiste. Les neutralistes et catholiques de gauche ne pouvaient s'y rallier ; on vit donc émerger, comme le signale Pierre Milza, « entre 1948 et 1953, un courant de contestation anti-nucléaire très proche des positions de l'URSS²⁶⁸ » et quasiment hégémonique. Reste que le PCF parvint, avec l'Appel, à faire signer bien au-delà de sa sphère d'influence politique.

²⁶⁶ Frédérique Matonti, « La colombe et les mouches. Frédéric Joliot-Curie et le pacifisme des savants », art. cité, p. 126.

²⁶⁷ Cité dans Pierre Milza, « Les mouvements pacifistes et les guerres froides depuis 1947 », dans *Les Internationales et le problème de la guerre au XX^e siècle. Actes du colloque de Rome (22-24 novembre 1984)*, Rome, École française de Rome, 1987, p. 270, URL : https://www.persee.fr/doc/efr_0000-0000_1987_act_95_1_2900 (consulté le 30.09.2024).

²⁶⁸ *Ibid.*, p. 276.

Le Chant interrompu. Histoire des Rosenberg

Now that they are gone, you know the truth it can be told

They were sacrificial lambs in the market place sold

Julius and Ethel

Julius and Ethel

Now that they are gone, you know the truth it can come out

They were never proven guilty beyond a reasonable doubt

[...]

Well, they say they gave the secrets of the atom bomb away

Like no one else could think of it, it wouldn't be here today

Julius and Ethel

Julius and Ethel

Someone said the 50s was the age of great romance

I say that's just a lie, it was when fear had you in a trance²⁶⁹

Bob Dylan, «Julius And Ethel»

Le 29 août 1949, le monde apprend, médusé, que l'Union soviétique vient de procéder à un essai de bombe atomique. L'Amérique n'a plus le monopole de la bombe ; la suspicion se développe : les secrets du projet Manhattan ont été éventés ; il y a eu des fuites, des trahisons, de l'espionnage. Commence alors une chasse à l'espion. En juin 1950, le FBI obtient les aveux de David Greenglass qui, sous l'instigation de son beau-frère, Julius Rosenberg, un ingénieur, fabriquant de machines-outils, aurait transmis aux Russes des croquis, des schémas, des

²⁶⁹ « Maintenant qu'ils sont partis, tu connais la vérité, elle peut être dite/ Ils étaient des agneaux sacrificiels vendus sur le marché/ Julius et Ethel/ Julius et Ethel/ Maintenant qu'ils sont partis, tu sais que la vérité elle peut sortir/ Ils n'ont jamais été prouvés coupables au-delà de tout doute raisonnable/ [...]/ Eh bien, ils disent qu'ils ont donné les secrets de la bombe atomique/ Comme si personne d'autre ne pouvait y penser, elle ne serait pas là aujourd'hui/ Julius et Ethel/ Julius et Ethel/ Quelqu'un a dit que les années 1950 étaient l'époque du grand romantisme/ Je dis que c'est juste un mensonge, c'était quand la peur te tenait en transe » (traduit par mes soins).

notes concernant la bombe A, et la liste des scientifiques travaillant à Los Alamos. On accuse les Rosenberg²⁷⁰, Julius et son épouse Ethel, d'avoir mis sur pied un réseau d'espionnage et d'être des « espions atomiques ». Ils nient jusqu'au bout.

Le 19 juin 1953, ils sont exécutés sur la chaise électrique.

Coupables ou innocents ? Depuis la déclassification de certains documents d'archive de la CIA en 1995, l'ouverture des archives de Moscou, les déclarations de Morton Sobell²⁷¹ en 2008, on n'en peut plus douter : Julius Rosenberg fut bien un agent soviétique à la tête d'un réseau d'espionnage mais il n'eut accès, *via* son beau-frère, simple soldat à Los Alamos et totalement analphabète scientifiquement parlant, qu'à bien peu d'informations concernant le projet Manhattan ; il est absurde de penser qu'il ait pu, comme le déclara le juge Kaufman dans sa sentence le 9 avril 1951, livrer le secret de la bombe aux Russes :

Je considère votre crime comme pire qu'un meurtre... En remettant entre les mains des Russes la bombe A des années avant qu'ils puissent la réaliser, selon nos plus grands savants, vous avez, d'après moi, causé par votre conduite l'agression communiste en Corée, dont il a résulté des pertes excédant 50 000 morts. Qui sait si des millions d'innocents ne paieront pas le prix de votre trahison. De fait, par votre trahison, vous avez altéré le cours de l'histoire aux dépens de notre pays²⁷².

²⁷⁰ Pour un rappel de l'affaire Rosenberg, voir André Kaspi, « Les Rosenberg étaient-ils coupables ? », *L'Histoire*, 181, octobre 1994, URL : <https://www.lhistoire.fr/les-rosenberg-%C3%A9taient-ils-coupables%C2%AO> (consulté le 30.09.2024).

²⁷¹ L'ingénieur Morton Sobell, accusé d'espionnage en même temps que les Rosenberg, fut condamné à trente ans de prison ; lui qui clama toujours son innocence, confia pourtant au *New York Times*, en 2008, à l'âge de 91 ans, avoir espionné pour le compte de l'Union soviétique.

²⁷² Cité dans Marie-France Toinet, *La Chasse aux sorcières. 1947-1957*, Bruxelles, Complexe, coll. « La Mémoire du siècle », 1984, p. 112.

On s'est beaucoup interrogé sur les Rosenberg, et notamment sur le degré d'implication d'Ethel; on continue de le faire. Qui donc furent-ils? Les victimes expiatoires d'un procès à charge? De criminels espions atomiques? Les Rosenberg étaient communistes. Est-ce là leur crime? Dans cette ère atomique, cette époque hystérique, tellement clivée qu'elle ne pouvait entrevoir que le blanc ou le noir (le rouge), les Rosenberg ne pouvaient être que coupables ou innocents. Personne alors ne pouvait avancer l'argument, moins manichéen, selon lequel, en espionnant, les Rosenberg, comme bien d'autres d'ailleurs, étaient persuadés d'œuvrer pour une cause juste, contre le monopole atomique américain. S'ils furent coupables alors, peut-être est-ce d'avoir estimé que diffuser des secrets sur la bombe A, c'était servir la paix; peut-être est-ce d'avoir été, à leur petit niveau, des artisans de «l'équilibre de la terreur».

Dans le contexte de la Guerre froide, l'affaire Rosenberg prit une dimension internationale. Dès 1952, les communistes lancèrent une campagne pour obtenir leur libération. En France la mobilisation pour cette cause fut exceptionnelle et dépassa très largement le cercle d'influence du PCF. Que ce soit dans *L'Humanité* ou dans *Ce Soir*, dans le journal anarchiste *Le Libertaire*, dans *Le Monde*, dans *L'Aurore*, dans la revue catholique *La Quinzaine*... on réclame la grâce, fût-ce pour des raisons divergentes. Ainsi, *L'Aurore*, convaincu de la trahison des Rosenberg, ces espions qui bafouent «tout le monde libre au profit d'un État totalitaire», demande-t-il, plutôt qu'une «exécution qui servirait trop la propagande de Moscou», un «geste de clémence» qui serait tout à l'honneur de l'Amérique²⁷³.

Vladimir Pozner, Howard Fast, Paul Eluard, Georges Soria²⁷⁴, Sartre s'expriment dans la presse française en faveur

²⁷³ «L'Affaire Rosenberg», *L'Aurore*, 2586, 13^e année, p. 3.

²⁷⁴ Georges Soria écrira sur l'affaire Rosenberg une pièce de théâtre intitulée *La Peur* et publiée aux Éditeurs français réunis en 1954. La pièce fut présentée au théâtre Monceau à Paris dans une mise en scène de Tania Balachova et des décors de Max Douy en mai 1954.

des Rosenberg; apposant sa signature sur un télégramme adressé à Truman, Roland Dorgelès demande la grâce; l'historien catholique Jacques Madaule fait de même et François Mauriac, pourtant peu enclin à partager la position des communistes, préside en juillet 1953 un meeting catholique qui demande la révision du procès Rosenberg.

Le 9 décembre 1952 est organisé à la Mutualité, à Paris, un grand rassemblement dont le mot d'ordre est « Libérez les Rosenberg ». À la tribune ou par lettres interposées, les intellectuels, les artistes et écrivains s'expriment : Picasso, Claude Roy, Marc Beigbeder, Sartre, Vercors, Hervé Bazin, Aragon, Wurmser²⁷⁵...

Après l'exécution, le combat ne s'arrête pas. Il s'agit dès lors de rendre hommage à ce couple désormais *mythique*, véritable symbole de la lutte contre le maccarthysme, la chasse aux sorcières, et contre ceux qui estimèrent, comme le procureur Irving Saypol, que « ce procès fut un sous-produit nécessaire de l'âge atomique²⁷⁶ »; il s'agit de réhabiliter les Rosenberg et de dire, tout au moins, l'horreur d'une exécution qui eut pu se commuer en peine de prison.

En 1955, un grand nombre d'intellectuels français cosignent un ouvrage, *Le Chant interrompu. Histoire des Rosenberg*²⁷⁷, qui se présente comme une véritable enquête, documents à l'appui et retrace l'historique de l'affaire de « U.S.A 1950 », chapitre 1,

²⁷⁵ On trouvera dans *Droit et Liberté*, 118, de janvier 1953, en p. 2, les déclarations prononcées ou lues à la Mutualité.

²⁷⁶ Cité par Claude Julien, « Le temps de la suspicion et de la peur », dans Catherine Varlin et René Guyonnet (dir.), *Le Chant interrompu. Histoire des Rosenberg*, textes de Louis Aragon, Pierre Courtade, Maurice Druon et al., Gallimard, coll. « NRF », 1955, p. 22. Toutes les pages indiquées entre parenthèses renvoient à cette édition.

²⁷⁷ *Le Chant interrompu. Histoire des Rosenberg*, op. cit. Le titre est tiré d'un vers de la lettre-poème qu'Ethel Rosenberg écrivit à ses fils dans la prison de Sing-Sing, le 24 janvier 1953, et que traduisit Vladimir Pozner : « Vous apprendrez un jour mes fils vous apprendrez/ Pourquoi nous reposons sous terre/ Le livre à moitié lu le chant interrompu/ Et la besogne inachevée ».

aux «Derniers jours», chapitre 11. Les six chapitres suivants évoquent l'exécution («Paris, cette nuit-là»), puis ses conséquences, la mort de leur avocat surmené, Manny Bloch, le sort des enfants Rosenberg; et l'ouvrage se clôt sur le chapitre 18, «Il faut rouvrir le dossier».

La liste des cosignataires de l'ouvrage mérite qu'on s'y arrête: rarement un événement aura rassemblé, dans une même publication, des intellectuels si divers, et réuni, derrière une même cause, fût-ce pour des motivations diverses, de tels représentants des lettres françaises. Des romanciers, des poètes, des journalistes, des historiens, contribuent au projet et Picasso lui-même l'introduit avec deux dessins d'Ethel et Julius Rosenberg. On trouve dans l'œuvre un poème de Prévert, des textes écrits par Sartre, par des compagnons de route et militants du PCF (Aragon, Elsa Triolet, Pierre Courtade, Jean Fréville, Pierre Gascar, Guillevic, Henri Pichette, Vladimir Pozner, Claude Roy, Vercors); par des gaullistes de gauche (Maurice Druon, Joseph Kessel), des catholiques d'obédiences diverses (Jacques Madaule, François Mauriac, Claude Julien); et par des écrivains étrangers de renom, le Russe Ilya Ehrenbourg, l'américain Howard Fast, le Belge Franz Hellens, et l'Allemande Anna Seghers. Que nous disent ces intellectuels?

Claude Julien, journaliste au *Monde* et spécialiste des questions américaines, replace l'affaire dans son contexte géopolitique: «L'affaire Rosenberg reste incompréhensible si on ne lui restitue pas le climat passionnel créé par le maccarthysme» (p. 26). Il décrit le maccarthysme comme une machine à broyer, McCarthy ayant «su capitaliser à son profit une hystérie collective qu'il exploita avec le talent d'un grand démagogue» (p. 23). Le sénateur américain voulait, selon Julien, «offrir à l'opinion une victime à immoler pour apaiser sa fureur». Le maccarthysme fut donc «le règne de la suspicion et de la peur» (p. 24) qui permit à l'Amérique de «réhabilit[er] le mouchard» (p. 25), en l'occurrence Greenglass. Selon

le journaliste, «libérée de son hystérie anti-communiste, l'opinion américaine se serait indignée de la condamnation de Julius Rosenberg» (p. 25).

Pierre Gascar, émouvant, relit et commente les *Lettres de la maison de la mort*, la correspondance de Julius et Ethel Rosenberg publiée par Gallimard en juin 1953: «Voilà ce qu'on a tué: ce bonheur qui ne demandait qu'un destin paisible, cette douceur irremplaçable de la maternité, cet amour conjugal qui se nourrissait de sa constance» (p. 144).

Mauriac, dans un court texte intitulé «Le supplice de l'espérance» se concentre sur l'aveu que, jusqu'à la dernière minute, Eisenhower, pour dormir tranquille, attendit des Rosenberg. Il évoque les multiples appels, recours, dates de mise à mort fixées, annulées, reportées; un «supplice par l'espérance» pire que «le supplice de la baignoire» (p. 171). La sentence de mort fut effectivement utilisée comme un chantage – leur vie contre des aveux; l'objectif étant de démanteler tout le réseau d'espionnage. Mais les Rosenberg n'avouèrent jamais. Et le chantage, comme l'indique Mauriac, aboutit «à cette pièce laquée, violemment éclairée, que meuble une chaise unique. Ah! c'est plus "nickel", certes, que la guillotine!» (p. 172) Mauriac ne tranche pas la question de la culpabilité des Rosenberg, mais il termine ainsi:

Nous songeons qu'un seul témoignage suffit, dans ce pays libre, pour qu'un jeune homme, pour qu'une jeune femme soient invités à s'asseoir sur la chaise de Sing-Sing; et puis on la retire, on l'avance à nouveau, on la leur tend, on la retire encore... C'est un prodige de la technique judiciaire. C'est le comble de la justice; et plus que nous n'en pouvons supporter.

Pierre Courtade, journaliste à *L'Humanité*, dans un texte très virulent, «Ils sont morts», dénonce le «fascisme américain» (p. 217) et juge les assassins des Rosenberg, qui «se

cachent pour tuer derrière la statue de la Liberté», pires que les «assassins nazis». Il incrimine les Américains, généraux, politiciens, journalistes et «Intellectuels qui n'ont pas eu un mot» (p. 218). Au nom des «martyrs» et «témoins», Julius et Ethel, il appelle à la vengeance mais une vengeance telle que les époux Rosenberg l'auraient désirée; une vengeance qui consistera à faire de leurs noms «le ciment de l'union des hommes de tous les pays, dans l'action pour la paix» (p. 218).

Sartre reprend ici «Les animaux malades de la rage», qu'il avait publié dans *Libération* le 22 juin 1953 et dans lequel il s'adresse à l'Amérique à la deuxième personne; il compare les Rosenberg à Sacco et Vanzetti²⁷⁸. Le texte est virulent, il dénonce un «lynchage légal qui couvre de sang tout un peuple» (p. 224). «L'affaire Rosenberg est notre affaire», affirme-t-il: «des innocents qu'on fait mourir, c'est l'affaire du monde entier» (p. 225). L'exécution des Rosenberg aura, selon lui, des répercussions mondiales: «selon que vous donniez la vie ou la mort aux Rosenberg, vous prépariez la paix ou la guerre mondiale». L'Amérique n'a pas écouté l'Europe qui ne demandait ni dollars, ni armes, ni soldats, mais deux vies. Dès lors, plus question de nous parler d'alliance; tel est en substance le contenu du propos. Et, shakespearien, Sartre ajoute plus loin «il y a quelque chose de pourri en Amérique» (p. 227). Pour lui aussi, les États-Unis sont «le berceau d'un nouveau fascisme». Sartre s'en prend ensuite au militarisme américain, et à ce qui est bien à la base de l'affaire Rosenberg, la bombe; la bombe atomique que les Américains veulent se garder, eux qui ne vivent «tranquilles que [s'ils sont] seuls à pouvoir détruire la terre». Il nie l'argument de la trahison scientifique: pour lui, «la science se développe partout au même rythme» et en tuant les Rosenberg, les Américains ont «tout simplement essayé d'arrêter les progrès de la science par un sacrifice

²⁷⁸ Les familles du capitaine Dreyfus et de Vanzetti intervinrent pour demander la grâce des Rosenberg.

humain». « Vous avez peur de tout », dit Sartre aux Américains, « des Soviétiques, des Chinois, des Européens; vous avez peur les uns des autres, vous craignez l'ombre de votre propre bombe » (p. 227-228). Et de conclure : « Attention, l'Amérique a la rage. Tranchons tous les liens qui nous rattachent à elle, sinon nous serons à notre tour mordus et enragés. »

Ilya Ehrenbourg s'exclame : « C'est plus qu'un crime, c'est de la démence » (p. 232) ; Maurice Druon élève les Rosenberg au rang de symbole, ils incarnent, dit-il, « l'individu innocent écrasé au bout du long engrenage de la bêtise, de la peur, de l'acharnement des privilégiés à défendre leurs privilèges, et de l'impuissance à arrêter les propagandes » (p. 279) ; Elsa Triolet recopie des extraits du roman post-apocalyptique qu'elle vient d'achever, *Le Cheval roux*, extraits dans lesquels elle évoque les Rosenberg et elle clôt son texte sur : « Ethel et Julius morts, et leurs enfants vivants, ont uni et unissent tout ce qu'il y a d'humain dans le monde entier, pour la protection de la vie même sur notre planète, menacée par les entrepreneurs d'apocalypse » (p. 242).

Claude Roy s'en prend au « honteux silence » des écrivains américains. L'Amérique est un pays « tapageur » nous dit-il, « l'Amérique atomique et ses explosions font un vacarme à ébranler les sourds, à fabriquer les morts » (p. 243). Mais sur l'affaire Rosenberg plane un silence de mort. Les intellectuels américains, où donc étaient-ils ? Hemingway qui, ironise Roy, « a raconté l'histoire d'un vieil homme qui lutte pendant deux jours et deux nuits contre la mer et un poisson » (p. 244), ne s'est pas « intéressé à l'histoire d'un homme et d'une femme qui ont lutté pendant trois ans contre l'iniquité, la solitude, la haine et la mort ». Dos Passos, célébra « Tom Mooney, Sacco et Vanzetti, les victimes de l'oppression et de la réaction américaine » ; mais « pour Ethel et Julius Rosenberg, John Dos Passos n'a pas eu un mot ». Steinbeck, « [prit] parti, jadis, pour les misérables révoltés contre leur misère », « mais pour Ethel et Julius Rosenberg, John Steinbeck n'a pas eu un

mot». Archibald MacLeish, John Hersey, Lionel Trilling? Ils n'ont «pas eu un mot». William Faulkner qui prononça, lors de la remise de son prix Nobel, «de belles paroles» sur le rôle de l'écrivain, «William Faulkner s'est terré, et il n'a pas eu un mot pour Julius et Ethel Rosenberg». Et c'est ce silence, «le silence de la terreur et de la lâcheté» que fustige Claude Roy.

C'est Aragon qui clôt le recueil :

L'exécution des Rosenberg, c'est un acte pour isoler dans le monde ceux qui croient que la paix peut être sauvée, c'est un acte de défense et d'agression de la politique du Pentagone, de la politique d'hégémonie américaine, basée sur la terreur atomique, la mythologie du feuilleton anti-soviétique qu'il fallait étayer de signes visibles et sanglants.

Il fallait aussi, pour le prestige des seigneurs de la guerre, affirmer qu'eux seuls, avec leur science, pouvaient inventer la bombe atomique. Les autres, les sous-hommes, ne pouvaient la devoir qu'à l'espionnage, à la trahison, à l'astuce des Juifs Rosenberg [p. 294].

L'âge atomique des jeunes

Comme le rappelle Isabelle Miclot,

en février 1950, une circulaire fut émise par le ministère de l'Éducation nationale portant « interdiction d'inspirer aux élèves l'horreur de la guerre atomique à l'aide de lecture, de dictées, d'énoncés de problèmes, de modèles de dessins, de démonstrations scientifiques, de cours d'instruction civique et de manifestations diverses »²⁷⁹.

On pourrait y voir, comme l'indique l'historienne, une « certaine réserve », mais le terme « censure » semble plus adéquat, car il ne s'agissait pas tant de protéger la jeunesse de cette « horreur » que de museler les enseignants qu'on soupçonnait d'accointances communistes. L'imaginaire atomique fut cependant largement diffusé auprès des jeunes, sinon par l'école, du moins par la littérature de jeunesse dont Isabelle Nières-Chevrel précise qu'elle « n'a jamais été un cocon qui

²⁷⁹ Isabelle Miclot, « Émotions nucléaires : la population française face à la menace de guerre nucléaire 1950-1960 », dans Philippe Buton, Olivier Büttne et Michel Hastings (dir.), *La Guerre froide vue d'en bas*, op. cit., URL : <https://books.openedition.org/editions-cnrs/23744> (consulté le 30.09.2024).

maintiendrait les enfants loin des luttes politiques et sociales des grandes personnes²⁸⁰ ».

Durant toute la Guerre froide, on vit proliférer une *littérature atomique* à destination de différentes tranches d'âge. Les BD, les illustrés, les imagiers furent alors imprégnés de l'actualité de l'ère atomique et même de l'avancée des recherches nucléaires. L'atome, suscitant l'intérêt de la jeunesse, devint un produit d'appel comme le note Philippe Videlier : « [t]out se passe alors comme si la seule évocation de l'atome suffisait à susciter l'intérêt de la jeunesse²⁸¹ ». Majoritairement valorisé, présenté comme une source inépuisable de progrès, l'atome se déclina sous toutes ces formes, fantaisistes ou réalistes. Les héros de jeunesse les plus populaires eurent leurs objets atomiques ; des physiciens nucléaires furent mis en scène, en vignettes, en images ; l'espionnage atomique fut à la mode ; des super-héros aux pouvoirs décuplés par l'atome émergèrent, sous l'impulsion de la science-fiction et des *comics* américains.

« L'atome est notre avenir, l'atome est notre ami » : tel est peu ou prou, à quelques exceptions notables, le message véhiculé dans ces œuvres à destination de la jeunesse ; un message propagandiste, visant à promouvoir le nucléaire civil, à escamoter le nucléaire militaire, et qui fut également diffusé dans un documentaire, *Notre ami l'atome*, dans lequel Walt Disney mit son art de l'animation au service du Génie atomique.

²⁸⁰ Isabelle Nières-Chevrel, « Préface », dans *Écrire pour la jeunesse en France et en Allemagne dans l'entre-deux-guerres*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, URL : <http://books.openedition.org/pur/38214> (consulté le 30.09.2024).

²⁸¹ Philippe Videlier, « La découverte du malheur. Les bandes dessinées de l'âge atomique », *Alliage. Culture-Science-Technique*, 10, 1991, p. 72-73, URL : <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03419580> (consulté le 30.09.2024).

Alors que, dans son ensemble, la littérature de jeunesse reprend, unanimement, la propagande nationale, une œuvre se distingue. C'est dans un roman jeunesse oublié, *Les Voyageurs de « l'Espérance »*, écrit par Georges Duhamel en 1953, que la face sombre du génie bifront fut mise en évidence. Ce récit de l'âge atomique, post-apocalyptique, met en scène une famille qui, après l'explosion de bombes atomiques, se voit contrainte de fuir et de naviguer en quête d'un havre. Voilà une œuvre qui n'épargne rien ni personne, qui dit clairement la possibilité du globocide, la responsabilité des scientifiques enfermés dans leurs tours d'ivoire; une œuvre qui mérite d'être redécouverte.

Atomas, Atome Kid, Anatoll Bikini et les autres

Que sa fin tragique serve d'avertissement à tous ceux qui tenteraient, à des fins criminelles, d'oublier que la science véritable est au service de l'humanité, que son but est de travailler à l'avancement du progrès et non de servir la vanité, l'ambition ou la tyrannie [...]. Et qu'enfin, au-dessus de la Science, il y a... l'Homme.

Edgar P. Jacobs, *Les Aventures de Blake et Mortimer*

Dans les années 1950, les illustrés²⁸² destinés à la jeunesse abondent; la science-fiction a le vent en poupe et, comme le note Philippe Videlier, « [l]e summum du progrès scientifique dans la bande dessinée s'exprime par la manipulation de l'atome, qui revient comme un leitmotiv »; « L'atome est le signe incontesté de l'avenir et du progrès »²⁸³.

Les héros les plus réputés de l'époque n'échappent pas à cette emprise et l'on voit proliférer les objets et inventions atomiques les plus extravagants, destinés soit à multiplier les gags, soit à

²⁸² Nous passerons ici en revue quelques illustrés, périodiques, BD français ou belges, ces derniers étant largement diffusés en France.

²⁸³ Philippe Videlier, « La découverte du malheur. Les bandes dessinées de l'âge atomique », art. cité.

susciter la croyance dans le progrès et à envisager le dépassement des limites humaines (fig. 13-15). Charlot²⁸⁴ se dote d'un balai atomique; Bibi Fricotin²⁸⁵ d'une Super-Usine Atomique; Nic et Mino²⁸⁶, de Jean Ache et Claude Dupré, explorent, en 1959, un complexe atomique, indispensable, apprend-on, pour exploiter les gisements de l'Antarctique. Quant au moteur, aux missiles et à la propulsion atomiques, ils font rêver la jeunesse et se déclinent à foison: les Pieds Nickelés²⁸⁷ ont leur fusée; le professeur Tournesol, dans le Centre de recherche atomique de Syldavie, vise l'objectif Lune; le *Nébulator*²⁸⁸ part en croisière; l'avion atomique de *L'Étrange Aventure*²⁸⁹ d'Yves Gilbert remonte le temps et entraîne les lecteurs de *Cœurs Vaillants* en plein Moyen Âge; l'Espadon²⁹⁰ d'Edgar P. Jacobs est un avion à réaction porteur de missiles atomiques.

Dans la BD franco-belge ou les *comics* américains largement répandus en France après guerre, le savant, l'inventeur, le physicien, sont des personnages clés des fictions atomiques – le Mortimer de E. P. Jacobs est un physicien nucléaire; le professeur Tournesol de Hergé manipule l'atome; Bull Rockett est un atomiste –, et sont souvent confrontés à des scientifiques dévoyés, ratés, qui œuvrent pour la destruction.

²⁸⁴ Roland Montaubert et René Pellos, *Charlot et le balai atomique*, Paris, Société parisienne d'édition, coll. «Les Beaux Albums de la jeunesse joyeuse», 16, 1954.

²⁸⁵ Pierre Lacroix, *Bibi Fricotin et la Super-Usine Atomique*, Paris, Société parisienne d'édition, coll. «Les Beaux Albums de la jeunesse joyeuse», 8, 1955.

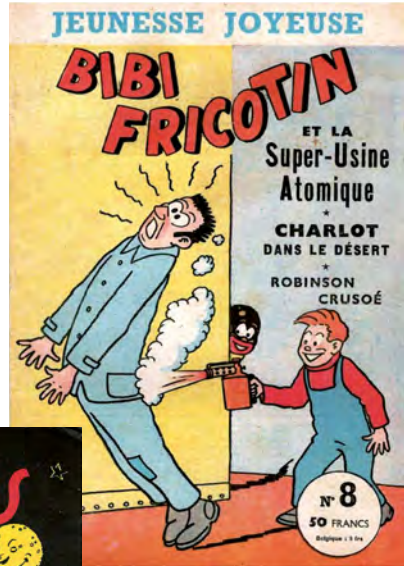
²⁸⁶ Jean Ache et Claude Dupré, «Un appel de l'Antarctique», publié dans *Le Journal de Mickey*, 332 à 363, 1958-1959.

²⁸⁷ Roland Montaubert et René Pellos, *Les Pieds Nickelés et leur fusée atomique*, Paris, Société parisienne d'édition, coll. «Les Beaux Albums de la jeunesse joyeuse», 40, janvier 1958.

²⁸⁸ Guy Sabran, *La Croisière du Nébulator, fusée atomique*, Paris, Générale publiée, 1946.

²⁸⁹ Yves Gilbert (sous le pseudonyme de Jean Lebert), *L'Étrange Aventure, Cœurs Vaillants*, avril à juin 1957.

²⁹⁰ Edgar P. Jacobs, *Le Secret de l'Espadon*, publié en 1946 dans *Tintin* et aux éditions du Lombard à compter de 1950.



FIGURES 13-15 Charlot, Bibi Fricotin, Les Pieds Nickelés, Paris, Société parisienne d'édition, coll. «Les Beaux Albums de la jeunesse joyeuse», 8, 1955. Droits réservés.

Comme l'indique Désirée Lorenz :

La nouvelle science-fiction française après-guerre est fortement modelée par les *comics* : la copie ou l'emprunt, voire le plagiat, sont monnaie courante. Dans cette veine, les premiers démarquages de super-héros français comme *Fulguros* (1947), *Satanax* (1948), ou encore *Atomas* (1948) sont créés, constituant un objet d'étude riche pour qui s'intéresse à la formation de la science-fiction française à cette période²⁹¹.

Dans la lignée des super-héros des *comics* américains, le protagoniste de maintes aventures est qualifié d'« atomique », le terme n'ayant parfois aucun rapport avec l'énergie nucléaire mais connotant le pouvoir, la puissance décuplée et quasiment surhumaine. Et voici Téppy-Ho²⁹², le « sergent atomique » ; Gilda l'atomique de Van Straelen ; Cyclone, l'Homme atomique. Atome Kid, avatar du professeur Stuart, avec cagoule, lunettes et combinaison, apparaît chez Artima en 1956 ; Durane fait de son Dydo un roi Atomique ; Pellos crée, en 1948, *Atomas*²⁹³, un héros à propulsion atomique dont « l'univers visuel [...] est hanté par la Seconde Guerre mondiale et par l'imaginaire du nucléaire et du crime de masse²⁹⁴ ». En 1956 et 1958, dans le *Journal de Mickey*, on peut lire « Une eau atomique ! » et « Dingo, champion atomique »²⁹⁵, ce dernier, contaminé lors de son passage sur une zone interdite d'expérience atomique, étant soudain doté d'une force prodigieuse.

²⁹¹ Désirée Lorenz, « Super-héros et science-fiction française dans l'immédiat après-guerre », *ReS Futurae*, 14, 2019, URL : <https://doi.org/10.4000/resf.3651> (consulté le 30.09.2024).

²⁹² Par Cézard, publié dans *Plutos* et édité chez LUG en 1950.

²⁹³ Paru dans *Mon Journal*, 70 à 86, 1948.

²⁹⁴ Désirée Lorenz, « Super-héros et science-fiction française dans l'immédiat après-guerre », art. cité.

²⁹⁵ « Une eau atomique ! », *Le Journal de Mickey*, 223, septembre 1956 ; « Dingo, champion atomique », *Le Journal de Mickey*, 321, juillet 1958.

En pleine Guerre froide, les publications jeunesse flirtent également avec le récit d'espionnage. *L'Affaire Tournesol* (1956) d'Hergé se concentre sur l'enlèvement du fameux professeur auquel on veut extorquer les plans d'une arme de destruction massive de son invention, plans qu'il détruira, conscient de la menace qu'ils représentent pour l'humanité. Des épisodes de Bull Rockett²⁹⁶ mettent en scène des espions, le sabotage d'un sous-marin atomique... Petit-Riquet Reporter²⁹⁷ est confronté à un espion atomique. Les récits de guerre évoquent également les essais atomiques, comme c'est le cas dans *Garry* (1956). Des BD s'intitulent *La Guerre des atomes*, *Bombe atomique*²⁹⁸. Les invasions de Martiens ont la cote et se soldent parfois par des explosions atomiques comme dans «Guerre à la terre»²⁹⁹ de Liquois et Marijac qui en font un moyen de négocier la paix.

Certains scénaristes et dessinateurs illustrent avec humour les conséquences des bombes et des essais atomiques. Pierre Anceleu et Castri mettent en scène l'atoll de Bikini dans *Le Destin atomique d'Anatoll Bikini*³⁰⁰. « Dans l'atoll qui porte son nom, Anatoll Bikini coulait des jours heureux en compagnie de Boule-de-Suif et Tout-en-Lard ses deux cochons préférés et d'une aimable chèvre dénommée Peau-de-Bique » : ainsi s'ouvre le récit, avant qu'un savant américain ne lorgne l'île paradisiaque « pour y jeter le trouble et la consternation » (fig. 16).

²⁹⁶ Dans *Plutos*, 39, 43, 48, 1952.

²⁹⁷ Albert Bonneau et Gaston Niezab, *Petit-Riquet Reporter, Espion atomique*, Léon Brunier, 1954.

²⁹⁸ Claude-Henri, *La Guerre des atomes*; Kline, *Bombe atomique*, tous deux publiés chez SAETL (récit complet des sélections Pic et Nic), 1946.

²⁹⁹ Auguste Liquois et Marijac, «Guerre à la terre», *Le Coq Hardi*, 10 bis, 1^{er} avril 1946.

³⁰⁰ Pierre Anceleu et Castri, *Le Destin atomique d'Anatoll Bikini*, SEBF, coll. «Jean-François», 1947.



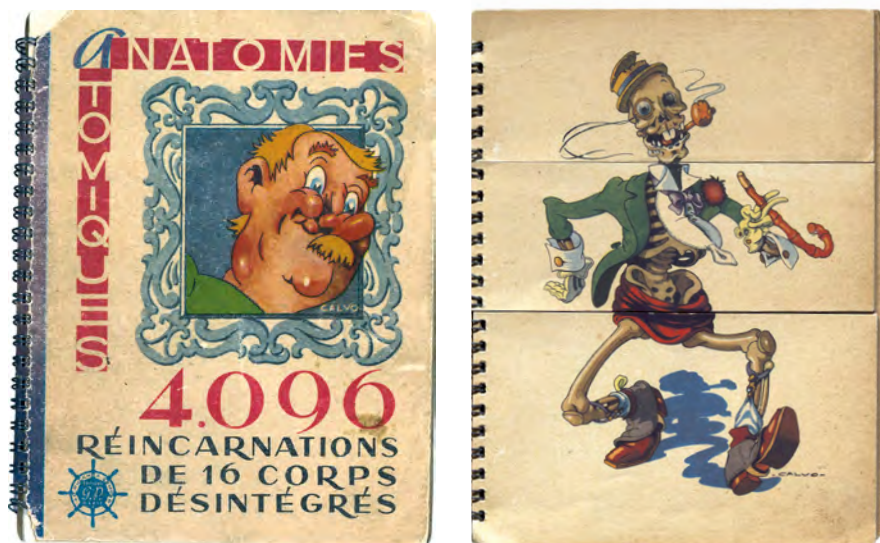
FIGURE 16 *Le Destin atomique d'Anatoll Bikini*. Droits réservés.

Calvo produit un livre à système, un carnet à spirale contenant seize portraits en pied, découpés en languettes, et permettant de créer « 4096 réincarnations de 16 corps désintégrés » qu'il intitule *Anatomies Atomiques*³⁰¹. Ses personnages ont quatre doigts et trois orteils (fig. 17-18).

Dans ces récits illustrés, ces BD, ces imagiers de la Guerre froide, la science, comme l'indique Charles Combette à propos du *Blake et Mortimer* d'Edgar P. Jacobs, « se présente sous une perspective double, à la fois pessimiste et optimiste³⁰² ».

³⁰¹ Calvo, *Anatomies Atomiques*, GP, 1946. Tous nos remerciements à Franck Laborey, ayant droit de Calvo, qui nous a gracieusement autorisée à reproduire cette illustration.

³⁰² Charles Combette, « La science comme mythologie. Réactualisation des mythes et structure de ceux-ci dans *Les Aventures de Blake et Mortimer* d'E. P. Jacobs », dans Natacha Vas-Deyres, Patrick Bergeron, Patrick Guay et al., *Les Dieux cachés de la science-fiction française et francophone (1950-2010)*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, coll. « Eidôlon », 111, 2014, p. 259.



FIGURES 17-18 Calvo, *Anatomies atomiques*, 1946. © Calvo/CIBDI, Angoulême.

Elle produit des ravages, menace la vie, la planète même, mais elle la sauve aussi parfois. Gage de progrès, elle n'est nuisible qu'en de mauvaises mains. « Conformément à la vision de l'immédiat d'après-guerre, où la fission de l'atome a permis la victoire alliée, l'énergie nucléaire est plutôt mise en scène comme un progrès ouvrant à de nouvelles possibilités et dont le potentiel est en grande partie inconnu³⁰³ ».

C'est dans le périodique *Tintin*, à partir de 1946, qu'Edgar E. Jacobs met en scène Blake, capitaine de l'Intelligence Service, et Mortimer, physicien nucléaire. Leur première aventure, *Le Secret de l'Espadon* (fig. 19), est symptomatique de cette période troublée d'après-guerre et marquée par le retentissement de la bombe atomique, comme le signale Charles Combette :

³⁰³ *Ibid.*, p. 266.



FIGURE 19 *Le Secret de l'Espadon*, t. 1, p. 13. © Éditions Blake & Mortimer/Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.), 2024.

Les Aventures de Blake et Mortimer commencent, *in medias res*, par un cataclysme démesuré. *Le Secret de l'Espadon*, première aventure du tandem, s'ouvre en effet en pleine Troisième Guerre mondiale, sur l'offensive du « mystérieux "empire jaune" » qui déclenche le feu nucléaire sur les principales capitales du monde. De ce chaos originel émergent deux figures, deux survivants du désastre tels Deucalion et Pyrrha, qui seront les héros de plus d'une dizaine d'albums³⁰⁴.

³⁰⁴ *Ibid.*, p. 259.



FIGURE 20 *Le Secret de l'Espadon*, t. 1, p. 3. © Éditions Blake & Mortimer/Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.), 2024.

Dès la première planche, la puissance des engins atomiques, leur capacité à « pulvériser le monde en quelques heures » est mise en scène ; mais le colonel Orlík, conseiller de Basam-Damdu, l'empereur du Tibet, semble suggérer qu'il s'agit là d'une arme de dissuasion à laquelle il ne faut recourir « qu'en cas de nécessité absolue³⁰⁵ » (fig. 20).

La puissance nucléaire, arme de destruction massive, révèle les dangers des progrès scientifiques. Pour éviter qu'elle ne tombe aux mains de l'ennemi, « l'empire jaune », les héros de Jacobs pulvérisent l'usine atomique de Scaw-Fell, dans laquelle Georges-Henri Soutou³⁰⁶ voit une copie de l'usine de production d'uranium enrichi K-25 d'Oak Ridge dans le Tennessee. Le centre atomique secret du détroit d'Ormuz, où se construit l'Espadon supersonique, est en prise avec l'actualité et la technologie nucléaire : Jacobs dessine un cyclotron, accélérateur de particules, en tout point semblable à celui du Collège de France (fig. 21).

³⁰⁵ Edgar P. Jacobs, *Le Secret de l'Espadon*, t. 1, Blake & Mortimer/Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.), 2004, p. 3 (toutes les citations proviennent de cette édition).

³⁰⁶ Georges-Henri Soutou, « *Le Secret de l'Espadon* : perceptions idéologiques et géopolitiques prémonitoires entre le XX^e et le XXI^e siècle », *Stratégie*, 115/2, 2017, p. 21-36.

La radioactivité, les détecteurs de radiation, les gisements d'uranium, les turbo-alternateurs, l'atomilite B, cartouche d'explosif « capable de réduire en miettes un immeuble de dix étages » (p. 19), les fusées atomiques transportées par l'Espadon... : entre le réel documenté, l'anticipation et la science-fiction, il n'y a qu'un pas. Et Jacobs nous entraîne dans la visite guidée d'un centre atomique présenté comme particulièrement sécurisé, à la pointe de la technologie et du progrès. La puissance atomique semble donc n'être néfaste qu'en de mauvaises mains ; les héros n'hésiteront pas à l'utiliser à leur tour, sans état d'âme, pour libérer de l'oppresseur le monde libre et réduire à néant le palais de l'empereur Basam-Damdu (fig. 22).

Mais à cet instant précis, la bombe lancée par Blake éclate !... Dans une vision d'enfer, le firmament s'embrace, annihilant d'un seul coup tous les engins rangés sur la base de lancement. Et tandis que le palais impérial, balayé par le souffle du feu, s'écroule tel un château de cartes, l'orgueilleuse cité, étalée à ses pieds, s'allume comme une torche... [p. 55.]

C'est donc sur les ravages atomiques que se clôt *Le Secret de l'Espadon*, mais des ravages nécessités par une *guerre juste*, Blake concluant ainsi : « [...] une fois encore, la civilisation aura eu le dernier mot » (p. 56). Civilisation peut donc rimer avec atomisation.

Si les allusions à la Seconde Guerre mondiale et le contexte de Guerre froide parsèment les aventures de Blake et Mortimer, c'est dans *Le Piège diabolique*³⁰⁷, publié dans le *Journal de Tintin* à partir de septembre 1960 (et édité en 1962 au Lombard), que la hantise nucléaire prend véritablement corps. Dans cet album, Mortimer hérite d'un Chronoscaphe, inspiré de la machine à

³⁰⁷ Edgar P. Jacobs, *Le Piège diabolique*, Éditions Blake & Mortimer/Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.), 2010.

remonter le temps de Wells, qu'il ne peut s'empêcher de tester. Après deux plongées dans le passé, le voici propulsé dans le futur. Il découvre alors qu'une apocalypse nucléaire et bactériologique a ravagé la planète au XXI^e siècle et que la civilisation est retournée à la barbarie (fig. 23).

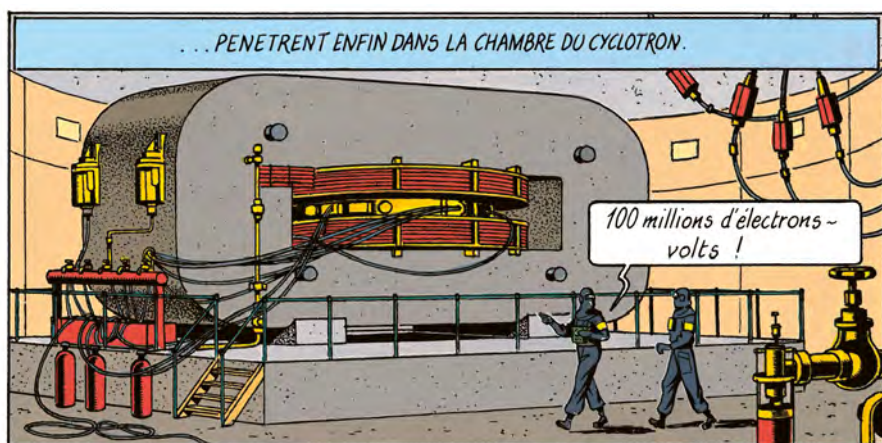


FIGURE 21 *Le Secret de l'Espadon*, t. 3, p. 20. © Éditions Blake & Mortimer/Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.), 2024.

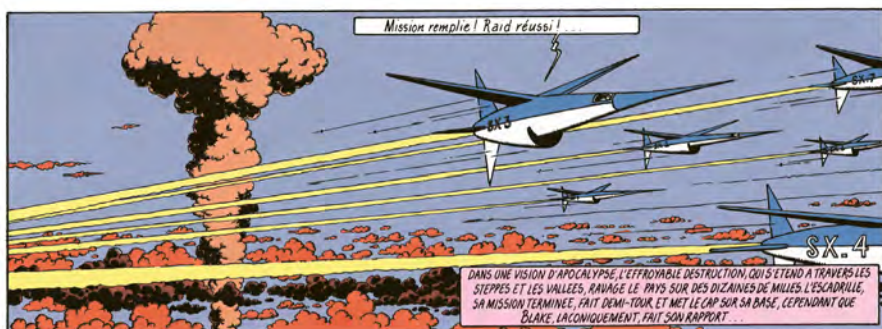


FIGURE 22 *Le Secret de l'Espadon*, t. 3, p. 56. ©Éditions Blake & Mortimer/Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.), 2024.

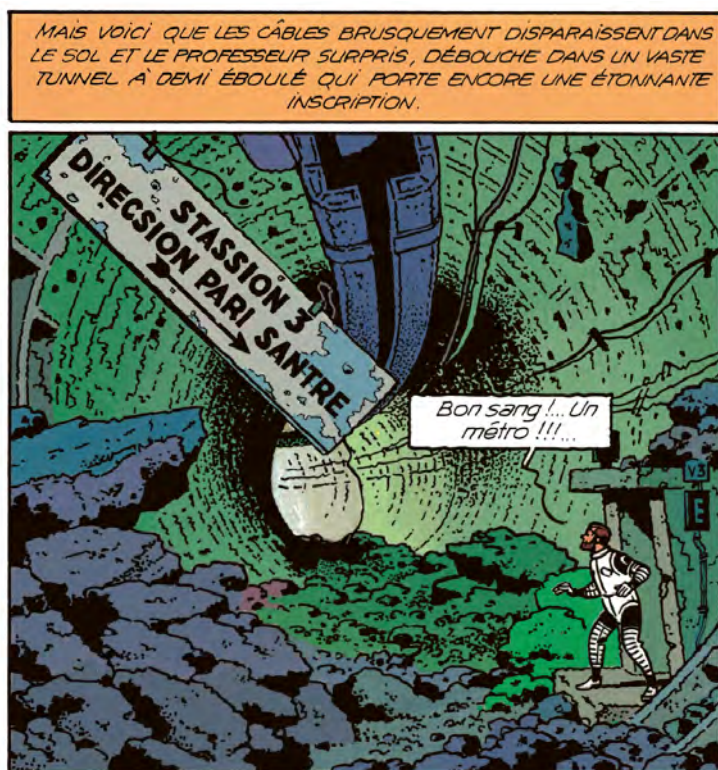
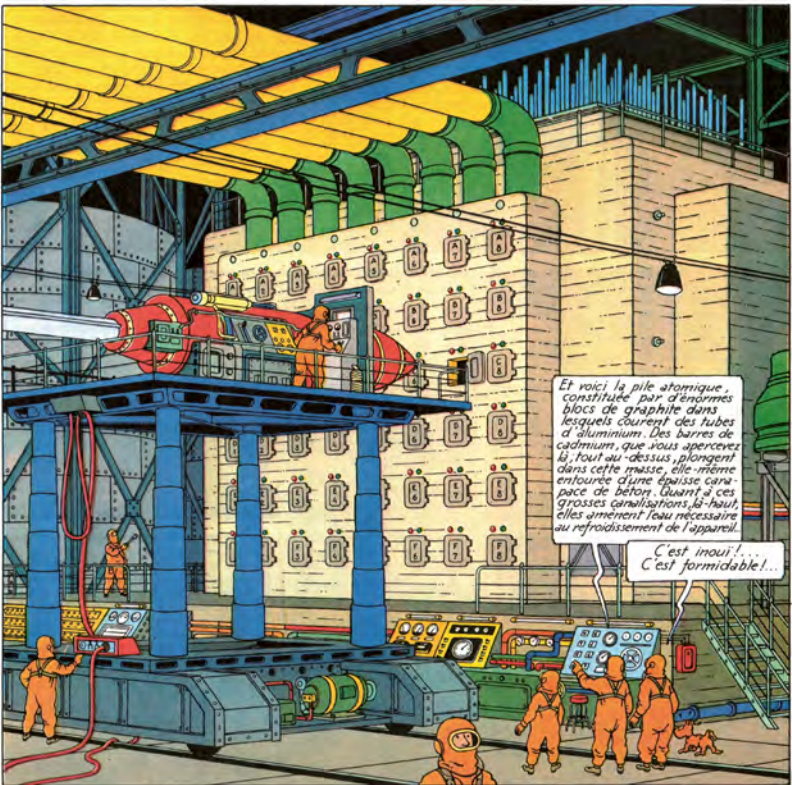


FIGURE 23 *Le Piège diabolique*, p. 27. © Éditions Blake & Mortimer/ Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.), 2024.

C'est également en s'inspirant de l'actualité de son temps et épaulé par des scientifiques et spécialistes d'astronautique, qu'Hergé imagine, en 1950, dans *Objectif Lune*³⁰⁸, le centre atomique, qui servira de base de lancement à la fusée à propulsion atomique dont Tournesol est l'inventeur (fig. 24-25).

³⁰⁸ *Objectif Lune* paraît dans *Tintin*, entre mars 1950 et décembre 1953 et est édité aux éditions Casterman en 1953. Les vignettes renvoient à l'édition Casterman (p. 9 et 13) et sont reproduites avec l'aimable autorisation de Hergé/Tintinimaginat.



FIGURES 24-25 Le Centre de recherches atomiques de Sbrodj et sa pile atomique. Hergé, *Objectif Lune*, p. 9 et 13. © Hergé/Tintinimagination, 2024.

Le lieu est redevable, lui aussi, à l'usine d'Oak Ridge et le réacteur atomique est la copie de la pile de Harwell que les Anglais mettent en service en 1947. Tournesol insiste évidemment sur l'utilisation «humanitaire», civile, de l'atome, pas question, dit-il, «de fabriquer ici des bombes atomiques... Au contraire, nous recherchons le moyen de protéger l'humanité contre les dangers de ce nouvel engin de destruction³⁰⁹».

Pour terminer ce panorama des installations atomiques dans la BD franco-belge, nous évoquerons Jacques Martin et le premier tome de la série «Lefranc», *La Grande Menace*, qui fut publié dans le journal *Tintin*, entre juillet 1952 et septembre 1953³¹⁰. Le journaliste Guy Lefranc enquête : l'organisation terroriste d'Axel Borg menace d'anéantir Paris par la bombe nucléaire (p. 19) (fig. 26).



FIGURE 26 Jacques Martin, *La Grande Menace*, p. 19. © Casterman³¹¹.

³⁰⁹ *Ibid.*, p. 9.

³¹⁰ Et fut édité en 1966 aux éditions Casterman (les pages entre parenthèses renvoient à cette édition).

³¹¹ Les trois vignettes sont reproduites gracieusement avec l'aimable autorisation de l'auteur et des éditions Casterman.



FIGURE 27 Jacques Martin, *La Grande Menace*, p. 43. © Casterman.

Ici aussi, les installations scientifiques sont présentées au lecteur par le biais d'une visite guidée : Axel Borg fait découvrir à Guy Lefranc, son prisonnier, les dessous d'une usine textile qui lui sert de couverture, sa cour de « savants ratés », des physiciens, des chimistes, des ingénieurs, gagnés à sa cause, et son cyclotron (p. 43) (fig. 27).

Une fois encore l'atome, entre de mauvaises mains, devient une arme de chantage et de destruction sous la forme d'une bombe volante. Paris est évacué, c'est la panique. Mais Lefranc parvient à déjouer les plans de Borg et, alors que la bombe volante se dirige vers Paris, il lui fait esquiver la capitale et la fait exploser dans la Manche (fig. 28). Comme chez Jacobs, un champignon atomique clôt la menace. Nous sommes au début des années 1950, dans une publication destinée à la jeunesse : il ne sera rien dit de la contamination des eaux, de l'air et des terres avoisinantes.

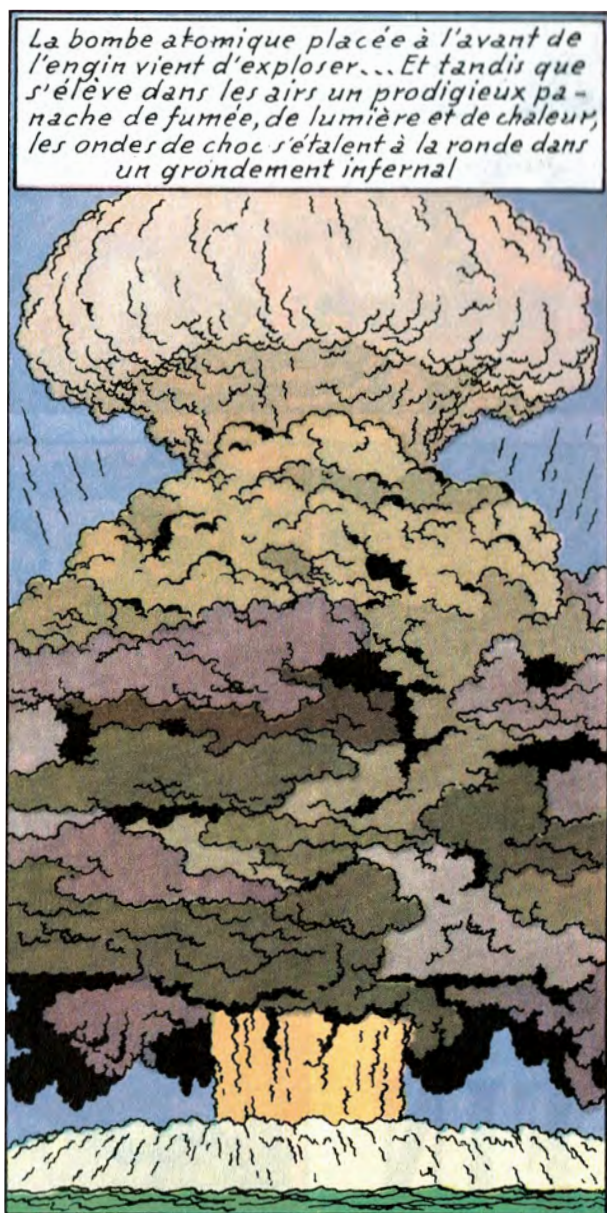


FIGURE 28 Jacques Martin, *La Grande Menace*, p. 61. © Casterman.

Notre ami l'atome

À Paris, sur les berges de la Seine, en juin-juillet de l'année 1958, se tint l'exposition internationale *Terre et Cosmos* (fig. 29). Après le lancement, en 1957, du *Sputnik*, le premier satellite russe, et alors que la naissance de l'ère spatiale allait particulièrement résonner dans le contexte de Guerre froide, la France entendait montrer sa maîtrise technologique dans le domaine spatial. Cette première exposition « interplanétaire » permit donc à l'Office national d'étude et de recherche aérospatiale (ONERA) de présenter, en plein Paris, plusieurs de ses fusées. Cocteau peignit pour l'occasion ses deux fresques, « Hommage aux savants » et « La conquête de l'inconnu » et, comme on peut le lire dans le magazine *Satellite*, une salle de cinéma diffusa un documentaire de Walt Disney qui fut donc largement vu à cette occasion : « Cependant qu'un cinéma permanent présente en plus d'une série de documentaires, plus vivants les uns que les autres, le récent film de Walt DISNEY *Notre ami l'atome*³¹². »

Disney, dans les années 1950, est largement connu via ses longs-métrages et le *Journal de Mickey* publié en France dès 1934. On connaît moins son documentaire de propagande, *Our Friend the Atom*³¹³, sorti en janvier 1957 et qui faisait écho au livre imprimé³¹⁴, qu'Hachette publia en France. On sait que l'ouvrage fut largement diffusé et lu : il reçut en 1959 le prix « La joie par le livre » – dont le jury était exclusivement

³¹² « Terre et Cosmos », *Satellite. Les Cahiers de la science-fiction*, 6, juin 1958, p. 124.

³¹³ *Our Friend the Atom*, (*Notre ami l'atome*), Hamilton S. Luke (réal.), Walt Disney Animation studios, janvier 1957, 51 min. Le film de Disney, traduit en plusieurs langues, fut diffusé à compter de 1958 en Europe.

³¹⁴ Heinz Haber, [*The Walt Disney Story of our Friend the Atom*, New York, Simon and Schuster, 1956] *Walt Disney nous conte l'histoire de notre ami l'atome*, Jean-Pierre Honeysett (trad.), Paris, Hachette, 1958.



FIGURE 29 Carte postale recto verso de l'exposition Terre et Cosmos, 1958, éd. Yvon. Droits réservés.

composé d'enfants –, créé par une bibliothèque de Rennes³¹⁵. Le journal *Combat*, sous la plume de Le Breton Grandmaison, le qualifie de « séduisant ouvrage éducatif (âge : 14 ans) sous forme de légende³¹⁶ ».

Le documentaire, œuvre de commande du gouvernement Eisenhower et de l'*US Navy*, qui entendait promouvoir le nucléaire civil, se présente comme un conte atomique, relaté par Heinz Haber, le physicien allemand, célèbre pour ses émissions de vulgarisation scientifique. Le documentaire mêle images en prises de vue réelle et animation ; cette technique hybride rendant parfaitement compte de la porosité entre conte de fées et réalité et illustrant parfaitement le propos du film : « Nous ne sommes pas des hommes de science mais des conteurs ; nous combinons les outils de notre art avec le savoir des experts. » Cette visée propagandiste sied également à la France, Henri Baïssas, directeur du centre de recherches nucléaires de Fontenay-aux-Roses, déclarant à propos de l'ouvrage publié : « L'histoire de l'atome est contée de manière vivante, mais érudite, de sorte que le lecteur, pris par le ton romancé du récit, peut accorder un crédit total à un exposé historique exact et scientifiquement valable³¹⁷. »

Il s'agit, nous l'aurons compris, de présenter l'histoire de l'atome comme un conte de fées et, pour ce faire, Haber la compare à « cette vieille fable des *Mille et Une Nuits* », « Le Pêcheur et le Génie ». Les plans centrés sur Haber devant une bibliothèque et un tableau noir sur lequel est tracé à la craie « $E = mc^2$ » alternent avec le feuilletage du livre *Our Friend the Atom*, les gros plans sur certaines pages, et les images animées retraçant l'histoire de l'atome et celle du pêcheur et du génie.

³¹⁵ Jeanne Despinette, « La littérature pour la jeunesse dans le monde. Ses prix littéraires et leurs finalités », *Enfance*, 3-4, 1984, p. 259.

³¹⁶ Le Breton Grandmaison, « La planète, cette tête d'épingle et notre ami l'atome », *Combat*, 4499, 16 décembre 1958, p. 3.

³¹⁷ Cité *ibid.*

Le documentaire s'ouvre sur le *Nautilus* de Jules Verne et les images du film américain de Fleischer, *20 000 Leagues under the Sea*, produit également par les studios Disney en 1954. Rendant hommage à la source livresque, le présentateur donne ensuite à voir le roman de Verne dans une édition qui n'est pas sans rappeler la première édition anglaise de 1873. Ce qu'il faut retenir de celui qui est présenté comme un écrivain « prophétique », c'est l'espoir, nous dit-on : « Les sources d'énergie de la nature offriront à l'humanité une vie plus riche et meilleure ». Et de poursuivre sur l'idée que le réel rejoint la fiction en nous présentant la maquette du vrai *Nautilus*, le premier vaisseau atomique du monde, qu'Eisenhower inaugura en 1954. C'est donc sous le parrainage d'un auteur français que se place ce film de propagande.

Tout le documentaire va viser à prouver que « l'atome est notre avenir ». De Démocrite à Rutherford en passant par Einstein, Heinz Haber retrace l'histoire de l'atome, sans oublier l'apport des scientifiques français – la découverte de la radioactivité par Becquerel, les travaux des Curie sur le radium –, et il agrmente ses explications limpides de simulations avec, par exemple, balles de ping-pong et trappes à souris pour donner à comprendre la réaction en chaîne. Après l'âge de l'électricité, de la vapeur, ce « serviteur puissant », ce « serviteur glouton », il est urgent, dit-il, de trouver « une nouvelle source d'énergie, propre³¹⁸, silencieuse, inépuisable », l'énergie atomique.

Certes, la menace n'est pas occultée : l'atome peut tuer. On nous rappelle la stupeur provoquée par la première explosion atomique et l'image du champignon atomique est donnée à voir³¹⁹. Mais la propagande est efficace. La métaphore du génie dans le vase, qui ponctue tout le documentaire, la référence à la magie, la fantasmagorie du conte neutralisent

³¹⁸ Je souligne.

³¹⁹ Mais à aucun moment, c'est notable, il n'est fait la moindre allusion à Hiroshima et Nagasaki.

l'angoisse atomique. Si le génie émerge d'un champignon atomique, si sa première impulsion est d'exiger la mort de celui qui l'a extirpé des ténèbres, on peut cependant le contenir dans le vase; on peut «le dresser», «se faire un ami du génie atomique». «Notre fable eut une fin heureuse», clame Heinz Haber. Le conte alors s'oriente, comme il se doit, vers un *happy end*: le génie atomique nous accordera trois vœux (le pouvoir, la nourriture et la santé, la paix), «pour le bien de notre civilisation».

NOTRE PREMIER SOUHAIT : L'ÉNERGIE

Les ressources en charbon et en pétrole de notre planète s'épuisent, pourtant nous avons besoin de plus en plus d'énergie. Le Génie atomique nous offre une source d'énergie presque infinie. Pour la croissance de notre civilisation, notre premier souhait sera donc : l'ÉNERGIE !

NOTRE DEUXIÈME SOUHAIT : LA NOURRITURE ET LA SANTÉ

L'humanité a longtemps souffert de la faim et de la maladie. Le Génie atomique nous offre une source de rayons bénéfiques. Ce sont des outils de recherche magiques qui peuvent, avant tout, nous aider à produire plus de nourriture pour le monde et assurer la santé de l'humanité. Notre deuxième souhait sera donc : LA NOURRITURE ET LA SANTÉ !

NOTRE TROISIÈME SOUHAIT : LA PAIX

Il nous reste le troisième et dernier souhait. C'est un souhait important qui demande de la sagesse. Si le dernier souhait est imprudent, alors – comme le racontent certaines légendes – tous les souhaits exaucés auparavant pourraient être perdus³²⁰.

³²⁰ Heinz Haber, *The Walt Disney Story of our Friend the Atom*, op. cit., p. 137, 149, 159; traduit par mes soins.

Que ce génie prométhéen nous offre le feu atomique, un gain de puissance, qui permette de faire se mouvoir les vaisseaux, les avions et qui ouvre la possibilité de la conquête spatiale en nous libérant « des entraves de la gravité » !

Que ce génie nourricier et sanitaire permette de créer des aliments, de produire « des récoltes plus abondantes et plus riches » et de développer la médecine atomique dont la bombe à cobalt utilisée contre le cancer est un bon exemple !

Que ce génie bifront, véritable Janus au pouvoir créateur autant que destructeur, « demeure à jamais notre ami » ! Car, comme le déclare le présentateur, alors que défilent des images du champignon atomique : « Il ne dépend que de nous de faire un sage emploi des trésors atomiques. »

Si la métaphore du génie dans son vase est efficace, il n'en reste pas moins qu'elle est dévoyée. Dans le conte, le génie jamais ne propose au pêcheur de combler trois de ses vœux. Il ne lui offre qu'une chose : la possibilité de pêcher quatre poissons qui se carbonisent à la cuisson. Et la prospérité finale du pauvre pêcheur est l'œuvre d'un homme, non d'un démon. Par ailleurs, libéré une seconde fois, le génie s'empresse de jeter le récipient à la mer d'un coup de pied. Dans *Les Mille et Une Nuits*, il ne pourra donc plus être contenu dans le vase. C'est donc bien une fable que nous conte Haber, une fable qui enjolive et pervertit sa source pour faire œuvre de propagande. Reste que, à prendre le conte au pied de la lettre, il eut peut-être été indispensable de rappeler les raisons pour lesquelles le génie était ainsi cloîtré. L'hypotexte est explicite : il ne s'agit pas de n'importe quel vase car il est scellé de plomb et porte un sceau, le sceau de Salomon que le génie, lorsqu'il est extirpé de son flacon, confond avec le pêcheur. La référence au prophète, dans le conte source, a un sens que le documentaire prend bien soin d'évacuer. Salomon se serait vu confier par Dieu, dit la légende, le pouvoir de soumettre les démons, les *Djinns* ; il aurait avec ceux-ci conclu un pacte pour les empêcher de nuire aux humains. Il est donc celui

qui neutralise les démons, qui enferme les irréductibles dans des flacons pour que règne le bien. Or, comme le rappelle le génie de l'histoire, si ce châtement lui fut imposé, c'est pour avoir désobéi, pour avoir refusé de se soumettre. C'est donc un esprit rebelle, une force maléfique, nuisible, que Salomon incarcéra dans le vase de cuivre, sur lequel il apposa son sceau gravé du nom de Dieu, avant de le précipiter dans la mer. En assimilant la puissance nucléaire à ce génie du conte, Haber nous confie donc, si on lit entre les lignes, derrière les images, qu'en libérant l'atome, on a libéré une puissance démoniaque, nuisible aux hommes, que rien ni personne, désormais, ne pourra plus contenir. On ne se fait pas un ami d'un démon atomique ; au mieux parvient-on, par un tour de passe-passe propagandiste, à masquer son visage, à occulter sa noirceur, à lui donner apparence humaine, humanitaire... Mais ce n'est là qu'une manipulation de l'image : le démon reste un démon.

Et, désormais, il n'est plus de vase pour le contenir, il n'est plus de Salomon...

Les Voyageurs de « l'Espérance »

— Des voitures entières qu'on retirait, on retirait les membres un par un, des morceaux de crâne etc., y avait pas de bombe atomique, est-ce que ça valait mieux ? non. Tout ça c'est la même chose, vous m'entendez. Alors si vous voulez protester contre la bombe atomique, protestez contre les canons à longue portée, contre l'aviation de combat, contre la mitrailleuse, d'accord ! Je proteste avec vous, du fond du cœur !

— En somme, vous considérez qu'il n'y a pas de demi-mesure contre la guerre.

— Non, il n'y a pas de demi-mesure³²¹.

³²¹ Entretien radiophonique entre Henri-Charles Richard et Georges Duhamel (1951-1952). Cité dans Aude Leblond, « Mémoires réels et imaginaires de Georges Duhamel. Un discours en construction », dans *Écrivains au micro. Les entretiens feuillets à la radio française dans les années 1950*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 119-139, URL : <http://books.openedition.org/pur/40385> (consulté le 30.09.2024).

L'académicien Georges Duhamel, qui reçut le prix Goncourt en 1918, publie en 1953, aux éditions Gedalge, spécialisées dans les livres pour enfants, *Les Voyageurs de «l'Espérance»*³²², un «récit de l'âge atomique», comme l'indique le sous-titre, et dont la première édition, dans la collection «Les loisirs de la jeunesse», est agrémentée des illustrations de Jacques Roubillé. Duhamel est aujourd'hui peu lu, peu connu, à l'exception, peut-être de son roman-fleuve, *La Chronique des Pasquier*, et personne ou presque ne fait référence à son roman post-atomique de science-fiction, dont Mathilde Lévêque dit qu'il est «l'une des seules utopies pessimistes écrites pour la jeunesse»³²³.

D'entrée, *Les Voyageurs de «l'Espérance»* s'inscrit dans la lignée des romans de la famille (fig. 30). Après les Pasquier, voici le clan Fromond dont l'arbre généalogique est présenté au début de l'œuvre. Trois générations sont mises en scène, trois âges de la vie : les grands-parents, Emmanuel et Alice, leurs trois fils, Vincent, Frédéric, Lucas, et les cinq enfants de ces deux derniers. Mais le «clan» intègre également le vieux Guillaume, frère d'Emmanuel et ne se limite pas à la filiation, puisque le jardinier et son épouse, Grégoire et Gervaise, y sont inclus.

Dès la première ligne du chapitre I est annoncé le temps de la fin : «Cette journée-là, qui fut l'une des dernières de l'ancienne vie, commença par une discussion [...] entre les membres du clan Fromond» (p. 9). Et le narrateur, qui conte dans le temps de l'après, interpelle, dès le troisième paragraphe, ses «chers petits-enfants» : «Ici, et dès mon commencement, je m'arrête et je vous regarde. Que l'histoire de la bombe Z soit une histoire effrayante, vous le savez, je vous ai prévenus.»

³²² Georges Duhamel, *Les Voyageurs de «l'Espérance»*. *Récit de l'âge atomique*, Paris, Gedalge, coll. «Les Loisirs de la jeunesse», 1953. Toutes les pages indiquées entre parenthèses renvoient à cette édition.

³²³ Mathilde Lévêque, *Écrire pour la jeunesse en France et en Allemagne dans l'entre-deux-guerres*, op. cit., p. 305.

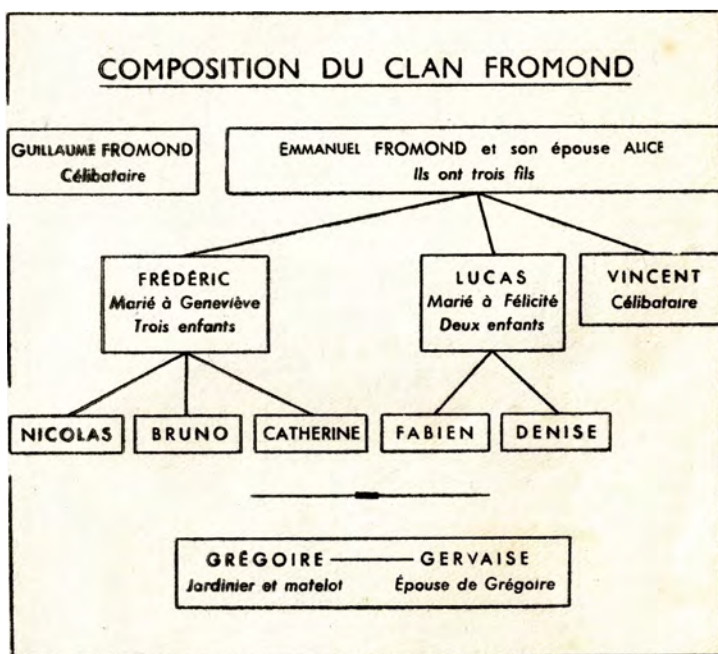


FIGURE 30 « Composition du clan Fromond », dans Georges Duhamel, *Les Voyageurs de « l'Espérance »*. *Récit de l'âge atomique*, Paris, Gedalge, coll. « Les Loisirs de la jeunesse », 1953, p. 7.

Ce que Duhamel et son narrateur relatent ici aux enfants, c'est un récit post-apocalyptique, une variation autour de l'apocalypse et du mythe noachique, les personnages étant destinés à devenir des Robinson de l'Apocalypse.

Résumons rapidement la diégèse : dans le havre familial, à l'écart de la civilisation, où est réuni le clan Fromond, durant les vacances, soudain éclatent un orage et des gronde-ments qui semblent venir « des entrailles de la terre » (p. 38). La radio, le téléphone restent muets ; la ville est inaccessible et la soudaine montée des eaux contraint les protagonistes à se réfugier sur leur bateau de plaisance, l'Espérance. Après

une errance sur les mers, ils découvrent une île ou plutôt « un pays transformé en île » (p. 96) et, nouveaux Robinson, ils s'y installent. L'emprunt à la robinsonnade et au mythe noachique est explicite dans cette publication jeunesse à visée didactique : l'hypotexte de Defoe est suggéré puisqu'on joue « à Robinson » (p. 104) ; la référence à Noé est récurrente (p. 47, p. 64) ; la Genèse est évoquée (p. 64, p. 138), même s'il s'agit « plutôt d'une destruction, aujourd'hui, que d'une création » (p. 138).

Comme le mentionne Anne Leclaire-Halté dans sa thèse sur les robinsonnades, « [a]près 1950, un certain nombre de textes se caractérisent par le croisement entre la robinsonnade et d'autres genres³²⁴ », notamment la science-fiction. On aura confirmation, dans les pages finales, des causes de cette apocalypse provoquée par l'explosion de « plusieurs bombes atomiques d'un type moderne, bombes qui se trouvaient entreposées dans les grandes usines du Nalaska » (p. 178-179), et par le largage de la bombe Z, dont la puissance est « mille fois plus grande que celle des engins précédemment éprouvés » (p. 31), dans l'océan Atlantique.

Le récit, qui se veut réaliste, n'épargne pas le lectorat enfantin. Durant leur navigation, les personnages découvrent les ravages provoqués par les bombes. C'est, tout d'abord, « une multitude infinie de poissons morts » (p. 71) qui flottent à la surface et « bientôt survinrent, défigurés par la mort, des monstres extravagants », espadons, anguilles, épinoches, poulpes gigantesques..., le « massacre » étant lié à « l'action de radiations extrêmement dangereuses » (p. 72). Ce sont ensuite « des tas de bricoles, des débris, des poutres, des tonneaux, de vieilles malles, des paniers, des morceaux

³²⁴ Anne Leclaire-Halté, *Les Robinsonnades en littérature jeunesse contemporaine. Genre et valeurs*, thèse de doctorat en sciences du langage, Université de Metz, décembre 2000, p. 60, URL : http://docnum.univ-lorraine.fr/public/UPV-M/Theses/2000/Leclaire_Halte.Anne.LM20004.pdf (consulté le 30.09.2024).

de toile» qui surnagent, avant qu'apparaissent un radeau et des noyés, dont «une femme qui tenait un bébé contre sa poitrine» (p. 88). L'évocation du radeau, la découverte du corps d'un adolescent suscitent alors des interrogations sur la question de la survie et du cannibalisme (p. 86). Et puis, ce sera une ville entièrement submergée qu'on distinguera dans les profondeurs des eaux, «des maisons bien rangées, puis une rue, avec ses pavés et le chemin des roues, [...] puis des ruelles [...]. Puis une place publique [...]. Puis, plus loin, un cimetière avec des tombes et des croix» (p. 87) et «un très grand crucifix de bois noir, avec son passager, couvert de plaies, mais, aussi, vêtu d'algues et de mousses» (p. 91). Les protagonistes découvrent donc, si pas «la fin du monde», du moins «la fin d'un monde» (p. 55), «le déclin, l'agonie d'un monde entier» (p. 54).

Georges Duhamel, qui fut l'une des figures centrales du débat sur le machinisme dans les années 1930, et qui fait partie de ceux que François Jarrige appelle les «techno-critiques³²⁵», reprend ici son credo sur la technologie destructrice. Trois des personnages mis en scène sont des scientifiques : Emmanuel s'est spécialisé dans l'étude des animaux marins, son frère, Guillaume, est un mathématicien, son fils, Frédéric, est professeur de chimie et physique. Si leurs connaissances et leurs compétences associées permettent la survie, il n'en reste pas moins que le roman pose la question de l'irresponsabilité des savants et du pouvoir de destruction dont ils dotent les hommes. Le roman est parsemé de réflexions sur la science et le rôle des savants et rend compte de la hantise de l'âge atomique³²⁶ :

³²⁵ François Jarrige, *Techno-critiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*, Paris, La Découverte, 2014.

³²⁶ Rappelons que Duhamel fut membre du Comité de patronage de la Fédération française contre l'armement atomique, avec Mauriac, Rostand, Madaule et d'autres.

Peut-être que la petite Terre, la planète chérie des hommes, allait, sous les efforts de personnes irresponsables et follement imprudentes, connaître des cataclysmes comparables à ceux qui avaient, pendant des siècles de siècles, marqué la suite de son histoire, bouleversé le sol, soulevé les montagnes, creusé les océans [p. 51-52].

Les hommes que l'on dit savants ont entrepris des expériences qui peuvent sinon faire éclater toute la terre comme une fougasse, du moins en changer profondément la structure [p. 70].

Les hommes auraient pu comprendre, dû comprendre que l'on ne joue pas indéfiniment avec les forces élémentaires [...]. Mais je parle comme si les hommes étaient raisonnables, comme si la science était sœur de la sagesse [p. 72].

Le chercheur, dans son laboratoire, est comparable à un chien de chasse. Il ne pense qu'à découvrir quelque chose : un corps nouveau, un fait nouveau, un procédé, une méthode, une loi. Il ne peut songer, en même temps, à la portée humaine ou morale de ses actes ; cela le paralyserait [p. 93].

Ces citations ne sont pas des condamnations de la science ; le romancier-médecin n'est pas, ne peut être rétif au progrès scientifique. Ce qu'il dénonce ici, c'est l'irresponsabilité, la folie des hommes, l'enfermement des savants dans leur tour d'ivoire ; ce qu'il prône, c'est la sagesse, une sagesse qui postule l'harmonie entre l'homme et le monde, qui subordonne la science à l'éthique. Comme le dit Arlette Lafay :

La régénération de l'homme, l'avènement d'un royaume humain, terre promise à laquelle aspirait Duhamel, exigeant que cessent les divisions et que se réalisent, par une

alliance des contraires, l'ordre, l'harmonie nécessaires à la vie, c'est-à-dire au bonheur. Nouvelle alliance, où se concilie l'éthique et la biologie, la science et la sagesse, le temporel et le spirituel, l'actuel et l'éternel³²⁷.

Les Voyageurs de « l'Espérance » correspond parfaitement à l'évolution, à partir des années 1950, du genre de la robinsonnade pour la jeunesse que constate Anne Leclaire-Halté dans sa thèse :

L'évolution majeure concerne le patriotisme et le colonialisme, qui disparaissent des robinsonnades. En cela, ces dernières changent conformément à l'ensemble de la production en littérature de jeunesse : dès les années 50 en effet, ces deux valeurs sont remplacées par un humanisme qui se décline sous les formes de l'antimilitarisme, de l'anticolonialisme, de l'antiracisme et, plus récemment, de l'humanitarisme³²⁸.

Le moralisme et le didactisme, « encore bien présent, que ce soit dans les modalités d'expression des valeurs [...] ou dans le désir de communiquer des savoirs de façon magistrale au jeune lecteur³²⁹ », qu'elle identifie dans cette production, sont indéniables chez Duhamel.

Les topoï de la robinsonnade sont repris : arrivée sur l'île, exploration des lieux, installation de la petite communauté, retour à l'agriculture (il faut cultiver son jardin), à l'élevage, la chasse et la pêche.

Le leitmotiv, c'est le refus de la régression à la vie sauvage ; la civilisation doit être préservée. Il faut avant tout se repérer dans le temps et l'espace. On fabrique un cadran solaire,

³²⁷ Arlette Lafay, *La Sagesse de Georges Duhamel*, Paris, Minard, 1984, p. 10.

³²⁸ Anne Leclaire-Halté, *Les Robinsonnades en littérature jeunesse contemporaine. Genre et valeurs, op. cit.*, p. 64.

³²⁹ *Ibid.*, p. 65.

on fixe un calendrier (p. 156-157). Frédérique trace une carte des lieux – reproduite en tout début d'ouvrage (fig. 31) – qu'il faut nommer, pour les apprivoiser, pour s'approprier ce nouveau territoire³³⁰.

Les enfants ne doivent pas être laissés à l'état naturel, à l'oisiveté. Décision est prise de leur faire la classe; les adultes vont donc mettre leurs compétences et connaissances au service de l'éducation des cinq enfants: calcul, physique et chimie, sciences naturelles, botanique, instruction civique et morale, dessin, musique (p. 145-146) et étude du latin car «[t]out le problème est de former des esprits, de les habituer à résoudre des difficultés» (p. 150).

Qui sait que Duhamel publia un plaidoyer en faveur de la lecture, *Refuges de la lecture*, ne s'étonnera pas de trouver dans sa fiction post-apocalyptique, parue un an auparavant, l'évocation d'un «besoin de lecture» (p. 148) indissociable de l'idée de civilisation et de la défense d'une culture humaniste. Les Fromond vont donc recenser les livres que chacun a emportés dans ses bagages et les mettre en commun pour constituer une bibliothèque. Les pages 149 à 151 rendent compte de ces maigres, «misérable[s]» (p. 154) possessions: un livre de prières, la Bible dans la traduction de Sacy, les tragédies de Racine, des dictionnaires, *La Juridiction des Consuls*, deux romans policiers, deux livres de la Bibliothèque rose, un «bouquin sur Einstein», des livres de maths, le *Parfait jardinier* et un livre de cuisine. Par ailleurs, il faut que perdure la mémoire, celle des hommes, celle de la civilisation or, dit Emmanuel, «notre mémoire est faillible» (p. 154). Aussi les Fromond entreprennent-ils, chaque soir, de mettre sur papier, pour garder trace, ce qu'ils savent encore. Il ne s'agit pas tant de «sauver nos vrais bagages» (p. 155) comme le dit Lucas que «de sauver peut-être les bagages du monde».

³³⁰ La nouvelle maison, bâtie sur l'île, sera nommée Fromondville (p. 122) et l'île elle-même portera le nom de la mère, Alicia (p. 123).

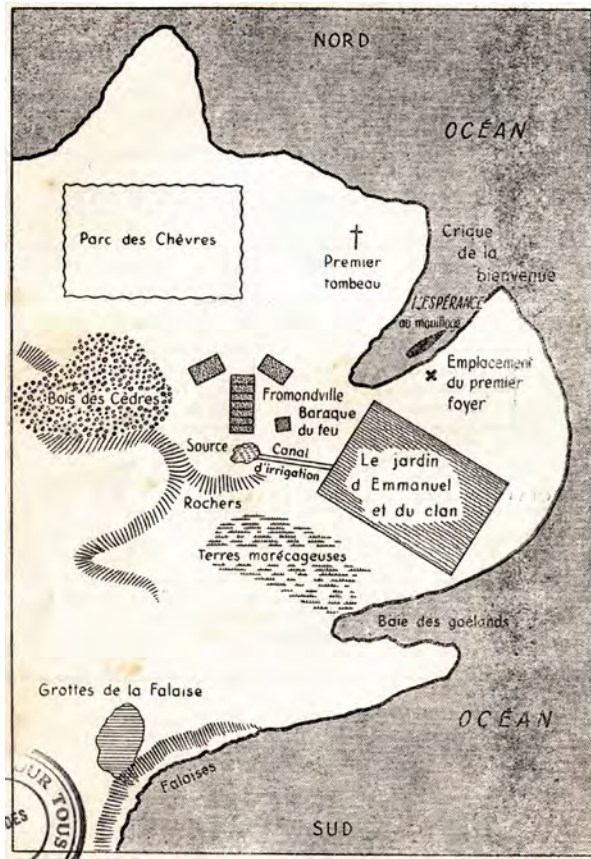


FIGURE 31 Carte de l'île, dans Georges Duhamel, *Les Voyageurs de «l'Espérance»*. *Récit de l'âge atomique*, Paris, Gedalge, coll. « Les Loisirs de la jeunesse », 1953, p. 8.

Cette mémoire, qu'il convient de conserver, de transmettre, passe aussi par le récit oral. L'histoire entière des *Voyageurs de «l'Espérance»* est relatée, on le sait, par un grand-père à ses petits-enfants et, au sein même du récit sont enchâssées des fables, des histoires, majoritairement prises en charge par Emmanuel qui se fait conteur, le soir, à la veillée. « Raconte-leur

une histoire, Emmanuel», demande Alice à son mari (p. 24); «Raconte-leur une histoire, papa», demande Lucas (p. 114) et, plus loin, ce sont les enfants qui «réclam[ent] à grands cris une histoire» (p. 152). Alors on conte, avant le déluge, l'histoire de la poule Ariona (p. 25 et *sq.*) et, après le déluge, celle de Tiburce (p. 115 et *sq.*) et de la graine merveilleuse (p. 152 et *sq.*); des histoires pour apaiser, pour plaire et instruire.

Reste à clore avec l'un des topoï de la robinsonnade, le retour à la civilisation. Vers la fin du récit, alors que les Fromond n'ont plus, depuis le déluge, le moindre contact avec le reste de l'humanité, un avion soudain survole leur île et parachute un paquet contenant une brochure en espagnol provenant de la Paz en Bolivie. C'est ainsi que le clan est informé des événements et de l'état du monde: «plus d'un milliard cinq cents millions de morts», l'Europe sous les eaux, ainsi qu'une grande partie du continent américain, de l'Afrique, de l'Asie (p. 181). «Toute la face du monde a changé.» Et pourtant, les hommes n'ont rien appris: «dans certaines collectivités humaines [...], les recherches nucléaires avaient repris de plus belle. Deux ou trois pays annoncent au monde, agonisant par leur folle témérité, qu'ils disposeront bientôt de bombes dont la puissance sera bientôt cent fois supérieure à celle de la bombe Z» (p. 181).

Le choix est laissé au clan Fromond: rester sur l'île ou «émigrer sur les terres émergées» où subsistent des «états en reconstitution» (p. 181) qui pourraient accepter de recevoir les survivants après «un examen très sévère, concernant les maladies, contagieuses ou autres» (p. 183) et à condition de répondre aux quatre-vingt-deux questions d'un formulaire. Il faut donc choisir et informer l'avion qui survolera de nouveau l'île le lendemain en étalant un voile blanc sur le sol pour accepter l'émigration ou un tissu noir pour la refuser. Ils poseront les deux, et le noir et le blanc, signal requis pour demander un délai d'un an ou deux. «Si les hommes se querellent encore, tenons-nous à l'écart jusqu'au jour où la paix les aura visités», dit Emmanuel (p. 187).

C'est sur un monde en ruines que s'achève ce roman foncièrement pessimiste. Si les Fromond demeurent dans leur petit Éden, coupés de la civilisation, le reste des hommes poursuit sa course à l'armement et n'a pas tiré les leçons de l'apocalypse. Il y a encore à détruire!

Reste un espoir, un seul, que se formule Emmanuel en pensées :

Il faudra sans doute bien des années pour que les hommes survivants construisent une civilisation digne de leur histoire, pour qu'ils s'accoutument à vivre sur les terres émergées, pour qu'ils recopient et redistribuent, à la surface du globe tourmenté, ce qu'il y a de meilleur dans les livres échappés à la catastrophe, pour qu'ils trouvent enfin les chemins de la paix [p. 186].

8 | Chansons atomiques

How can I save my little boy from Oppenheimer's deadly toy³³¹ ?

Sting, « Russians »

Ils s'appellent Rose Mania, Jacques Hélian, Blond-Blond, Boris Vian, Paul Braffort, Claude Nougaro ; ils ont chanté l'ère atomique³³². Chanteurs de variétés, chanteurs à texte, en prise avec l'actualité de leur temps, ils ont choisi la gravité, parfois,

³³¹ Comment sauver mon petit garçon du jouet mortel d'Oppenheimer ? (traduit par mes soins).

³³² La liste n'est pas exhaustive. À noter également, « THAMARA BOUM DIHÉ. C'est la danse atomique » (chanson de H. Bazin, musique de E. Deransart, 1946) ; « La Môme atomique », (paroles de S. Legay, musique de R. Jouve, 1946) et, plus tardivement, « La Bombe » (S. Varègues et F. Lemarque), chantée par *Les Francs garçons* en 1968 ; le décapant « Push Button » (1968) d'Éric Robrecht qui dénonce l'indifférence générale devant la course à l'armement nucléaire : « Et vous les brav' gens, tous les connards, tous les planqués, / Vous récoltez ce que vous avez mérité / En laissant tripatouiller les salauds, les vendus / Pendant que vous allez boire votre coup au PMU. » En 1972, Moustaki chante « Hiroshima », et la strophe finale dit clairement que l'ère atomique n'a pas pris fin : « Par tous les rêves piétinés, / Par l'espérance abandonnée, / À Hiroshima, ou plus loin, / Peut-être viendra-t-elle demain, / La Paix ! » En 1979, Jean Ferrat met en musique la lettre-poème qu'Ethel Rosenberg écrivit à ses fils en 1953 avant son exécution, « Si nous mourons ».

l'humour, souvent, les codes de la chanson populaire, la poésie, pour dire l'Atome, l'angoisse atomique. Ballades, rythme de java, détournement de la chanson d'amour... ils révèlent, à leur manière, sur les ondes, dans les cabarets et les salles de spectacle, l'impact de l'ère atomique sur toute une génération. Certaines de ces chansons sont légères, d'autres sont plus mordantes que certains textes littéraires des années 1950 et condamnent sans ambages.

En 1946, la chanteuse Rose Mania, interprète « Bikini³³³ » (musique d'Henri Leca, paroles de Michel de Bry et Ralph Derby). Le titre est clair : il fait référence à l'atoll du Pacifique sur lequel, dès juillet 1946, les Américains multiplieront les essais de bombe atomique. Et même si le nom de Rose Mania et le titre de cette chanson sont aujourd'hui largement oubliés, même si, dans la mémoire collective et la chanson populaire, Bikini n'est plus, depuis Dalida, qu'un minimaliste costume de bain, un « Ipsi bitsi, petit bikini³³⁴ » (1960), il faut noter l'audace de Rose Mania qui ose importer, dans la chanson populaire, la question atomique. Le ton est à la rigolade ; le texte se présente comme une chanson d'amour qui interpelle apparemment, à la seconde personne, un pilote qui va larguer sa bombe sur l'atoll de Bikini et qui, après l'expérience, rentrera au nid :

Mon amour sur le Pacifique
 Tu emportes avec toi mon cœur.
 Prends garde à la bombe atomique !
 Mon espoir est dans ton moteur...

Tout renvoie à l'amour : la douceur du ciel, le cadre idyllique avec sa nature foisonnante et odorante – « palmiers,

³³³ « Bikini », paroles de Michel de Bry et Ralph Derby, musique de Henry Leca, chanson interprétée par Rose Mania, Paris, Éditions du Lido, 1946 (droits réservés).

³³⁴ Hormis une musique évoquant vaguement le Pacifique, le bikini, version Dalida, n'a que faire de la bombe, et ne renvoie qu'au costume de bain.

senteurs, jolies fleurs» –, le vocabulaire – «cœur, chéri». L'image d'Épinal esquisse les contours du Pacifique, «un coin rêvé». Mais derrière la blquette s'insinue la condamnation : le récif est qualifié de «radioactif»; le terme «joujou», qui semble atténuer l'impact de la bombe, rime avec «[démolir] tout» et la répétition du pronom indéfini signale l'éradication totale. Dans la dernière strophe, onomatopées, monosyllabes et assonance en «i» dominant, signalant par les sonorités l'explosion finale. La chanson n'échappe pas à une double lecture : derrière l'évocation de la bombe, derrière le «joujou» que l'homme va lâcher et l'explosion finale plane aussi l'acte sexuel. La bombe est lâchée; l'homme a fait la preuve de sa virilité.

Bikini, Bikini, Bikini,
 Boum ! Boum ! aïe, aïe, aïe !
 Bikini, Bikini, Bikini,
 Cobayes,
 Adieu, Good bye !
 Mon oiseau revient au nid
 N. I. NI, c'est fini...
 BIKINI.

*

En 1946, Jacques Hélian et son orchestre s'adonnent à une «Danse atomique³³⁵» sur une musique d'Henri Bourtayre et des paroles de Maurice Vandair. La première strophe évacue les pas de danse datés et «très vieux jeu» – les fox-trot, pasos, javas, shimmys et le boogie-woogie –, pour ensuite faire émerger le pas de l'ère moderne, la «danse atomic» qui «tombe à pic».

³³⁵ « Ah ! la danse atomique », paroles de Maurice Vandair, musique de Henri Bourtayre, interprété par Jacques Hélian et son orchestre, Paris, Paul Beuscher, 1946, URL : <https://www.paroles.net/henri-decker/paroles-ah-la-danse-atomique> (consulté le 30.09.2024).

REFRAIN

Ah ! la danse « atomic »
 Y'en a pas de plus chic
 Son rythme fait sauter
 Tous les gens du quartier.

La drôlerie de la chanson repose sur la polysémie du verbe « sauter » : faire sauter tous les gens du quartier, sauter le pas, faire sauter les plombs, faire sauter les pommes de terre frites. Une vague évocation géopolitique, « en Amérique, à Moscou », est aussitôt dédramatisée par la rime insolite, « Zoulous ».

*

La même année, Blond-Blond (Albert Rouimi), figure emblématique de la musique algérienne qui exporta dans les années 1940 la variété francarabe à Paris, interprète « La Bombe atomique³³⁶ », paroles et musique de Lili Labassi (pseudonyme d'Elie Moyal). Le premier couplet reprend l'un des principaux arguments de l'époque : « Voilà une affaire qui a fini la guerre. » L'ensemble paraît, au premier abord, n'être qu'une variation de plus sur l'extraordinaire découverte scientifique que fut la bombe, une découverte qui, comme l'indique la rime, ne peut venir que d'outre-Atlantique :

C'est une chose très magnifique
 Ça vient d'Amérique.

Le démonstratif, pourtant, anaphorique dans le refrain (« ça, c'est ») et qui renforce l'oralité de la chanson, pointe la *chose*, la distancie. Et la chanson aboutit à une morale explicite : « Voici la moralité de cette chanson ». Le démonstratif est repris, mais cette fois pour pointer « cette chose

³³⁶ Blond-Blond, « La Bombe atomique », paroles et musique de Lili Labassi, Paris, Dounia, disque vinyle, 1946 (droits réservés).

épouvantable» qui peut signer la fin de l'humanité. Le dernier couplet est un appel clair au désarmement, à la raison, au refus du nucléaire; le conditionnel cependant dit assez que l'usage de la raison est douteux et que ce n'est pas pour rien qu'«Amérique» rime avec «atomique»:

Et les Nations Unies seraient raisonnables
Si elles disaient c'est fini de cette chose épouvantable.
Pour la sécurité de l'humanité
Il faut plus que l'on fabrique la bombe atomique.

*

La chanson de l'antimilitariste Boris Vian, «La Java des bombes atomiques³³⁷», sur une musique d'Alain Goraguer, a fait couler beaucoup d'encre; on ne la présente plus. Rappelons simplement qu'elle fut censurée et que *Le Canard enchaîné* en publia le texte à la une de son journal du 13 juin 1955. Le comique est grinçant, la dérision fait mouche sur un rythme de java des années 1930. Et Vian fait émerger l'inoubliable et drolatique figure d'un oncle Nimbus – un savant un peu fou, roi de la bricole, qui joue avec l'atome –, mais n'omet pas de nous rappeler qu'on passe de la bombe A à H, que l'objectif est toujours «d'augmenter la portée» de la bombe et que le criminel, mû par une visée patriotique, est finalement récompensé...

Et l'pays reconnaissant
L'élut immédiat'ment
Chef du gouvernement.

*

³³⁷ Boris Vian (auteur), Alain Goraguer (compositeur), «La Java des bombes atomiques», *Chansons impossibles*, Paris, Phillips, 1955, disque vinyle. Texte reproduit ci-après avec l'aimable autorisation des ayants droit. © Warner Chappell Music France.

Paul Braffort est un ingénieur, écrivain oulipien, ami de Raymond Queneau. En 1949, il entre au CEA au sein du service de documentation. « Le Petit Atome³³⁸ », qu'il entonne en 1958, figure sur un 33 tours intitulé *Des atomes et des hommes* (Pathé Marconi), reprise ironique, à n'en pas douter, de l'essai du même titre publié par l'atomiste Leprince-Ringuet en 1957. C'est François Billetdoux qui présente au revers de la pochette les dix titres du 33 tours qui ont tous peu ou prou à voir avec l'atome. « Le Petit Atome », sur un air de comptine, relate l'histoire peu banale d'un p'tit atome, amoureux d'une grosse molécule, qui doit céder la place à un rival, un grand photon de l'infrarouge.

Un p'tit atome qui se balançait
 Dans une grosse moléculu-u-le
 Ce p'tit atome
 Ce p'tit atome qui s'ennuyait
 Craignait tant d'être ridicu-u-le
 Quand un photon vint le rencontrer
 Un grand photon dans l'infrarou-u-ge

Notre atome quitte alors sa molécule, trouve sa place « dans un beau cristal », assiste au bal des neutrons puis est placé dans une pile. Il en meurt, non sans avoir irradié ses tortionnaires, « savants, fautifs ». Par l'humour et la vulgarisation, Braffort nous plonge au cœur de la matière et trace le parcours d'un innocent, un p'tit atome de peu de poids, que les hommes ont mué en engin de mort.

³³⁸ Paul Braffort (paroles et musique), « Le Petit Atome », *Des atomes et des hommes*, Paris, Pathé Marconi/Columbia, 1958, disque vinyle. Texte reproduit ci-après gracieusement avec l'aimable autorisation d'Annelies Braffort.

Le p'tit atome au noyau fragile
 Connut des pépins fantasti-i-ques
 De méchants hommes, savants, subtils
 En firent une bombe atomi-i-que
 Il explosa - quel destin hâtif!

*

1958, Claude Nougaro chante « Il y avait une ville³³⁹ ». Le titre est au passé car « Y avait une ville/ Et y a plus rien ».

C'est une destruction, un anéantissement qui se dit ici, en deux vers. L'ellipse, c'est la bombe ; la ville, Hiroshima. La chanson semble évoquer un rêve, un rêve qui se mue en cauchemar. C'est un récit, à la première personne, chronologique, rythmé par l'anaphore « je m'souviens ». Dans la strophe une, émerge une ville, une cohue, un soleil joyeux, des couleurs, une passante, une possible rencontre amoureuse... ; puis un bruit fige les êtres, le rêve prend des allures paradisiaques, musique, ciel angélique, couleur de paradis, neige des anges, et l'étrange « brusquement » vire au cauchemar et se fait « éclair aveuglant », « souffle incandescent » et effondrement, à la fin de la strophe deux. La strophe trois est celle des ruines, « Y a plus rien qu'un désert/de gravats de poussière ».

Comme Nougaro, on aimerait que ce ne soit qu'un mauvais rêve.

Réveillez-moi
 Réveillez-moi
 Réveillez-moi

³³⁹ « Il y avait une ville », paroles de Claude Nougaro, musique de Benjamin Walter, France, Président, 1958, disque vinyle. Nous n'avons pu obtenir les droits de reproduction pour cette chanson ; on peut l'écouter sur le site de l'INA, URL : <https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/i00019448/claude-nougaro-il-y-avait-une-ville> (consulté le 30.09.2024).

«Bikini», 1946, paroles de Michel de Bry et Ralph Derby, musique de Henri Leca

Mon amour sur le Pacifique
Tu emportes avec toi mon cœur.
Prends garde à la bombe atomique!
Mon espoir est dans ton moteur...

REFRAIN

Bikini, Bikini, Bikini,
To be or not to
Be kini, Bikini, Bikini,
Récif
Radioactif...
Tu réussiras, chéri,
Pilote au raid hardi.

Bikini, Bikini, Bikini,
Atoll au ciel doux,
Bikini, Bikini, Bikini,
C'est fou : cher casse-cou
Tu vas lâcher ton joujou.
Qui doit démolir tout
Tout!

C'est le coin rêvé
Où s'élevaient
Sous les palmiers
Toutes les senteurs
Des jolies fleurs.
Bê-ê-e (*chèvres*).

Bikini, Bikini, Bikini,
Boum! Boum! aïe, aïe, aïe!
Bikini, Bikini, Bikini,
Cobayes,

Adieu, *Good bye* !
 Mon oiseau revient au nid
 N. I. NI, c'est fini...
 BIKINI.

2
 La radio fait monter ma fièvre
 Et j'écoute avec émotion
 J'entends le bêlement des chèvres,
 Et les grognements des cochons
 Hrroin (*cochons*)
 (*au refrain*)

« La Bombe atomique », 1946, paroles et musique de Lili Labassi

Mais qu'est-ce que c'est ça ?
 Ça c'est la bombe atomique.
 C'est pas du trafic
 C'est une chose très magnifique
 Ça vient d'Amérique

Voilà une affaire
 Qui a fini la guerre
 Quel dommage qu'y a plus Hitler
 On l'aurait rendu poussière
 Et lui et son armée
 Et sa croix gammée

(*paroles en arabe*)

Ça c'est la bombe atomique.
 C'est pas du trafic

C'est une chose très magnifique
Ça vient d'Amérique

Voici la moralité de cette chanson :
Et les Nations Unies seraient raisonnables
Si elles disaient c'est fini de cette chose épouvantable.
Pour la sécurité de l'humanité
Il faut plus que l'on fabrique la bombe atomique.

Ça c'est la bombe atomique.
C'est pas du trafic
C'est une chose très magnifique
Ça vient d'Amérique

**« La Java des bombes atomiques »,
1955, paroles de Boris Vian,
musique d'Alain Goraguer.**

© Warner Chappell Music France

I
Mon oncl', un fameux bricoleur
Faisait en amateur
Des bombes atomiques
Sans avoir jamais rien appris
C'était un vrai génie
Question travaux pratiques
Il s'enfermait tout' la journée
Au fond d'son atelier
Pour fair' des expériences
Et le soir il rentrait chez nous
Et nous mettait en trans'
En nous racontant tout.

Pour fabriquer une bombe « A »
 Mes enfants croyez-moi
 C'est vraiment de la tarte
 La question du détonateur
 S'résout en un quart d'heur'
 C'est de cell's qu'on écarte
 En c'qui concerne la bombe « H »
 C'est pas beaucoup plus vach'
 Mais un' chos' me tourmente
 C'est qu'cell' de ma fabrication
 N'ont qu'un rayon d'action
 De trois mètres cinquante
 Y'a quéqu' chos' qui cloch' là-d'dans
 J'y retourn' immédiat'ment.

II

Il a bossé pendant des jours
 Tâchant avec amour
 D'améliorer l'modèle
 Quand il déjeunait avec nous
 Il dévorait d'un coup
 Sa soup' au vermicelle
 On voyait à son air féroce
 Qu'il tombait sur un os
 Mais on n'osait rien dire
 Et pis un soir pendant l'repas
 V'là tonton qui soupir'
 Et qui s'écrie comm'ça :

À mesur' que je deviens vieux
 Je m'en aperçois mieux
 J'ai le cerveau qui flanche
 Soyons sérieux disons le mot
 C'est même plus un cerveau
 C'est comm' de la sauce blanche
 Voilà des mois et des années

Que j'essaye d'augmenter
 La portée de ma bombe
 Et je n'me suis pas rendu compt'
 Que la seul' chos' qui compt'
 C'est l'endroit où s'qu'ell' tombe
 Y'a quéqu' chos' qui cloch' là-d'dans
 J'y retourn' immédiat'ment.

III

Sachant proche le résultat
 Tous les grands chefs d'État
 Lui ont rendu visite
 Il les reçut et s'excusa
 De ce que sa cagna
 Était aussi petite
 Mais sitôt qu'ils sont tous entrés
 Il les a enfermés
 En disant soyez sages
 Et quand la bombe a explosé
 De tous ces personnages
 Il n'est plus rien resté

Tonton devant ce résultat
 Ne se dégonfla pas
 Et joua les andouilles
 Au Tribunal on l'a traîné
 Et devant les jurés
 Le voilà qui bafouille
 Messieurs c'est un hasard affreux
 Mais je jur' devant Dieu
 En mon âme et conscience
 Qu'en détruisant tous ces tordus
 Je suis bien convaincu
 D'avoir servi la France
 On était dans l'embarras
 Alors on l'condamna

Et puis on l'amnistia
 Et l'pays reconnaissant
 L'élut immédiat'ment
 Chef du gouvernement.

« Le Petit Atome », 1958, paroles et musique de Paul Braffort

Un p'tit atome qui se balançait
 Dans une grosse molécu-u-le
 Ce p'tit atome
 Ce p'tit atome qui s'ennuyait
 Craignait tant d'être ridicu-u-le
 Quand un photon vint le rencontrer
 Un grand photon dans l'infrarou-ou-ge
 Même infrarouge un seul photon
 Un seul photon
 Un seul photon
 Ça peut rompre une liaison

Le p'tit atome ainsi balancé
 Quitta sa chère molécu-u-le
 Pauv' molécule!
 Pauv' molécule décomposée
 Ça lui fait mal à la formu-u-le
 Mais le p'tit atome dans un beau cristal
 Vint à trouver une vacan-an-ce
 Ah, les vacances!
 Ah, les vacances originales!
 Originales
 Originales
 Quand les neutrons ouvrent le bal
 Tilila lala

Lalalala lala lala
Le p'tit atome intersticiel
Ne craignait plus le ridicu-u-le
Mais il mourut en pleine lune de miel
Car on le mit dans une pi-i-le
Mort difficile, destin hâtif
Destin hâtif!
Destin hâtif!
Car il devint radioactif.

Le p'tit atome au noyau fragile
Connut des pépins fantasti-i-ques
De méchants hommes, savants, subtils
En firent une bombe atomi-i-que
Il explosa – quel destin hâtif!
Il mourut le petit ato-o-me
Oui, mais les hommes, savants, fautifs
Sont tous dev'nus radioactifs
Tous radioactifs
Tous radioactifs!

Épilogue (sans point final)

Il est absurde de nier le rôle que joue la fantaisie jusque dans la science la plus sévère.

Lénine

On n'arrête pas le progrès.

Au XX^e siècle, l'atome insécable, comme le rappelle son étymologie grecque, put être fissionné. La physique nucléaire occupa alors le devant de la scène, après avoir orchestré une entrée retentissante, détonante. Le progrès scientifique ouvrit une brèche, qu'on appela l'ère atomique, et dont l'acte de naissance fut aussi une sentence de mort, imminente ou différée, pour les Japonais, à Hiroshima et Nagasaki, pour l'humanité entière, qui vit s'ouvrir la possibilité du globocide.

La brèche ne fut pas colmatée; on s'y engouffra; le petit atome fut mis, partout, au service de la Défense nationale. La France ne fut pas en reste: de Gaulle fit du nucléaire, à partir de 1958, une priorité absolue afin de doter le pays de sa propre *force de frappe* atomique...

Les médias de l'époque, nous l'avons vu, relayèrent cependant largement, sur les décombres des deux villes japonaises, les bienfaits de l'âge atomique, le « mystère » et la « puissance »³⁴⁰ de l'atome, à la manière du journal catholique *La Croix* qui, le 15 mai 1946, dans ses « causeries scientifiques », publia les lignes suivantes :

³⁴⁰ « Mystère et puissance de l'atome » est le titre d'un article de Georges Sadoul, publié dans *L'Humanité* du 3 avril 1946, 43^e année, 511, p. 4.

La bombe atomique n'est pas seulement l'arme terrible capable d'anéantir en une seconde des villes ou des armées. C'est aussi le point de départ d'un bouleversement probable de notre façon de vivre, le commencement d'une ère nouvelle, l'ère atomique³⁴¹.

S'érigea alors le mythe d'une France glorieuse et promotrice de la science nucléaire; «nucléaire» et non plus «atomique», car, comme l'indique la linguiste Valérie Delavigne, «atomique» renvoie à la bombe, aux «atomisés» d'Hiroshima, aux radiations, alors que «nucléaire» est appliqué dans les années 1950 à l'énergie, à l'exploitation civile: «Cette nouvelle distribution sémantique dissocie donc les centrales nucléaires des bombes atomiques: l'adjectif nucléaire se spécialise pour le nucléaire civil et l'adjectif atomique pour le nucléaire militaire³⁴².»

Pour contrebalancer l'angoisse atomique et la défiance de la population vis-à-vis des scientifiques, pour domestiquer et dé-diaboliser l'Atome, pour rendre inaudibles les voix somme toute mineures des détracteurs, on vanta et *vendit* au grand public, par le biais notamment des médias, l'Atome bienfaisant et pacifique, la science, «mise au service de l'Homme³⁴³», comme le dit le communiste Jacques Duclos.

Alors, après l'apocalypse-destruction, par-delà et sur les ombres d'Hiroshima et des irradiés du *Fukuryu-Maru*, les contemporains de la bombe virent émerger l'horizon d'un Royaume, «un nouveau ciel et une nouvelle terre», non pas

³⁴¹ «L'âge atomique», *La Croix*, 15 mai 1946, 67^e année, 19220, p. 4.

³⁴² Voir l'ensemble des travaux de Valérie Delavigne sur les mots du nucléaire et, entre autres: «La formation du vocabulaire de la physique nucléaire: quelques jalons. Aspects diachroniques du vocabulaire», *Publications de l'université de Rouen et du Havre*, p. 89-107, 2006, URL: https://hal.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/920633/filename/2006_Delavigne_Formation_du_vocabulaire_de_la_physique_nuclA_aire_IN_Candel_Gaudin.pdf (consulté le 30.09.2024).

³⁴³ Dans *Démocratie nouvelle*, 8^e année, 12, décembre 1954, p. 3.

chimérique mais du domaine du réalisable et libérateur pour l'homme. L'ère atomique devint, sous la plume des politiques, des scientifiques, et parfois même des littéraires, le terreau sur lequel bâtir une nouvelle Jérusalem, résolument terrestre; elle signa l'espoir en un *meilleur des mondes* dans lequel le pouvoir de l'homme sur la nature serait décuplé par l'Atome. Et l'anticipation, l'utopie scientiste qui, focalisant sur les bienfaits, occulte toute menace sur le vivant, se mue pour nous, lecteurs d'aujourd'hui, en un cauchemar dystopique qui fait terriblement écho à la sommation écologique du XXI^e siècle.

La compilation ci-dessous rend compte de ce fantaisiste, de ce naïf, improbable et irraisonné engouement pour un nucléaire civil émancipateur, que ce soit dans des publications du PCF ou dans le journal catholique *La Croix*:

Et les explosifs atomiques serviront pour des travaux gigantesques de génie civil, pour la transformation de zones naturelles³⁴⁴;

Et l'on brisera «l'étreinte de la faim³⁴⁵», grâce à la force motrice atomique qui permettra de puiser l'eau dans les profondeurs;

Et «la centrale atomique du désert apportera la verdure et la vie et contribuera de façon décisive à accroître les possibilités de subsistance humaine³⁴⁶»;

Et les enfants ne connaîtront plus le désert que par leur livre de classe³⁴⁷;

Et chaque habitant disposera «d'une dizaine d'esclaves électriques et la moindre famille aur[a] trente ou quarante personnes à son service³⁴⁸»;

³⁴⁴ Francis Netter, «Piles, centrales, moteurs...», *Démocratie nouvelle*, 8^e année, 12, décembre 1954, p. 37.

³⁴⁵ *Ibid.*, p. 41.

³⁴⁶ *Ibid.*

³⁴⁷ Dr G. Pokrovski, «Visions d'avenir», *Démocratie nouvelle*, décembre 1954, p. 59.

³⁴⁸ Georges Sadoul, «Mystère et puissance de l'atome», art. cité.

Et la technique progressera dans les moyens de transport, avec des moteurs atomiques dans les sous-marins, l'aviation, l'automobile³⁴⁹;

Et les mineurs n'auront plus à « descendre dans des puits profonds » : l'explosion atomique permettra « d'ouvrir sur une grande profondeur l'écorce terrestre³⁵⁰ » ;

Et l'on redressera « le cours des grands fleuves », on élèvera « des digues gigantesques », on percera « en quelques minutes des canaux »³⁵¹ ;

Et « chaque brin d'herbe, chaque fleur sauvage pourra être traité et venir prendre place dans nos nourritures quotidiennes³⁵² » ;

Et le courant froid des régions polaires « pourra être rendu plus chaud que le Gulf-Stream³⁵³ » et « la toundra disparaîtra » ;

Et la conquête des autres planètes se fera à l'aide de fusées cosmiques³⁵⁴.

À l'aube d'un monde, dont la parenthèse, ouverte en août 1945, jamais ne s'est fermée, les *mots de la bombe*, se sont donc imposés : $E = mc^2$, U-235 ; Hiroshima, Nagasaki, *Hibakusha*, *Little Boy* et *Fat Man* ; Bikini, *Fukuryu-Maru*, radioactivité ; Zoé, Saclay, Marcoule ; bombe A, bombe H ; CEA ; Apocalypse et Globocide...

À l'aube d'un monde, il y eut une ville et « y a plus rien » ; il y eut une ombre qui perdit son homme, un survivant qui vit les deux bombes, un enfant qui n'était pas né ; il y eut Bikini ; il y eut une équation historique, $E = mc^2$, « formule d'amour et de justice » ; une « poufiasse d'uranium », une « orchidée bellement monstrueuse » ; un Dragon heureux, chanceux, irradié

³⁴⁹ Dr. G. Pokrovski, « Visions d'avenir », art. cité, p. 59.

³⁵⁰ *Ibid.*

³⁵¹ *Ibid.*

³⁵² « L'âge atomique », *La Croix*, art. cité.

³⁵³ Dr. G. Pokrovski, « Visions d'avenir », art. cité, p. 59.

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 60.

en mars 1954; un nuage de cendre, un «piège pire qu'une lèpre»; une Ève et un Adam, l'enfer inscrit sur le visage; un équilibre... de la terreur; un génie bifront...

À l'aube d'un monde, il y eut tout cela et plus encore.

Notre enquête s'achève en 1960, avec un amusant petit rongeur à longue queue, la gerboise qui vit dans le désert du Sahara algérien et s'est, hélas, déclinée en bleu-blanc-rouge³⁵⁵, à Reggane.

Plus puissante que *Little Boy* et que *Fat Man* qui rava-gèrent Hiroshima et Nagasaki, la première bombe atomique française de 70 Kt, Gerboise bleue, testée le 13 février 1960 à Reggane, où est installé le Centre saharien d'expérimentations militaires, inaugure les 17 essais nucléaires qui seront effectués en Algérie.

Pourquoi en Algérie? Parce que, dit-on, le danger y était *négligeable*. Dans un rapport du Sénat datant de 2002³⁵⁶, ce choix était encore et toujours justifié par le caractère désertique du lieu, le régime des vents et les principes de sécurité étaient réaffirmés: blocage des pistes, attention scrupuleuse accordée aux prévisions météorologiques, interdiction d'accès à la zone des retombées proches...

«Hourra pour la France! Depuis ce matin elle est plus forte et plus fière», clame de Gaulle le 13 février 1960.

Hourra! Après la bleue, la blanche, la rouge, la verte... Après Reggane, In Ecker et, sous peu, la Polynésie française...

Hourra! La France forte et fière vient de gangrener le Sahara!

³⁵⁵ Gerboise (bleue, blanche, rouge, verte) est le nom de code des essais nucléaires français réalisés entre 1960 et 1961.

³⁵⁶ Christian Bataille et Henri Revol, «Les incidences environnementales et sanitaires des essais nucléaires effectués par la France entre 1960 et 1996 et éléments de comparaison avec les essais des autres puissances nucléaires», Rapport du Sénat, n° 207, annexe au procès-verbal du 6 février 2002, URL: <https://www.senat.fr/rap/roi-207/roi-2071.pdf> (consulté le 30.09.2024).

Hourra! Elle laissera derrière elle des sites contaminés, des monceaux de déchets radioactifs enfouis sous le sable!

Hourra pour les Touaregs, les Bédouins irradiés, pour les cancers, les maladies respiratoires et oculaires, les malformations!

Des centaines d'essais s'ensuivront en Algérie et dans le Pacifique, sur les atolls de Fangataufa et Muruora. La France avait désormais son Bikini, ses nuages radioactifs, ses zones contaminées, ses victimes...

Notre enquête, disions-nous, s'achève en 1960 pour tant, soixante-deux ans plus tard, en mars 2022, les essais nucléaires dans le Sahara algérien firent de nouveau la une des médias. La « métropole » s'inquiéterait-elle des retombées sur la population locale? Que nenni! C'est l'effet boomerang qui fait frémir la France... C'est une chose de contaminer une colonie, c'en est une autre de recevoir, des décennies après, un coup de sirocco, un vent chaud du sud, un vent mauvais, capable d'importer sur le sol tricolore du sable saharien agrémenté de Cesium-137 radioactif issu des essais nucléaires.

Notre enquête s'achève en 1960 mais notre XXI^e siècle porte l'héritage de l'ère atomique. Hiroshima et Nagasaki sont entrés dans l'histoire; Tchernobyl (Ukraine, 26 avril 1986) est un « accident » lié à des défaillances en termes de sûreté; Fukushima (Japon, 11 mars 2011), hélas, c'est un séisme, un tsunami... Et s'il y eut au XX^e siècle des voix pour s'élever contre les discours pro-nucléaires, elles peinent aujourd'hui à se faire entendre face aux discours de l'acceptabilité destinés à produire un consentement tacite et malgré le retour de la menace nucléaire agitée notamment par Poutine.

Le nucléaire, civil et militaire, sans doute, sera notre avenir, avec ses radiations, ses déchets, ses eaux, ses sols contaminés, avec ses catastrophes, inévitables, ses menaces brandies comme des étendards. À défaut d'en avoir fait notre passé, nous l'avons, depuis 1945, incrusté dans notre présent, et ses retombées toujours sont d'actualité. Incrédulité,

sidération puis apathie : le temps, la propagande ont émoussé nos consciences. L'ère nucléaire fait désormais partie de notre quotidien et, une fois l'effroi initial suscité par les catastrophes dépassé, érodé, nous feignons de croire en la maîtrise : rassurant.

Le succès de la série télévisuelle *Manh(a)ttan*³⁵⁷ de Sam Shaw (2014-2015) et du biopic de Christopher Nolan, *Oppenheimer*³⁵⁸ (2023) disent la fascination qu'exerce encore aujourd'hui la mise au point, par les plus grands scientifiques mondiaux, d'une arme capable d'anéantir la planète ; ils réinscrivent la genèse de la bombe atomique dans l'Histoire avec son grand « H », taisent encore et toujours ce qui n'est pas dicible et relèguent la possibilité du globocide au science-fictionnel.

Pourtant, à n'en pas douter, nous sommes entrés dans une ère nouvelle, l'ère des « Apocalypses ordinaires³⁵⁹ » : il faut désormais payer, et payer cher, la rançon de l'ère atomique. L'homme prométhéen a ouvert le couvercle de la jarre de Pandore : ses maux n'en finissent pas de se déverser. Mais peut-être convient-il aujourd'hui de convoquer Dédale plutôt que Prométhée ; Dédale l'industriel ; Dédale dont la maîtrise toujours s'est retournée contre lui et qui ne cessa de mettre au point des inventions destinées à réparer les dégâts qu'il avait lui-même occasionnés ; Dédale encore qui, par son art, perdit son propre fils, condamna sa descendance.

Ne sommes-nous pas les Icare imprudents, écervelés, de ces Dédale-là ?

³⁵⁷ Sam Shaw (réal.), *Manh(a)ttan*, États-Unis, WGN America, première diffusion du 27 juillet 2014 au 15 décembre 2015 (2 saisons, 23 épisodes).

³⁵⁸ Christopher Nolan, *Oppenheimer*, États-Unis et Royaume-Uni, Atlas Entertainment & Syncopy, 2023, 180 min.

³⁵⁹ L'expression est empruntée à Valerie Arnhold, « L'apocalypse ordinaire. La normalisation de l'accident de Fukushima par les organisations de sécurité nucléaire », *Sociologie du travail*, 61/1, janvier-mars 2019, URL : <https://doi.org/10.4000/sdt.14611> (consulté le 30.09.2024).

Repères chronologiques

Histoire		Littérature et culture
Bombardements d'Hiroshima (6 août) et de Nagasaki (9 août)	1945	 Albert Camus, éditorial de <i>Combat</i> (8 août)
Création du Commissariat à l'énergie atomique (CEA) par de Gaulle (18 octobre)		 « Adieu Japon ! », Paul Claudel (30 août)
► Premier essai de bombe A sur l'atoll de Bikini (1 ^{er} juillet)	1946	 <i>Plate-forme 70 ou L'âge atomique</i> , épisode 1, Jean Nocher (4 février)
		 « Guerre ou paix atomique », Raymond Aron (26 juillet)
		 <i>Le Secret de l'Espadon</i> , Edgar P. Jacobs
		 « Bikini », Rose Mania
	1947	 « L'ombre qui a perdu son homme », Emmanuel Mounier
		 « Ah ! La danse atomique », Henri Decker
		 « La Bombe atomique », Blond-Blond
Création du « Mouvement des combattants de la liberté et de la paix »	1948	 <i>Bourlinguer</i> , Blaise Cendrars
Mise en route de la première pile atomique française (Zoé) conçue par Joliot-Curie (1 ^{er} décembre)		
Signature, à Washington, du Pacte (ou Alliance) Atlantique	1949	
Premier Congrès mondial des partisans de la paix à Paris (avril)		

Histoire		Littérature et culture
Explosion de la première bombe A en Union soviétique (29 août)	1950	 André Breton, discours au meeting de la Mutualité (13 octobre)
Appel de Stockholm (19 mars)		 <i>Objectif Lune</i> , Hergé
Révocation de Joliot-Curie de son poste de haut-commissaire du CEA (28 avril)		
Début de la guerre de Corée (juin)	1951	 <i>Les Grands Moyens</i> , Roger Ikor  <i>Les Voyageurs de « l'Espérance »</i> . <i>Récit de l'âge atomique</i> , Georges Duhamel
		 <i>La Grande Menace</i> , Jacques Martin
Exécution de Julius et Ethel Rosenberg (19 juin)	1953	 <i>Le Cheval roux</i> , Elsa Triolet
Fin de la guerre de Corée (27 juillet)		
Explosion d'une bombe H sur l'atoll de Bikini (1 ^{er} mars); contamination des pêcheurs japonais du Fukuryu-Maru	1954	
Manifeste Russell-Einstein (23 décembre)	1955	 <i>À l'aube d'un monde</i> , René Lucot et Jean Cocteau  <i>Le Chant interrompu. Histoire des Rosenberg</i> , Louis Aragon, Pierre Courtade, Maurice Druon <i>et al.</i>  <i>Le Nuage</i> , Martine Monod  « La Java des bombes atomiques », Boris Vian
		 <i>L'Orgueil et la Nuée</i> , Georges Soria
	1956	
	1957	 <i>Des atomes et des hommes</i> , Louis Leprince-Ringuet

Histoire		Littérature et culture	
Élection de De Gaulle à la présidence de la République (21 décembre)	1958	 « E = mc ² ou le roman d'une idée », Pierre Boule	
		 <i>Notre ami l'atome</i> , Walt Disney Animation studios	
		 <i>L'Homme d'Hiroshima</i> , Jean Lurçat	
		 « Démasquez les physiciens. Videz les laboratoires ! », André Breton (10 février)	
		 « J'ai été à Hiroshima », Martine Monod (série d'articles février-mars)	
		 <i>Combat contre l'invisible</i> , Henri Queffélec	
		 « Le Petit Atome », Paul Braffort	
	1959	 « Il y avait une ville », Claude Nougaro	
		Exposition internationale « Terre et cosmos » (juin-juillet)	
		 <i>Hiroshima mon Amour</i> , Alain Resnais et Marguerite Duras	
1960	 <i>Le Dernier Rivage</i> , Stanley Kramer (adapté du roman de Nevil Shute, <i>On the Beach</i> , 1957)		
	 <i>Le Drame du Fukuryu-Maru</i> , Gabriel Cousin		
Premier essai nucléaire français « Gerboise bleue » à Reggane en Algérie (13 février)	1961	 <i>Le Piège diabolique</i> , Edgar P. Jacobs	
		 <i>Hiroshima (ANT 79)</i> , Yves Klein	
	1965	 <i>Étude pour Le Cheval roux ou La Guerre</i> , Marc Chagall	

Bibliographie

Introduction

Corpus principal

BAZIN Hervé, «1944-1950: la bombe atomique», *Paris-Presse, L'Intransigeant*, 7^e année, 1580, 15 et 16 janvier 1950, p. 8.

BEAUVOIR Simone DE, *Les Mandarins*, t. 1, Paris, Gallimard, coll. «Folio», 1954.

CAMUS Albert, «Discours de Suède», 10 décembre 1957, URL: <https://www.nobelprize.org/prizes/literature/1957/camus/25232-banquet-speech-french/> (consulté le 30.09.2024).

CENDRARS Blaise,

- *Bourlinguer* [1948], Paris, Denoël, coll. «Folio», 1974.

- *Le Lotissement du ciel* [1949], Paris, Denoël, coll. «Folio», 1976.

MALRAUX André,

- «Discours adressé aux intellectuels», salle Pleyel, 5 mars 1948, URL: https://malraux.org/wp-content/uploads/2018/07/83jg_lecheval-detroue_1948.pdf (consulté le 30.09.2024).

- «Discours de Brasilia», 25 août 1959, URL: <https://www.malraux.org/images/documents/brasilia.pdf> (consulté le 30.09.2024).

MAURIAC François, «L'aube sanglante de la paix», *Le Figaro*, 119/308, 11 août 1945, p. 1.

MOUNIER Emmanuel, *La Petite Peur du XX^e siècle*, Neuchâtel/Paris, La Baconnière/Seuil, coll. «Les Cahiers du Rhône», 1959.

ROUGEMONT Denis DE, *Lettres sur la bombe atomique*, Paris, Gallimard, 1946.

SADOUL Georges, *Mystères et puissance de l'atome*, Paris, Hier et Aujourd'hui, 1947.

SARTRE Jean-Paul, «La fin de la guerre», *Les Temps modernes* 1, 1^{er} octobre 1945, Paris, Gallimard, p. 63-67.

Corpus secondaire

ACKERMANN Bruno, «Les Lettres sur la bombe atomique (1946)», *Denis de Rougemont. Une biographie intellectuelle*, Genève, Labor et Fides, 1996.

ANDERS Günther,

– *Le Temps de la fin*, Paris, L'Herne, 2007.

– *Hiroshima est partout*, Paris, Seuil, 2008.

ARENDT Hannah, *Condition de l'homme moderne* [*The Human Condition*, 1961], Paris, Calmann-Lévy, 1983.

BELOT Robert, « L'énergie nucléaire comme figure épiphanique de la science agissante dans la France de la libération », dans Pierre Lamard et Nicolas Stoskopf (dir.), *La Transition énergétique. Un concept historique ?*, Villeneuve-d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Environnement et société », 2018.

BERTHIER Jean, « Penser Hiroshima », *Lignes*, 26/3, Paris, Hazan, 1995, p. 34-47, URL : <https://www.cairn.info/revue-lignes0-1995-3-page-34.htm> (consulté le 30.09.2024).

BLANCHET-DOUSPIS Mireille, *L'Influence de l'histoire contemporaine dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Amsterdam, Rodopi, 2008.

BORGAL Clément, *Les Prophéties de Bernanos*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1988.

CARRIÈRE Jean, *Jean Giono*, Lyon, La Manufacture, coll. « Qui suis-je ? », 1985.

DEBOUT Simone, « Sartre et Camus face à Hiroshima », *Esprit* 239/1, janvier 1998.

GODIN Christian, « Ouvertures à un concept : la catastrophe », *Le Portique*, 22, 2009, URL : <https://doi.org/10.4000/leportique.1993> <https://doi.org/10.4000/leportique.1993> (consulté le 30.09.2024).

HARA Tamiki, *Hiroshima, fleurs d'été*, Arles, Actes Sud, coll. « Babel », 2007.

MEURÉE Christophe, « Notes entre aujourd'hui et demain », *Les Lettres romanes*, 66/3-4, 2012, p. 485-499.

MURAT Michel, « Tendances », *Fabula/Les colloques*, *L'idée de littérature dans les années 1950*, URL : <https://doi.org/10.58282/colloques.59> (consulté le 30.09.2024).

MONGIN Dominique, « Genèse de l'armement nucléaire français », *Revue historique des armées* n° 262, 2011, URL : <http://journals.openedition.org/rha/7187> (consulté le 30.09.2024).

PUISEUX Hélène, « Images de l'ère nucléaire. Élaboration d'un *modus vivendi* », *La Revue des deux mondes*, *En temps de guerre, la scène internationale*, septembre 2003, p. 67-94.

1 Les Atomistes : Faust, Frankenstein ou Prométhée ?

Corpus principal

BOUJUT Pierre (dir.), *Salut à la tempête. Merde à la science, La Tour de feu*, 56, décembre 1957.

CURIE Pierre, discours prononcé à Stockholm le 6 juin 1903, URL : <https://musee.curie.fr/uploads/2018-01/nobel-1903-c6fa2633.pdf> (consulté le 30.09.2024).

JOLIO-CURIE FRÉDÉRIC,

– Éditorial, *Atomes*, 1, mars 1946, p. 1.

– « À propos de la bombe atomique, Frédéric Joliot-Curie vous parle », *L'Humanité*, 42/313, dimanche 12 et lundi 13 août 1945, p. 1 et 2.

LEPRINCE-RINGUET Louis, *Des atomes et des hommes*, Paris, Fayard, 1957.

« Manifeste Russell-Einstein », 23 décembre 1954, URL : <https://pugwash.org/1955/07/09/statement-manifesto/> (consulté le 30.09.2024); VF URL : http://www.cehp.free.fr/matots/Conference/manifeste_Russel_Einstein1.pdf (consulté le 30.09.2024).

Corpus secondaire

ANDRÉ Michel, « Oppenheimer : une science "humaine, trop humaine" », *Alliage*, 63, octobre 2008.

AUGER Pierre, « Robert Oppenheimer a passé les dernières années de sa vie en philosophe plus qu'en savant », *Le Monde*, 21 février 1967.

BÉHAR Henri (dir.), *Le Surréalisme et la science, Cahiers du Centre de recherche sur le surréalisme, Mélusine*, 27, Lausanne, L'Âge d'homme, 2007.

BOURDIEU Pierre, *Homo academicus*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens commun », 1984.

BRIOLET Daniel, « Réel et surréel en acte dans *La Tour de Feu* », dans Henri Béhar (dir.), *Réalisme-Surréalisme, Cahiers du Centre de recherche sur le surréalisme, Mélusine*, 21, Lausanne, L'Âge d'homme, 2001, p. 87-95.

CHASSAY Jean-François, « Robert Oppenheimer et la fiction : du réel à la mythologie », dans *De la vérité du récit. Hommage à Thierry Hentsch*, Québec, Presses de l'université Laval, 2008, p. 141-163, URL : <http://oic.uqam.ca/fr/publications/robert-oppenheimer-et-la-fiction-du-reel-a-la-mythologie> (consulté le 30.09.2024).

CHEVASSUS-AU-LOUIS Nicolas, *Savants sous l'Occupation. Enquête sur la vie scientifique française entre 1940 et 1944*, Paris, Seuil, coll. « Science ouverte », 2004.

- DESPRÉS Elaine, *Pourquoi les savants fous veulent-ils détruire le monde ? Évolution d'une figure de l'éthique*, Montréal (Québec, Canada), Université du Québec à Montréal, thèse de doctorat en études littéraires, 2012.
- LEPRINCE-RINGUET Louis, *La Potion magique*, Paris, Flammarion, 1980.
- MATONTI Frédérique, « La colombe et les mouches. Frédéric Joliot-Curie et le pacifisme des savants », *Politix*, 15/58, *Guerres et paix*, deuxième trimestre 2002, URL : https://www.persee.fr/doc/polix_0295-2319_2002_num_15_58_1001 (consulté le 30.09.2024).
- MAURICE Jean, « M. Joliot-Curie désavoué par le bureau politique du parti communiste », *France-Soir*, 3^e année, 1388, dimanche 16 et lundi 17 janvier 1949, p. 1 et 2.
- MONGIN Dominique, « Aux origines du programme atomique militaire français », dans René Girault (dir.), *Penser et repenser les défenses (suite), Matériaux pour l'histoire de notre temps*, 31, 1993, p. 13-21, URL : www.persee.fr/doc/mat_0769-3206_1993_num_31_1_404097 (consulté le 30.09.2024).
- MORIN Edgar, *Science avec conscience*, Paris, Fayard, 1982.
- PINAULT Michel, « Naissance d'un dessein : Frédéric Joliot et le nucléaire français (août 1944-septembre 1945) », *Revue d'histoire des sciences*, 50/1-2, 1997, p. 3-48, URL : www.persee.fr/doc/rhs_0151-4105_1997_num_50_1_1273 (consulté le 30.09.2024).
- ROSTAND Jean, « Le destin biologique de l'homme », *Tiers-Monde*, 4/13-14, 1963, p. 9-10.
- SLOAN Dana, « How France Took the Nuclear Lead », *Fusion*, août 1980, p. 37-48.
- « Ferme langage de M. Bidault à l'assemblée en réponse aux injures des communistes sur la révocation de M. Joliot-Curie », *L'Aurore*, 9^e année, 1759, mercredi 10 mai 1951, p. 3.

2 « Hiroshima... Nom de fracas et de feu »

Corpus principal

- BOULLE Pierre, « $E = mc^2$ ou le roman d'une idée », dans *$E = mc^2$* [1957], Paris, Julliard, 1992.
- CAMUS Albert, éditorial de *Combat*, 8 août 1945, 5^e année ; 366, p. 1-2.
- CLAUDEL Paul, « Adieu, Japon ! », *Le Figaro*, 324, 30 août 1945, p. 1.
- MONOD Martine,
- « L'enfant qui n'était pas né... », *La France nouvelle*, 640, du 20 au 26 février 1958, p. 4-5.
 - « L'homme qui a vu les deux bombes », *La France nouvelle*, 641, du 27 février au 5 mars 1958, p. 6.

- « Il ne restera rien... », *La France nouvelle*, 642, du 6 au 12 mars 1958, p. 7.
- MOUNIER Emmanuel,
 - « L'ombre qui a perdu son homme », *Esprit*, 129, janvier 1947, p. 22-24.
 - « Pour un temps d'Apocalypse », *Esprit*, 129, janvier 1947, p. 1-21.
- ROYER Georges, « La bombe atomique a son histoire », *L'Humanité*, 8 août 1945, p. 1 et 2
- « Une révolution scientifique : la première bombe atomique tombe sur le Japon », *L'Aurore*, 7 août 1945, 4^e année, 303.
- « Une révolution scientifique : les Américains lancent leur première bombe atomique sur le Japon », *Le Monde*, 8 août 1945, 2^e année 199, p. 1.
- « La première bombe atomique pulvérise la ville japonaise d'Hiroshima », *La Croix*, 8 août 1945, 66^e année, 18989, p. 1.
- « Reddition dans les 48 heures ou destruction du Japon par la bombe atomique », *France Soir*, 8 août 1945, 4^e année, 350, p. 1.

Corpus secondaire

- AMMOUR-MAYEUR Olivier, « Témoigner de l'intémoignable. Hiroshima entre "remembrance" et vestiges de la mémoire (sur *Hiroshima mon amour* et *Pluie noire*) », dans David Martens et Virginie Renard (dir.), *Interférences littéraire*, nouvelle série 1, « Écritures de la mémoire. Entre témoignage et mensonge », novembre 2008, p. 133-144, URL : <http://interferenceslitteraires.be/index.php/illi/article/view/861/> (consulté le 30.09.2024). 705
- ANDERS Günther, *L'Obsolescence de l'homme* [1956], traduit de l'allemand par Christophe David, Paris, L'Encyclopédie des nuisances, 2002.
- ATTALI Michaël, « *Paris Match* et la fabrique sportive de la figure de l'immigré au cours des années 1950 : entre naturalisation et assignation », *Migrations Société*, 137/5, 2011, p. 161-176, URL : <https://www.cairn.info/revue-migrations-societe-2011-5-page-161.htm> (consulté le 30.09.2024).
- BOBLET Marie-Hélène, « Les noms de *Hiroshima mon amour* : Hiroshima, Nevers », *Thélème. Revista Complutense de Estudios Franceses* 22, 2007, URL : <https://core.ac.uk/download/pdf/38845666.pdf> (consulté le 30.09.2024).
- BRUNEL Pierre, « Compte rendu de la table ronde organisée aux rencontres de Brangues 2001 », dans *Paul Claudel écoute le japon. Bulletin de la Société Paul Claudel*, 164, 4^e trimestre 2001.
- CERVONI Albert, « *Hiroshima mon amour*, notre amour... », *France-Nouvelle*, 707, 14 mai 1959, p. 26.

- CHABOT Hugues, « Le Roman de l'Uranium », dans Arnaud Huftier (dir.), *Pierre Boulle, ReS Futurae* 6, 2015, URL : <https://doi.org/10.4000/resf.717> (consulté le 30.09.2024).
- CHASSAY Jean-François, *Si la science m'était contée. Des savants en littérature*, Paris, Seuil, coll. « Science ouverte », 2009.
- CLAUDEL Paul, « À travers les villes en flammes », dans *Le Japon des séismes, Ebisu*, 21, 1999, p. 37-38.
- DEBOUT Simone, « Sartre et Camus face à Hiroshima », *Esprit*, 239/1, janvier 1998, p. 151-158.
- DELAMBRE Raymond, « Pouvoir de la guerre et (contre)pouvoir poétique : botte de cuir versus soulier de satin », dans *Le Pouvoir, Acta Iassyensia Comparationis*, avril 2006, URL : http://www.literaturacomparata.ro/Site_Acta/Old/acta4/acta4_delambre.pdf (consulté le 30.09.2024).
- DUBOIS Jean-Pierre, « Des écrivains français à la découverte du Japon », dans *France-Japon : une nouvelle histoire, La Revue des deux mondes*, avril 2013, URL : <https://www.revuedesdeuxmondes.fr/wp-content/uploads/2016/11/3aice97db96acc5a541f8f566cb9cdeo.pdf> (consulté le 30.09.2024).
- DURAS Marguerite,
 – *Hiroshima mon amour*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1978.
 – [et PORTE Michelle], *Les Lieux de Marguerite Duras*, Paris, Minuit, 1978.
- GÉRARD-LIBOIS Andrée, « Analyse des critiques », dans Raymond Ravar (dir.), « *Tu n'as rien vu à Hiroshima!* » *Un grand film : Hiroshima, mon amour*, Bruxelles, Éditions de l'Institut de sociologie, 1962, p. 31-44.
- JEAN Raymond, « Mémoire d'Hiroshima », *Les Cahiers du Sud*, 46^e année, 353, 1^{er} décembre 1959, p. 135-136.
- MICCIOLLO Henri, L'Oiseau noir dans le soleil levant de Paul Claudel. *Introduction, variantes et notes, Annales littéraires de l'université de Besançon*, 246, Paris, Les Belles Lettres, 1981.
- MORIN Edgar,
 – « Aspects sociologiques de la genèse du film », dans Raymond Ravar (dir.), « *Tu n'as rien vu à Hiroshima!* » *Un grand film : Hiroshima, mon amour*, Bruxelles, Éditions de l'Institut de sociologie, 1962, p. 25-29.
 – « L'amour et la mort », dans *ibid.*, p. 77-88.
- SEKI Mirei, « La Réception de *Hiroshima mon amour* au Japon », dans Florence de Chalonge, Yann Mével, Akiko Ueda (dir.), *Orient(s) de Marguerite Duras*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2014, p. 223-235.
- VIRGILI Fabrice, « Les "tondues" à la Libération : le corps des femmes, enjeu d'une réappropriation », dans Françoise Thébaud (dir.), *Résistances et Libérations. France 1940-1945, Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 1, 1995, URL : <https://doi.org/10.4000/clio.518> (consulté le 30.09.2024).

3 Bikini et la bombe H

Corpus principal

COUSIN Gabriel, *Le Drame du Fukuryu-Maru* [1960], dans *Théâtre II*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1964.

MONOD Martine, *Le Nuage*, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1955.

SORIA Georges, *L'Orgueil et la Nuée*, Paris, Les Éditeurs français réunis, 1956.

Corpus secondaire

ABIRACHED Robert,

– « L'État et ses théâtres : la tentation de la censure », dans Pascal Ory (dir.), *La Censure en France à l'ère démocratique (1848-...)*, Paris, Complexe, coll. « Histoire culturelle », 1997, p. 261-266.

– « Gabriel Cousin : *Le Drame du Fukuryu Maru* », *La Nouvelle Revue française*, 111, mars 1962, p. 542.

ARON Raymond, « Guerre ou paix atomique », *Combat*, 26 juillet 1946, 5^e année, 666, p. 1 et 3.

BRADLEY David J., *No Place to Hide*, [Boston, Little, Brown and Company, 1948], New York, Bantam, 1949.

BRETON André, discours au meeting de la mutualité du 13 octobre 1949, texte repris dans *Le Libertaire*, 21 octobre 1949, p. 3.

BROUÉ Pierre, *Trotsky*, Paris, Fayard, 1988.

BUCH Marina-Rafaëla, *Le Théâtre nippon dans le théâtre français du XX^e siècle : d'un regard kaléidoscopique à une réception productive*, Göttingen, Mainz University Press, 2019.

GERSTELL Richard,

– *How to Survive an Atomic Bomb*, [Washington, D.C., Combat Forces Press, 1950], New York, Bantam, 1950.

– « Comment ne pas être tué par la bombe atomique », *Paris Match*, 54, 1^{er} avril 1950, p. 11-12.

GILL André, *George Orwell, de la guerre civile espagnole à 1984*, Montréal, Lux, coll. « Histoire politique », 2005.

GRUMBACH Rémy, « Le Drame du Fukuryu-Maru », *Le Monde*, 8 juin 1963.

LAZURICK Robert, « Oppenheimer avait raison. La flotte de bikini n'a pas été détruite », *L'Aurore*, 2 juillet 1946, V^e année 585, p. 1.

LEBESQUE Morvan, « Retour de la pièce à thèse. *L'Orgueil et la Nuée* de Georges Soria aux Noctambules », *Carrefour*, 13^e année, 599, 7 mars 1956, p. 10.

MARIE Jean-Jacques, «Juger sur pièces: le rapport d'Artur London au comité central du Parti communiste tchécoslovaque (été 1955)», dans Jean-Jacques Marie, Vadim Rogivine (dir.), *Cahiers du mouvement ouvrier*, 1, CERMTRI, avril 1998, p. 98, URL : <https://www.marxists.org/francais/cmo/no1/no1.pdf> (consulté le 30.09.2024).

MÉGEVAND Martin, «L'éternel retour du chœur», dans *Littérature*, 131, *Masques, intertextes*, septembre 2003, p. 105-122.

NISHIWAKI Yasushi, «L'empoisonnement du Japon», *Démocratie nouvelle*, 8^e année, 12, décembre 1954, p. 19-24.

SOLON S-L., «L'expérience de Bikini a-t-elle été volontairement restreinte?», *Combat*, 2 juillet 1946, 5^e année, 645, p. 1.

SORIA Georges,

- «Le Trotskisme au service d'Hitler», *L'Humanité*, 19 juin 1937, p. 3.
- «Le Trotskisme au service de Franco», *L'Humanité*, 25 septembre 1937, p. 4.
- «Le P.O.U.M. : Organisation de terrorisme et d'espionnage au service de Franco», *L'Humanité*, 25 octobre 1937, p. 3.

«2 navires coulés sur 73 "C'est tout?"», *Ce Soir*, 2 juillet 1946, 1492, p. 1.

«Dans 40 jours, tonnerre sur le Pacifique! Bikini, c'est la bombe», *France-Soir*, 19 et 20 mai 1946, 10^e année, 1455, p. 1.

«À Bikini la flotte cobaye a résisté», *France-Soir*, 2 juillet 1946, 5^e année, 625, p. 1.

«La vie des livres», *La France nouvelle*, du 25 au 31 juillet 1957, 606, p. 14.

«Bikini? ce ne fut pas le knock-out attendu», *Paris-Presse, L'Intransigeant*, 2 juillet 1946, 3^e année, 506, p. 1.

«La bombe "H" a réveillé la grande peur atomique», *Paris-Presse, L'Intransigeant*, 30 mars 1954, p. 10.

4 Temples atomiques

Corpus principal

LUCOT René (réalisation), COCTEAU Jean (commentaire), *À l'aube d'un monde*, 26 min, 35 mm, Paris, Cinétest, 1955, disponible sur le site du CERN (organisation européenne pour la recherche nucléaire), URL : <https://videos.cern.ch/record/43133> (consulté le 30.09.2024).

QUEFFÉLEC Henri, *Combat contre l'invisible*, Paris, Fayard, coll. «Le Salon carré», 1958.

Corpus secondaire

CESARO Pascal, FOURNIER Pierre, « Se concentrer sur le travail pour mettre en feuilleton le monde nucléaire dans les années 1960 : opération de télévision-vérité ou de propagande ? », *Images du travail Travail des images*, 5, *Le travail à l'écran : mise en scène des groupes professionnels par les médias*, 2017, URL : <http://imagesdutravail.edel.univ-poitiers.fr/index.php?id=1666>

COCTEAU Jean,

- *Romans, Poésies, Œuvres diverses*, Paris, Librairie générale française, coll. « La Pochothèque, Classiques modernes », 1995.
- Discours de réception à l'Académie française, 20 octobre 1955, URL : <http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-jean-cocteau> (consulté le 30.09.2024).

ESCOUBE Pierre, « Henri Queffélec, ce fils de la mer », *La Revue des deux mondes*, janvier 1983, p. 42-44.

MAUROIS André, « Voyage au centre de l'atome », *Carrefour*, 13^e année, 595, 8 février 1956, p. 8.

QUEFFÉLEC Henri,

- *Un Breton bien tranquille*, Paris, Stock, 1978.
- *La Technique contre la foi ?*, Fayard, coll. « Je sais – je crois », 1962.

Smith William B., « L'itinéraire spirituel d'Henri Queffélec », dans Pierre Dufief (dir.), *Henri Queffélec, écrivain humaniste, Interférences*, 2001, p. 27-34.

VIEGNES Michel, « Cocteau ou le mysticisme ambigu », *Littératures*, 5, 1990, p. 75-90, URL : <https://litteratures.library.mcgill.ca/article/view/169> (consulté le 30.09.2024).

5 Fictions d'anticipation

Corpus principal

IKOR Roger, *Les Grands Moyens*, Paris, Albin Michel, 1951.

KRAMER Stanley (réal.), *On the Beach [Le Dernier Rivage]*, E-U, Stanley Kramer Productions, United Artist, 1959, 135 min.

TRIOLET Elsa,

- *Le Cheval roux* [1953], Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1972.
- « La preuve par le bonheur », *La France nouvelle*, 31 décembre 1959, 741, p. 22.

NOCHER Jean, *Plate-forme 70 ou L'âge atomique*, Saint-Étienne, SPER, coll. « L'Espoir », 1946.

Corpus secondaire

- ATTALAH Marc, «Une route toute tracée... Quand la science-fiction se met à raconter les fins du monde», dans Philippe Bornet, Claire Clivaz et al. (dir.), *La Fin du monde. Analyses plurielles d'un motif religieux, scientifique et culturel*, Genève, Labor et Fides, 2012, p. 199-211.
- ATWOOD Margaret, *La Servante écarlate* [*The Handmaid's Tale*, 1985], Paris, Robert Laffont, coll. «Pavillons poche», 2017.
- BRADBURY Ray, «There Will come Soft Rains», dans *The Martian Chronicles*, New York, Doubleday, 1950.
- CHASSAY Jean-François et DESPRÉS Éline (dir.), *Humain, ou presque. Quand science et littérature brouillent la frontière*, Québec, UQAM, coll. «Figura», 22, 2010.
- CALMY Christophe, «Un empoisonneur public: Jean Nocher», *Esprit*, 304, mars 1962, p. 471-486.
- DAIX Pierre, «Les moyens du romancier», *La Nouvelle Critique*, 49, novembre 1953, p. 154-162.
- DESPRÉS Éline, «Et si la fin avait déjà eu lieu», dans Étienne Bergeron, Marc-Antoine Blais et Maude Lafleur (dir.), *Récits eschatologiques. Un point final pour l'humanité?*, *Postures*, 30, automne 2019, URL: http://revuepostures.com/sites/postures.aegir.nt2.uqam.ca/files/preface_30.pdf (consulté le 30.09.2024).
- ENGÉLIBERT Jean-Paul, *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*, Paris, La Découverte, coll. «L'Horizon des possibles», 2019.
- EYCHART Marie-Thérèse, «L'intertextualité biblique dans *Le Cheval roux*», *Recherches Croisées Aragon/Elsa Triolet*, 4, 1992, p. 53-88.
- GERVAIS Bertrand, «En quête de signes: de l'imaginaire de la fin à la culture apocalyptique», *Sociétés*, 2, 2004, 84, p. 13-26, URL: <https://doi.org/10.3917/soc.084.0013> (consulté le 30.09.2024).
- HASTINGS Michel, «Les grammaires émotionnelles de la Guerre froide vue d'en bas», dans Philippe Buton, Olivier Büttne et Michel Hastings (dir.), *La Guerre froide vue d'en bas*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 273-288.
- LAGRANGE Pierre, *La guerre des mondes n'a pas eu lieu*, Paris, Robert Laffont, 2005, 360 p.
- LECERCLE Jean-Louis, «Roger Ikor: *Les Fils d'Avrom*», *La Pensée*, 65, janvier-février 1956, p. 151-152.
- MCCARTHY Cormac, *La Route*, Paris, L'Olivier, 2008.
- NEVEU Érik, *L'Idéologie dans le roman d'espionnage*, Paris, Presses de la fondation nationale des sciences politiques, 1985.
- PADO Dominique, «Le "cher auditeur" en a assez...», *L'Aurore*, 5^e année, 458, 7 février 1946, p. 1.

- PRATT Michel et SEBBAH Alain, « Avant-propos » dans Michel Pratt, Alain Sebbah (dir.), *Fictions d'anticipation politique, Eidôlon*, 73, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2006.
- PUISEUX Hélène, « To Die or Not To Die. Mythologie des survivants d'une guerre nucléaire », dans Sonya Dayan-Herzbrun, Nicole Gabriel, Maurice Goldring (dir.), *Dire la guerre, Tumultes*, 13, Paris, Kimé, novembre 1999, p. 81-98.
- ROBEL Léon (dir.), *Lili Brik, Elsa Triolet – Correspondance (1921-1970)*, Paris, Gallimard, 2000.
- SHUTE Nevil, *Le Dernier Rivage* [*On The Beach*, 1957], Paris, Stock, 1968.
- SORIANO Marc, « Remarques sur *Le Cheval roux* d'Elsa Triolet », *La Pensée*, 54, mars-avril 1954, p. 110-112.
- VENAÏSSIN Gabriel, « Futur féminin » *Espirit*, 213, avril 1954, p. 630.
- « M. Byrnes non plus n'a rien entendu... », *L'Aurore*, 5^e année, 585, 2 juillet 1946, p. 1.
- « Que sera l'homme de l'avenir », *L'Humanité Dimanche*, 21 février 1954, 7^e année, 282, p. 1 et 7.
- « L'auteur de l'émission atomique nous parle », interview de Jean Nocher, *France Amérique*, 13^e année, 654, p. 8.
- « Derrière la façade », *Regards*, 14^e année, 28, 15 février 1946, p. 13.

6 Stockholm et Sing-Sing

Corpus principal

Le Chant interrompu. Histoire des Rosenberg, textes de Louis Aragon, Pierre Courtade, Maurice Druon *et al.*, réunis et présentés par Catherine Varlin et René Guyonnet, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1955.

Corpus secondaire

- KASPI André, « Les Rosenberg étaient-ils coupables? », *L'Histoire*, 181, octobre 1994, URL: <https://www.lhistoire.fr/les-rosenberg-%C3%A9taient-ils-coupables%C2%A0> (consulté le 30.09.2024).
- MILZA Pierre, « Les mouvements pacifistes et les guerres froides depuis 1947 », dans *Les Internationales et le problème de la guerre au XX^e siècle. Actes du colloque de Rome (22-24 novembre 1984)*, Rome, École française de Rome, 1987, p. 265-283.
- TERRY Simone, interview de Pablo Picasso, « Picasso n'est pas officier dans l'armée française », *Les Lettres françaises*, 5^e année, 48, 24 mars 1945, p. 5-6.

- TOINET Marie-France, *La Chasse aux sorcières. 1947-1957*, Bruxelles, Complexe, coll. « La Mémoire du siècle », 1984.
- « L'Affaire Rosenberg », *L'Aurore*, 13^e année, 2586, p. 3.
- « Il faut que les Rosenberg vivent ! », *Droit et Liberté*, 118, janvier 1953, p. 1 et 2.

7 L'âge atomique des jeunes

Corpus principal

- ACHE Jean et DUPRÉ Claude, *Un appel de l'Antarctique*, publié dans *Le Journal de Mickey*, 332 à 363, 1958-1959.
- ANCELEU Pierre et CASTRI, *Le Destin atomique d'Anatoll Bikini*, SEBF, coll. « Jean-François », 1947.
- BONNEAU Albert et NIEZAB Gaston, *Petit-Riquet Reporter, Espion atomique*, Léon Brunier, 1954.
- CÉZARD, « Téppy-Ho, le Sergent Atomique », Lyon, LUG, 1950.
- CLAUDE-HENRI, *La Guerre des atomes*, Paris, SAETL, coll. « Récit complet des sélections Pic et Nic », 1946.
- CALVO, *Anatomies atomiques*, GP, 1946.
- DUHAMEL Georges, *Les Voyageurs de « l'Espérance ». Récit de l'âge atomique*, Paris, Librairie Gedalge, coll. « Les Loisirs de la jeunesse », 1953.
- GILBERT Yves [Lebert Jean], *L'Étrange Aventure*, publié dans *Cœurs Vailants*, avril à juin 1957.
- HAMILTON S. Luke (réal.), *Our Friend the Atom*, Walt Disney Animation Studios, janvier 1957, 51 min.
- HERGÉ, *Objectif Lune* [dans *Tintin*, de mars 1950 à décembre 1953], Casterman, 1953.
- JACOBS Edgar P., *Le Secret de l'Espadon* [dans *Tintin*, 1946], Bruxelles, Lombard, 1950; t. 1, Dargaud-Lombard, 2004.
- KLIN, *Bombe atomique*, Paris, SAETL, coll. « Récit complet des sélections Pic et Nic », 1946.
- LACROIX Pierre, *Bibi Fricotin et la Super-Usine Atomique*, Paris, Société parisienne d'édition, coll. « Les Beaux Albums de la jeunesse joyeuse », 8, 1955.
- LIQUOIS Auguste et MARIJAC, « Guerre à la terre », *Le Coq Hardi*, 10 bis, 1^{er} avril 1946.
- MARTIN Jacques, *La Grande Menace* [dans *Tintin*, de juillet 1952 à septembre 1953], Bruxelles, Lombard, 1954.
- MONTAUBERT Roland et PELLOS René,
– *Charlot et le balai atomique*, Paris, Société parisienne d'édition, coll. « Les Beaux Albums de la jeunesse joyeuse », 16, 1954.

- *Les Pieds Nickelés et leur fusée atomique*, Paris, Société parisienne d'édition, coll. «Les Beaux Albums de la jeunesse joyeuse», 40, janvier 1958.
- PELLOS René, «Atomas», *Mon journal*, 70 à 86, 1948.
- SABRAN Guy, *La Croisière du Nébuleux, fusée atomique*, Générale publicité, 1946.
- «Une eau atomique!», *Le Journal de Mickey*, 223, septembre 1956.
- «Dingo, champion atomique», *Le Journal de Mickey*, 321, juillet 1958.

Corpus secondaire

- COMBETTE Charles, «La science comme mythologie. Réactualisation des mythes et structure de ceux-ci dans *Les Aventures de Blake et Mortimer* d'E. P. Jacobs», dans Natacha Vas-Deyres, Patrick Bergeron, Patrick Guay et al., *Les Dieux cachés de la science-fiction française et francophone (1950-2010)*, Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, coll. «Eidolon», 111, 2014, p. 259-278.
- DESPINETTE Jeanne, «La littérature pour la jeunesse dans le monde. Ses prix littéraires et leurs finalités», *Enfance*, 3-4, 1984, p. 259.
- JARRIGE François, *Techno-critiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*, Paris, La Découverte, 2014.
- LAFAY Arlette, *La Sagesse de Georges Duhamel*, Paris, Minard, 1984.
- LEBLOND Aude, «Mémoires réels et imaginaires de Georges Duhamel. Un discours en construction», dans Pierre-Marie Héron (dir.), *Écrivains au micro. Les entretiens feuillets à la radio française dans les années 1950*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010, p. 119-139, URL: <http://books.openedition.org/pur/40385> (consulté le 30.09.2024).
- LE BRETON-GRANDMAISON, «La planète, cette tête d'épingle et notre ami l'atome», *Combat*, 4499, 16 décembre 1958, p. 3.
- LECLAIRE-HALTÉ Anne, *Les Robinsonnades en littérature jeunesse contemporaine. Genre et valeurs*, thèse de doctorat en sciences du langage, Metz, université de Metz, décembre 2000, URL: http://docnum.univ-lorraine.fr/public/UPV-M/Theses/2000/Leclair_Halte.Anne.LMZ0004.pdf (consulté le 30.09.2024).
- LÉVÊQUE Mathilde, *Écrire pour la jeunesse en France et en Allemagne dans l'entre-deux-guerres*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011.
- LORENZ Désirée, «Super-héros et science-fiction française dans l'immédiat après-guerre», *ReS Futurae*, 14, 2019, URL: <https://doi.org/10.4000/resf.3651> (consulté le 30.09.2024).
- MICLOT Isabelle, «Émotions nucléaires: la population française face à la menace de guerre nucléaire 1950-1960», dans Philippe Buton, Olivier Büttne, Michel Hastings (dir.), *La Guerre froide vue d'en bas*, Paris, CNRS

Éditions, 2019, p. 289-307, URL: <https://books.openedition.org/editions-cnrs/23744> (consulté le 30.09.2024).

NIÈRES-CHEVREL Isabelle, « Préface », dans Mathilde Lévêque, *Écrire pour la jeunesse en France et en Allemagne dans l'entre-deux-guerres*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, URL: <http://books.openedition.org/pur/38214> (consulté le 30.09.2024).

SOUTOU Georges-Henri, « *Le Secret de l'Espadon*: perceptions idéologiques et géopolitiques prémonitoires entre le XX^e et le XXI^e siècle », *Stratégie*, 115/2, 2017, p. 21-36.

VIDELIER Philippe, « La découverte du malheur. Les bandes dessinées de l'âge atomique », *Alliage: Culture-Science-Technique*, 10, 1991, p. 69-79, URL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03419580> (consulté le 30.09.2024).

« Terre et Cosmos », *Satellite. Les Cahiers de la science-fiction*, 6, juin 1958, p. 124.

8 Chansons atomiques

BRAFFORT Paul (paroles et musique), « Le Petit Atome », *Des atomes et des hommes*, Paris, Pathé Marconi, Columbia, disque vinyle, 1958.

LABASSI Lili (paroles et musique), « La bombe atomique », Paris, Dounia, disque vinyle, 1946.

MANIA Rose, « Bikini », Michel de Bry et Ralph Derby (paroles), Henry Leca (musique), Paris, Éditions du Lido, 1946.

NOUGARO Claude (paroles), WALTER Benjamin (musique), « Il y avait une ville », France, Président, disque vinyle, 1958.

VANDAIR Maurice (paroles), BOURTAYRE Henri (musique), « Ah ! la danse atomique », interprété par Jacques Hélian et son orchestre, Paris, Paul Beuscher, 1946.

VIAN Boris (paroles), GORAGUER Alain (musique), « La Java des bombes atomiques », *Chansons impossibles*, Paris, Phillips, disque vinyle, 1955.

Épilogue (sans point final)

« L'âge atomique », *La Croix*, 15 mai 1946, 67^e année, 19220, p. 4.

ARNHOLD Valerie, « L'apocalypse ordinaire. La normalisation de l'accident de Fukushima par les organisations de sécurité nucléaire », *Sociologie du travail*, 61/1, janvier-mars 2019, URL: <https://doi.org/10.4000/sdt.14611> (consulté le 30.09.2024).

BATAILLE Christian et REVOL Henri, « Les incidences environnementales et sanitaires des essais nucléaires effectués par la France entre 1960

et 1996 et éléments de comparaison avec les essais des autres puissances nucléaires», rapport du Sénat, n° 207, annexe au procès-verbal du 6 février 2002, URL: <https://www.senat.fr/rap/r01-207/r01-2071.pdf> (consulté le 30.09.2024).

DELAVIGNE Valérie, «La formation du vocabulaire de la physique nucléaire: quelques jalons. Aspects diachroniques du vocabulaire», *Publications de l'université de Rouen et du Havre*, p. 89-107, 2006, URL: https://hal.archives-ouvertes.fr/file/index/docid/920633/file-name/2006_Delavigne_Formation_du_vocabulaire_de_la_physique_nuclA_ire_IN_Candel_Gaudin.pdf (consulté le 30.09.2024).

DUCLOS Jacques, «Vie ou mort par l'atome», *Démocratie nouvelle*, 8^e année, 12, décembre 1954, p. 3.

NETTER Francis, «Piles, centrales, moteurs...», *Démocratie nouvelle*, 8^e année, 12, décembre 1954, p. 37.

POKROVSKI Dr G., «Visions d'avenir», *Démocratie nouvelle*, 8^e année, 12, décembre 1954, p. 59.

SADOUL Georges, «Mystère et puissance de l'atome», *L'Humanité*, 3 avril 1946, 43^e année, 511, p. 4.

Index des noms

A

Abirached Robert 91-93
Ache Jean 174
Ackermann Bruno 7
Ammour-Mayeur Olivier 76
Anceleu Pierre 177
Anders Günther 8, 15, 22, 64
André Michel 46
Aragon Louis 61, 157, 165, 166, 170
Arendt Hannah 8
Arnhold Valerie 227
Aron Raymond 84
Astaïre Fred 150
Astier de La Vigerie
Emmanuel d' 156
Attalah Marc 144
Atwood Margaret 147
Auger Pierre 45

B

Balachova Tania 101, 164
Barthes Roland 78, 110
Bazin Hervé 12, 165
Beauvoir Simone de 11
Bedouin Anne et Jean-Louis 49
Béhar Henri 47
Beigbeder Marc 165
Belot Robert 9
Benayoun Robert 49
Bernanos Georges 13
Berthier Jean 13
Billedoux François 212
Blanchet-Douspis Mireille 12
Bloch (Manny) Emanuel Hirsch 166
Blond-Blond 210
Boblet Marie-Hélène 74, 75, 76
Bohr Niels 80
Bonneau Albert 177

Born Max 28
Boujut Pierre 47
Boulle Pierre 17, 52, 78-80
Bounoure Vincent 49
Bourdet Claude 127
Bourdieu Pierre 18
Bourtayre Henri 209
Bradbury Ray 123
Bradley David J. 87
Braffort Paul 17, 207, 212
Breton André 20, 46, 49, 83
Bridgman Percy Williams 28
Brik Lili 144, 147
Briolet Daniel 47
Broué Pierre 107
Brunel Pierre 58, 59
Brunius J.-B. 49
Bry Michel de 208
Buch Marina-Rafaela 93
Busch Niven 62

C

Calvo 178
Camus Albert 9-11, 51, 54
Carrière Jean 12
Casanova Laurent 40
Castrì 177
Cendrars Blaise 14, 15
Cervoni Albert 78
Cesaro Pascal 110
Cézard 176
Chabot Hugues 80, 115
Chagall Marc 18
Chamisso Adelbert von 61
Chassay Jean-François 45, 46,
80, 121
Chevassus-au-Louis Nicolas 41
Claudel Paul 17, 51, 58-61, 93

Cocteau Jean 17, 109-113, 189
 Combette Charles 178
 Courtade Pierre 166, 167
 Cousin Gabriel 17, 19, 89-91,
 93, 94, 102, 106
 Crémieux Francis 140
 Curie Pierre et Marie 30, 34, 192

D

Dalida 208
 Daniel Yvan 58
 Dax Adrien 49
 Debout Simone 11, 54
 Defferre Gaston 128
 Delambre Raymond 61
 Delavigne Valérie 222
 Derby Ralph 208
 Despinette Jeanne 191
 Després Elaine 25, 121, 122
 Disney Walt 189, 192
 Dmytryk Edward 62
 Dorgelès Roland 165
 Dos Passos John 169
 Douy Max 101, 164
 Druon Maurice 141, 166, 169
 Dubois Jean-Pierre 59
 Duhamel Georges 173, 195, 196, 197,
 199-202
 Dupré Claude 174
 Duras Marguerite 51, 72, 73, 75, 77
 Dylan Bob 162

E

Effel Jean 141
 Ehrenbourg Ilya 166, 169
 Einstein Albert 17, 26, 28, 40, 78-81,
 93, 149, 192, 202
 Eisenhower Dwight D. 167, 191, 192
 Eluard Paul 164
 Emmanuel Pierre 72
 Engélibert Jean-Paul 122, 130
 Escoube Pierre 114
 Eychart Marie-Thérèse 140, 146

F

Farge Yves 156
 Fast Howard 164, 166
 Faulkner William 170
 Fermi Enrico et Laura 80
 Ferrat Jean 207
 Flamand Elie-Charles 49
 Fournier Pierre 110
 Franck Nino 102
 Fréville Jean 141, 166

G

Gardner Ava 150, 154
 Gascar Pierre 141, 166, 167
 Gaulle Charles de 9, 10, 24, 38,
 221, 225
 Gérard-Libois Andrée 73
 Gerstell Richard 85, 87, 88
 Gervais Bertrand 121, 122
 Gigon Fernand 91
 Gilbert Yves 174
 Gill André 107
 Giono Jean 12
 Goldfayn Georges 49
 Grandmaison Le Breton 191
 Greenglass David 162, 166
 Groves Leslie Richard 80
 Grumbach Rémy 92
 Guillevic 166

H

Hamilton S. Luke 189
 Hara Tamiki 16
 Hellens Franz 166
 Hemingway Ernest 169
 Hergé 174, 184
 Hersey John 170
 Huxley Aldous 28, 114

I

Ikor Roger 16, 22, 122, 123, 129-131,
 135-137
 Infeld Léopold 26, 28
 Ivsic Radovan 49

J

Jacobs Edgar P. 174, 178, 179, 181,
182, 187
Jarrige François 199
Jean Raymond 75
Joliot-Curie Frédéric 9, 17, 26,
28, 31-34, 36-42, 53, 138, 156, 160
Julien Claude 165, 166

K

Kaspi André 163
Kastler Alfred 52
Kawagushi Enemon 67-70
Kessel Joseph 166
Klein Yves 18, 65
Kline 177
Kosasa Kuniko 67, 70
Kramer Stanley 20, 149, 150,
154
Krizek Jan 49

L

Labassi Lili 210
Lacroix Pierre 174
Lafay Arlette 200, 201
Lagrange Pierre 124
Lebel Jean-Jacques 49
Lebesque Morvan 106
Leblond Aude 195
Leca Henri 208
Lecerclé Jean-Louis 136
Leclaire-Halté Anne 198, 201
Legrand Clarisse et Gérard 49
Lengyel Lancelot 49
Lénine Vladimir Ilitch 221
Leprince-Ringuet Louis 17, 26,
42, 43, 212
Lévêque Mathilde 196
Liquois Auguste 177
Lombard Jean-Bernard 49, 182
Lorenz Désirée 176
Lucot René 109, 110, 111
Lurçat André 18, 57

M

MacLeish Archibald 170
Madaule Jacques 165, 166, 199
Malraux André 11, 72, 128
Mansour Joyce 49
Marcowitz Sophie 49
Marie Jean-Jacques 107
Marijac 177
Marker Chris 62
Marlowe Christopher 101
Martin Jacques 94, 186
Matonti Frédérique 41, 161
Mauriac François 11, 12, 165-167, 199
Maurice Jean 39
Mayoux Jehan 49
McCarthy Cormac 123
McCarthy Joseph 155, 166
Mégevand Martin 94
Meitner Lise 80
Mendès France Pierre 23
Merle Robert 16, 129, 141
Mesens E. L. T. 49
Meurée Christophe 10
Micciollo Henri 59
Miclot Isabelle 171
Mongin Dominique 23, 38
Monod Martine 19, 51, 66, 90,
96-102, 106
Monod Théodore 52
Montaubert Roland 174
Morin Edgar 18, 27, 72, 77
Mounier Emmanuel 13, 21, 61, 62, 64
Moustaki Georges 207
Muller Hermann Joseph 28
Murat Michel 19

N

Netter Francis 223
Neveu Erik 137
Nières-Chevrel Isabelle 171, 172
Niezab Gaston 177
Nishiwaki Yasushi 89
Noyer Jean 20, 124-128
Nougaro Claude 207, 213

O

Oppenheimer Robert 17, 26,
45-47, 62, 79, 80, 207, 227
Orwell George 136

P

Pado Dominique 127
Pagnol Marcel 31
Palou Jean 49
Pauling Linus 28
Peck Grégory 150, 152
Pellos René 174, 176
Péret Benjamin 49
Perkins Anthony 101, 150
Picasso Pablo 18, 156-159, 165
Pichette Henri 166
Pinault Michel 38, 40
Pokrovski G. 223, 224
Porte Michelle 75
Powell Cecil Frank 28
Pozner Vladimir 164-166
Pratt Michel 129
Prévert Jacques 45, 166
Puisseux Hélène 16, 150

Q

Queffélec Henri 21, 109, 114, 115,
117, 119
Queneau Raymond 212

R

Racine Jean 97, 98, 99, 202
Réard Louis 83
Resnais Alain 72
Riva Emmanuelle 73
Robrecht Eric 207
Rose Mania 207, 208
Rosenberg Julius et Ethel 101, 141,
155, 162-170, 207
Rostand Jean 26, 27, 42, 52, 141, 199
Rotblat Józef 26, 28, 31
Rougemont Denis de 7, 8
Roy Claude 165, 166, 169
Russell Bertrand 29, 40

S

Sabran Guy 174
Sadoul Georges 9, 140, 221, 223
Sankichi Tôge 66
Sartre Jean-Paul 11, 164-166, 168
Saypol Irving 165
Schuster Jean 49
Sebbah Alain 129
Seghers Anna 166
Sekigawa Hideo 140
Seki Mirei 73
Shaw Charles C. 124, 227
Shute Nevil 123, 149, 150
Silbermann Jean-Claude 49
Simonov Constantin 144
Sloan Dana 38
Smith William B. 114
Snow Charles Percy 17
Sobell Morton 163
Soria Georges 19, 91, 101, 103, 106,
107, 164
Soutou Georges-Henri 40, 181
Spitz Jacques 141
Steinbeck John 169
Sting 207

T

Terry Simone 156
Toinet Marie-France 163
Toyen 49
Triolet Elsa 16, 20, 61, 122, 123, 137,
138, 140, 141, 144, 146, 147, 149, 152,
154, 157, 160, 166, 169
Trotsky Léon 107, 129
Truman Harry S. 52, 165

V

Vandair Maurice 209
Venaissin Gabriel 146
Vercors 165, 166
Vian Boris 17, 207, 211
Videlier Philippe 172, 173
Viegnes Michel 111
Virgili Fabrice 77

W

Welles Orson 20, 124, 127

Wells H. G. 124, 131, 183

Winock Michel 128

Wurmser André 165

Y

Yukawa Hideki 29

Table des figures

- p. 32 **FIGURE 1** *L'Humanité*, dimanche 12 et lundi 13 août 1945, p. 1 et 2.
- p. 35 **FIGURE 2** « Perfectionnements aux charges explosives », brevet d'invention n° 971.324, Caisse nationale de la recherche scientifique, demandé le 4 mai 1939, délivré le 12 juillet 1950, publié le 16 janvier 1951.
- p. 57 **FIGURE 3** Jean Lurçat, *L'Homme d'Hiroshima*, 1957, 4,43 × 2,92 m. Atelier Tabard, Aubusson. © Fondation Lurçat/ADAGP, Paris, 2024.
- p. 63 **FIGURE 4** Photographie des marches de la Sumitomo Bank prise le 20 novembre 1945 à Hiroshima par l'US Army.
- p. 65 **FIGURE 5** Yves Klein, *Hiroshima (ANT 79)*, 1961. Pigment pur et résine synthétique sur papier marouflé sur panneau, 139,5 × 280,5 cm. © Succession Yves Klein c/o ADAGP, Paris, 2024. Cliché : ADAGP Images.
- p. 74 **FIGURE 6** Boris Grinsson, *Affiche Hiroshima mon amour*, 1959. © ADAGP, Paris, 2024.
- p. 86 **FIGURE 7** *Paris Match*, 54, 1^{er} avril 1950, première de couverture et titres des pages 11 et 12. © Paris Match/Scoop.
- p. 126 **FIGURES 8-9** Jean Nocher, *Plate-forme 70 ou L'âge atomique*, Saint-Étienne, SPER, coll. « L'Espoir », 1946, première de couverture et dédicace manuscrite de l'auteur, p. 5-6. Droits réservés.
- p. 139 **FIGURE 10** Marc Chagall, *Étude pour Le Cheval roux ou La Guerre*, 1965. Gouache, encre de Chine, aquarelle et crayon sur papier, 27,30 × 48,70 cm. Collection particulière. © Archives Marc et Ida Chagall, ADAGP, Paris, 2024.

- p. 151 **FIGURE 11** Boris Grinsson, *Affiche Le Dernier Rivage*, 1959. © ADAGP, Paris, 2024.
- p. 159 **FIGURE 12** Pablo Picasso, affiche: *Congrès mondial des partisans de la paix*, Paris Salle Pleyel (20 au 23 avril 1949). Imprimé et publié par Fernand Mourlot. © The Metropolitan Museum of Art, Dist. GrandPalaisRmn/image of the MMA. © Succession Picasso 2024.
- p. 175 **FIGURES 13-15** Charlot, Bibi Fricotin, *Les Pieds Nickelés*, Paris, Société parisienne d'édition, coll. «Les Beaux Albums de la jeunesse joyeuse», 8, 1955. Droits réservés.
- p. 178 **FIGURE 16** *Le Destin atomique d'Anatoll Bikini*. Droits réservés.
- p. 179 **FIGURES 17-18** Calvo, *Anatomies atomiques*, 1946. © Calvo/CIBDI, Angoulême.
- p. 180 **FIGURE 19** *Le Secret de l'Espadon*, t. 1, p. 13. © Éditions Blake & Mortimer/Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.), 2024.
- p. 181 **FIGURE 20** *Le Secret de l'Espadon*, t. 1, p. 3. © Éditions Blake & Mortimer/Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.), 2024.
- p. 183 **FIGURE 21** *Le Secret de l'Espadon*, t. 3, p. 20. © Éditions Blake & Mortimer/Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.), 2024.
- p. 183 **FIGURE 22** *Le Secret de l'Espadon*, t. 3, p. 56. © Éditions Blake & Mortimer/Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.), 2024.
- p. 184 **FIGURE 23** *Le Piège diabolique*, p. 27. © Éditions Blake & Mortimer/Studio Jacobs (Dargaud-Lombard s.a.), 2024.
- p. 185 **FIGURES 24-25** Le Centre de recherches atomiques de Sbrodj et sa pile atomique. Hergé, *Objectif Lune*, p. 9 et 13. © Hergé/Tintinimagination, 2024.
- p. 186 **FIGURE 26** Jacques Martin, *La Grande Menace*, p. 19. © Casterman.

- p. 187 **FIGURE 27** Jacques Martin, *La Grande Menace*, p. 43.
© Casterman.
- p. 188 **FIGURE 28** Jacques Martin, *La Grande Menace*, p. 61.
© Casterman.
- p. 190 **FIGURE 29** Carte postale *recto verso* de l'exposition *Terre et Cosmos*, 1958, éd. Yvon. Droits réservés.
- p. 197 **FIGURE 30** «Composition du clan Fromond», dans Georges Duhamel, *Les Voyageurs de «l'Espérance»*. *Récit de l'âge atomique*, Paris, Gedalge, coll. «Les Loisirs de la jeunesse», 1953, p. 7.
- p. 203 **FIGURE 31** Carte de l'île, dans Georges Duhamel, *Les Voyageurs de «l'Espérance»*. *Récit de l'âge atomique*, Paris, Gedalge, coll. «Les Loisirs de la jeunesse», 1953, p. 8.

Remerciements

J'adresse mes vifs remerciements à toutes celles et ceux qui, par leurs conseils avisés, m'ont permis de démêler d'une manière ou d'une autre les imbroglios des droits d'auteurs et de reproduction; aux ayants droit (et à certaines sociétés de gestion des droits) qui m'ont accordé des autorisations à titre gracieux; à celles et ceux qui répondirent à mes questions et m'éclairèrent: l'association Mémoires d'Humanité; Clémence Alexandre (photothèque, direction des Musées d'Angers); Nicole Bertolt; Annelies Braffort; Catherine Ferreyrolle (Cité internationale de la bande dessinée et de l'image); Sofiya Glukhova (Association des amis de Marc Chagall); Corinne Grenouillet; Thierry Groensteen; Yasmina Guerfi (*Paris Match*); Franck Laborey; Matthieu Lelièvre; André Lucas; le musée Jean-Lurçat; Christel Masson (Casterman); Delphine Maubert (Tintinimagination SA); Cécile Verguin et Véronique Chauvet (Iconothèque de la Médiathèque française); au laboratoire ALITHILA de l'université de Lille-France (ULR 1061) pour sa participation au paiement des droits d'auteur et de reproduction.

Table des matières

Sommaire	5
Introduction	7
L'ère nouvelle	7
Frappés de cécité	9
Un moment critique	16
Un corpus transmédiatique	19
« Aveugles à l'apocalypse »	21
1 Les atomistes: Faust, Frankenstein ou Prométhée?	25
« <i>Remember your Humanity</i> »	28
Frédéric Joliot-Curie : le plus lucide des savants ?	31
La grâce et le péché de l'atomiste chrétien	42
Démasquez les physiciens !	45
2 «Hiroshima... Nom de fracas et de feu»	51
La bombe: une «révolution scientifique»	52
« Adieu, Japon ! »	58
« L'ombre qui a perdu son homme »	61
« J'ai été à Hiroshima »	66
<i>Hiroshima mon amour</i>	72
« $E = mc^2$ ou le roman d'une idée »	78

3	Bikini et la bombe H	83
	Juillet 1946 : Bikini, c'est la bombe	83
	1 ^{er} avril 1950 : « Comment ne pas être tué par une bombe atomique »	85
	Mars 1954 : <i>Dragon Chanceux...</i>	89
	<i>Le Drame du Fukuryu-Maru</i>	91
	<i>Le Nuage</i>	96
	<i>L'Orgueil et la Nuée</i>	101
4	Temples atomiques	109
	<i>À l'aube d'un monde</i>	110
	<i>Combat contre l'invisible</i>	114
5	Fictions d'anticipation	121
	<i>Plate-forme 70 ou L'âge atomique</i>	124
	<i>Les Grands Moyens</i>	129
	<i>Le Cheval roux</i>	137
	<i>Le Dernier Rivage</i>	149
6	Stockholm et Sing-Sing	155
	Le pigeon de la paix	156
	<i>Le Chant interrompu. Histoire des Rosenberg</i>	162
7	L'âge atomique des jeunes	171
	Atomas, Atome Kid, Anatoll Bikini et les autres	173
	<i>Notre ami l'atome</i>	189
	<i>Les Voyageurs de « l'Espérance »</i>	195
8	Chansons atomiques	207
	« Bikini », 1946, paroles de Michel de Bry et Ralph Derby, musique de Henri Leca	214

« La Bombe atomique », 1946, paroles et musique de Lili Labassi	215
« La Java des bombes atomiques », 1955, paroles de Boris Vian, musique d'Alain Goraguer	216
« Le Petit Atome », 1958, paroles et musique de Paul Braffort	219

Épilogue (sans point final)	221
------------------------------------	-----

Repères chronologiques	229
-------------------------------	-----

Bibliographie	233
----------------------	-----

Introduction	233
1 Les Atomistes : Faust, Frankenstein ou Prométhée ?	235
2 « Hiroshima... Nom de fracas et de feu »	236
3 Bikini et la bombe H	239
4 Temples atomiques	240
5 Fictions d'anticipation	241
6 Stockholm et Sing-Sing	243
7 L'âge atomique des jeunes	244
8 Chansons atomiques	246
Épilogue (sans point final)	246

Index des noms	249
-----------------------	-----

Table des figures	255
--------------------------	-----

Remerciements	259
----------------------	-----

À l'aube d'un monde né à Hiroshima le 6 août 1945, les mots de la bombe s'imposèrent : $E = mc^2$, *Little Boy* et *Fat Man*, radiations, Bikini, Gerboise, globocide...

Sur les ruines d'Hiroshima et Nagasaki s'ouvrit une ère nouvelle. La bombe atomique, cette « révolution scientifique », loin de frapper d'effroi, donna naissance au mythe de l'atome bienfaisant, gage de paix, source inépuisable de progrès.

Cette étude culturelle, richement illustrée, explore les retombées de l'ère atomique sur la France de l'après-guerre. Elle convoque des scientifiques, des journalistes, des écrivains, artistes et cinéastes, des chanteurs et des chroniqueurs radiophoniques. Elle fait se côtoyer des œuvres cultes ou méconnues, d'autres à destination de la jeunesse. Elle met au jour les contradictions et les œillères de la période nucléarisée dont la parenthèse, ouverte à Hiroshima, ne s'est jamais refermée.

Ici, le lecteur croquera des fleurs d'uranium, une ombre qui a perdu son homme, un Dragon Heureux irradié, un nuage de cendres, un cheval roux, des *Hibakushas*, un pigeon de la paix, un oiseau noir, des Robinson de l'Apocalypse, et des savants, Frankenstein, Faust ou Prométhée modernes...

Anne Wattel est docteure en langue et littérature françaises, chercheuse associée au laboratoire ALITHILA et au centre de recherche Textes et Cultures (Universités de Lille et d'Artois). Elle est spécialiste du roman du XX^e siècle. Ses recherches portent principalement sur les amnésies de l'histoire littéraire.

